D'INT

L'ART

D'INTÉRESSER EN CLASSE.

EN PRÉPARATION.—(DU MÊME AUTEUR).

PROCÉDÉ RAPIDE

- POUR -

APPRENDRE LE FRANÇAIS.

ur):

AIS.

L'ART
D'INTÉRESSER EN CLASSE

— OU —

NOUVEAU MANUEL

DE LECTURE ET DE CONVERSATION

— PAR —

V. F. BERNARD,

Ex-professeur a l'École A. L. G. (Paris)

MONTREAL

BEAUCHEMIN & VALOIS, Libraires-Imprimeurs

256 et 258, rue Saint-Paul.

—

1880

PRÉFACE.

On se plaint fréquemment du peu de succès que l'on obtient dans l'enseignement des langues vivantes : cela tient surtout à ce que cet enseignement est trop souvent aride, didactique et routinier. L'art d'intéresser en classe est plus difficile qu'on ne le pense : il suppose, chez le professeur, une réunion de qualités tout à fait exceptionnelles, entre autres, celle de savoir interroger. Tout enseignement qui repose exclusivement sur la grammaire, est un enseignement stérile. La grammaire, en effet, n'est que la règle, la direction, tandis que la conversation fournit les idées et les mots. Il faut donc que le maître parle avec ses élèves ; il faut surtout qu'il les fasse parler.

Ici se présente une difficulté : quel doit être en classe le sujet de la conversation ? — En y réfléchissant un peu, la réponse ne saurait être douteuse. Les enfants aiment, par-dessus tout, ce qui éveille, ce qui frappe leur imagination : les anecdotes, les fables, les dialogues, les tableaux vivants, les scènes comiques ou dramatiques doivent donc former le fond de tout manuel de lecture et de conversation. Tel est aussi le plan de ce petit livre.

Il est divisé en trois parties. La première partie, destinée aux enfants, cóntient des anecdotes et des fables amusantes, auxquelles nous avons joint un questionnaire sous une forme tout à fait nouvelle.

Dans la seconde partie, nous avons réuni un choix de dialogues, dont plusieurs nous appartiennent en propre : c'est la partie vraiment neuve de l'ouvrage. Il est facile d'y trouver des rôles, que l'on peut utiliser pour des soirées ou des distributions de prix. Enfin la dernière partie, qui ne s'adresse qu'aux élèves avancés, contient un grand nombre de morceaux choisis, empruntés aux grands écrivains. Nous avons cru devoir y réserver une place aux chefs-d'œuvre de la littérature étrangère.

Puisse ce petit volume, ainsi conçu, développer de plus en plus le goût des étrangers pour notre belle langue !

V. F. BERNARD.

Août 1880.

PREFACE.

It is frequently remarked that the study of modern languages is attended with but little success. This is no doubt owing to the instruction being dry, didactic and formal. The art of interesting a class is more difficult than is generally supposed. It requires in the teacher several rare and exceptional gifts, among others that of knowing how to question. All instruction that is based *exclusively* on grammar must be sterile. Grammar is in fact but the rule and guide of language, while conversation furnishes the ideas and words. The teacher therefore must converse with his pupils, and above all succeed in making them talk.

Here a difficulty presents itself: what ought to be given in class as subject for conversation? On reflection, the question is easily answered. Children delight in all that strikes and awakens the imagination. Anecdotes, fables, dialogues, word-pictures, comic or dramatic scenes, should therefore form the ground-work of a *Manuel of reading and conversation*, and on this plan is the present book arranged.

It is divided into three parts. The first, intended for children, contains amusing anecdotes and fables, to which have been added questions novel in form.

The second part, which claims the merit of being entirely new, consists of a selection of dialogues adapted to representation at evening entertainments, or in schools at the distribution of prizes.

The third part of the book, suited to more advanced students, contains extracts from the most distinguished French writers, and, with these, it has been thought well to give translations of some of the master-pieces of English, German and Italian literature.

May this little volume, thus conceived, aid in promoting and extending more and more a taste for the language and literature of France !

V. F. BERNARD.

August 1880.

L'ART D'INTÉRESSER EN CLASSE.

PREMIÈRE PARTIE.

CONTES.—FABLES.—ANECDOTES.

I.—LA PAROLE D'UN CHAT.

Un chat (1) fut pris un jour dans un rets (2). Un rat, au cœur compatissant, l'aperçut et en eut pitié. Il accourut, rongea (3) les mailles du filet, et délivra le captif. Grippeminaud (4), touché de cette action, jura, sur son honneur de chat, qu'il ne mangerait plus ni rats ni souris.

Quelques jours après, il découvrit une chauve-souris (5) au fond d'une grange (6). Il fut d'abord embarrassé à cause de sa promesse. Néanmoins, après avoir un peu réfléchi, il jeta la griffe (7) sur sa proie en disant (8) : "Je ne te mangerai pas comme souris, mais je te croquerai (9) comme oiseau (10)."

Les méchants ne manquent jamais de prétextes pour colorer leur mauvaise foi.

QUESTIONNAIRE.

1. Que signifie le proverbe : *A bon chat bon rat ?*
2. Qu'est-ce qu'un *rets*, un *filet*, un *piège*, une *souricière ?*
3. Quelle est la différence entre *manger*, *ronger*, *grignoter*, *brouter*, *paître*, *dévorer ?*
4. Quel poète a donné au chat le nom de *Grippeminaud ?*
5. Qu'est-ce qu'une chauve-souris ? Appartient-elle à la famille des oiseaux ?
6. Savez-vous ce que signifient les mots *grange*, *étable*, *grenier*, *bétail ?*
7. A qui donnez-vous des *griffes*, des *ongles*, des *serres ?*
8. Conjuguez l'indicatif présent du verbe *dire*.
9. Quelle est la signification précise du verbe *croquer ?*
10. Comment formez-vous le pluriel des noms terminés par *au* ou *eu ?*

II.—UNE DISTRACTION (1) DE NEWTON (2).

Un matin que Newton était absorbé dans l'étude d'un problème difficile, sa servante vint lui dire que le déjeuner (3) était prêt. Le philosophe, tout entier à ses calculs, refusa de se déranger, et ordonna à la bonne (4) d'apporter un œuf (5) qu'il ferait cuire lui-même. La servante obéit et revint (6) bientôt, tenant d'une main un œuf frais et de l'autre une casserole (7) d'eau. Elle plaça le tout sur la table, à côté de la montre (8) du philosophe, auquel elle recommanda de faire bouillir l'œuf pendant trois minutes, puis elle s'en alla (9). Un quart d'heure après, étant revenue pour voir si son maître avait déjeuné, quelle ne fut pas sa surprise de trouver Newton debout devant (10) le feu, et l'œuf à la main, pendant que sa montre bouillait au fond de la casserole !

QUESTIONNAIRE.

1. Qu'est-ce qu'une *distraction*, une *absence d'esprit*, un *air distrait ?*
2. Dites un mot sur Newton, sur sa vie et sur ses travaux.
3. Traduisez par un mot équivalent en anglais *déjeuner, dîner, goûter, souper, repas, mets, collation.*
4. Qu'est-ce qu'une *bonne*, une *bonne d'enfants*, une *bonne à tout faire ?*
5. Qu'est-ce qu'un *œuf frais*, un *œuf à la coque*, un *œuf conservé*, une *omelette ?*
6. Voyez-vous une différence entre *venir* et *revenir*, *conduire* et *reconduire*, *apporter* et *emporter*, *amener* et *emmener ?*
7. Savez-vous ce que c'est qu'une *casserole*, une *marmite*, une *poêle à frire ?*
8. Qu'est-ce qu'une *montre*, un *ressort* de montre, une *horloge*, une *pendule ?* Comment divisait-on le temps avant l'invention des horloges ? Dites un mot du *cadran solaire*, de la *clepsydre*, du *sablier.*
9. Conjuguez l'indicatif présent du verbe *s'en aller.*
10. Y a-t-il une différence entre *devant* et *avant*, *derrière* et *après ?*

III.—L'ECUELLE (1) DU VIEUX GRAND-PÈRE.

Il était une fois un vieillard (2) si faible, si usé, si décrépit, qu'il pouvait à peine marcher. Sa tête était branlante ; il n'entendait et ne voyait (3) presque plus ; il n'avait plus de dents ; et, quand il était à table, il laissait tomber une partie des aliments sur la nappe (4) ou sur le plancher.

Son fils et sa bru (5) finirent par le prendre en dégoût, et désormais le pauvre vieillard mangea seul, dans le coin le plus obscur de la chambre. Un jour il laissa tomber l'assiette de terre dans laquelle il mangeait sa soupe. Il fut durement grondé, et on lui acheta une écuelle de bois, pour remplacer son assiette.

Quelques jours après, son petit-fils (6), âgé de quatre ans, s'amusait à ajuster par terre de petites planches (7).

"Que fais-tu là ? lui demanda sa mère.

—Une petite écuelle, répondit l'enfant. Papa et maman mangeront dedans, quand je serai grand et qu'ils seront vieux."

Alors la femme regarda son mari, et les larmes leur vinrent aux yeux. A partir de ce jour, le vieux grand-père reprit sa place à la table de famille.

QUESTIONNAIRE.

1. Qu'est-ce qu'une *écuelle*, une *tasse*, une *carafe*, une *bouteille*, une *salière*, une *théière*, une *cafetière* ?

2. Enumérez les différents âges de la vie : distinguez *l'enfance*, *l'adolescence*, *l'âge mûr*, la *vieillesse*, la *décrépitude*.

3. Comment nomme-t-on un homme qui a perdu la vue ? —Que signifient ces expressions : une *vue basse*, une *vue courte*, une *bonne vue*, une *vue faible* ?—Indiquez l'usage des *lunettes*, du *lorgnon*, du *télescope*, du *microscope*.

4. Qu'est-ce qu'une *nappe*, une *serviette* ?

5. Que signifie le mot *bru* ?

6. Faut-il traduire le mot anglais *grandson* par *grand-fils* ou par *petit-fils* ?

7. Qu'est-ce qu'un *menuisier*, un *charpentier*, un *ébéniste*, un *tourneur*, un *charron* ?

IV.—LE CORBEAU (1) ET LE RENARD (2).

Maître corbeau, sur un arbre perché,
Tenait en son bec (3) un fromage.
Maître renard, par l'odeur alléché,
Lui tint à peu près ce langage :
Hé ! bonjour, monsieur du corbeau,
Que vous êtes joli ! que vous me semblez beau !
Sans mentir, si votre ramage (4)
Se rapporte à votre plumage,
Vous êtes le phénix (5) des hôtes (6) de ces bois.
A ces mots le corbeau ne se sent pas de joie ;
Et, pour montrer sa belle voix (7),
Il ouvre un large bec, laisse tomber sa proie.
Le renard s'en saisit et dit : " Mon bon monsieur (8),
Apprenez que tout flatteur
Vit aux dépens de celui qui l'écoute :
Cette leçon vaut (9) bien un fromage, sans doute."
Le corbeau, honteux et confus,
Jura (10), mais un peu tard, qu'on ne l'y prendrait plus.

QUESTIONNAIRE.

1. Que pensez-vous du *corbeau ?* Est-ce un bel oiseau ? A-t-il une jolie voix ?
2. Quel est le caractère du *renard ?* Est-ce un animal utile ou nuisible ? Peut-on utiliser sa fourrure ?
3. Quelle est la différence entre *bec*, *bouche*, *gueule*, *museau ?*
4. Expliquez le sens du mot *ramage*.
5. Que signifie le mot *phénix ?*
6. Quel est le féminin de *hôte ?* Ce mot n'a-t-il pas une double signification ?
7. Qu'est-ce qu'une voix *fausse*, une voix *juste ?*
8. Quel est le pluriel de *monsieur ?*
9. Conjuguez l'indicatif présent du verbe *valoir*.
10. Expliquez les mots *jurer*, *jurement*, *jury*. Y a-t-il une différence entre *jurement* et *serment ?*

V.—LOGIQUE D'UN MARIN.

Un marin (1) qui avait fait beaucoup de voyages sur mer, était sur le point de s'embarquer pour la Chine (2). Un de ses amis, voulant le dissuader de partir, lui représenta le danger immense qu'il allait courir. "Laissez-moi donc, dit le marin, il n'y a pas plus de danger sur mer que sur terre.— Pouvez-vous me dire, demanda son ami, où votre père est mort ? — Dans un naufrage (3).— Et votre grand-père ? — Il tomba du haut d'un mât et se brisa la tête.— Et votre bisaïeul (4), comment mourut-il ? — Il périt dans un vaisseau qui frappa contre un rocher.— Ne pensez-vous donc pas que vous êtes bien téméraire, de risquer votre vie sur un océan où tant de vos ancêtres sont morts ? ...

—Et laissez-moi vous demander aussi, dit le marin, où votre père est mort ? — Dans son lit (5) assurément.— Et votre grand-père ? — Dans son lit aussi.— Ne pensez-vous donc pas que vous êtes bien téméraire, de risquer votre vie dans un lit où tant de vos ancêtres sont morts ? ...

Laissez-moi vous dire que Dieu (6) protège (7) ses créatures, aussi bien sur mer que sur terre."

QUESTIONNAIRE.

1. Expliquez les mots *marin, marine, bateau, barque, chaloupe, vaisseau, pavillon.*

2. Comment appelle-t-on les habitants de la *Chine ?* Qu'est-ce qu'un *mandarin*, une *pagode ?*

3. Qu'est-ce qu'un *naufrage*, un *naufragé ?* Ce dernier mot a-t-il un équivalent en anglais ?

4. Connaissez-vous les noms de certains membres de la famille, tels que l'*aïeul*, le *bisaïeul*, le *petit-fils*, le *gendre*, la *bru*, le *beau-père*, la *belle-mère ?*

5. Expliquez les mots *lit*, *lit de camp*, *literie*. A quoi servent les *draps*, la *paillasse*, le *sommier élastique*, le *matelas*, le *traversin*, *l'oreiller*, la *taie d'oreiller*, la *couverture*, *l'édredon*, la *courte-pointe ?*

6. Quel est le féminin de *dieu*, en parlant au point de vue païen ?

7. Quel est le féminin de *protecteur*, *persécuteur*, *vengeur ?*

VI.—LES TROIS QUESTIONS DU GRAND FRÉDÉRIC.

Frédéric (1) le Grand avait l'habitude, toutes les fois qu'un nouveau soldat entrait dans sa garde, de lui faire ces trois questions (2) : "Quel âge avez-vous ? Depuis combien de temps êtes-vous à mon service ? Etes-vous content de votre solde et de la manière dont on vous traite ?"

Il arriva qu'un jeune Français désira entrer dans la compagnie des gardes (3). Sa bonne mine (4) le fit accepter sur-le-champ ; mais, comme il ne savait (5) pas un mot d'allemand, son capitaine l'avertit que le roi le questionnerait dans cette langue, et lui conseilla d'apprendre par cœur les réponses convenables.

A la première revue, Frédéric l'aperçut et s'avança pour l'interroger (6). Malheureusement, en cette occasion, le prince (7) commença par la seconde question : "Combien y a-t-il de temps que vous êtes à mon service ?—Vingt ans, sire, répondit le soldat.—Eh ! quoi, dit le roi, quel âge avez-vous donc ?—Un an, fut la réponse.—Sur ma parole, s'écria Frédéric, il faut que l'un de nous deux ait perdu l'esprit (8) !—Le soldat, prenant ces paroles pour la troisième question, répondit avec aplomb (9) : "L'un et l'autre, n'en déplaise à Votre Majesté."

QUESTIONNAIRE.

1. En quel siècle vivait *Frédéric le Grand ?* De quel pays était-il roi ? Etait-ce un grand capitaine ?

2. Citez les trois questions du grand Frédéric.

3. Distinguez les soldats et leurs armes. Qu'est-ce qu'un *fantassin*, un *cavalier*, un *artilleur ?* Qu'est-ce qu'un *sabre*, une *lance*, une *baïonnette*, un *canon*, un *obus*, une *bombe ?*

4. Que signifient les mots *bonne mine, mauvaise mine ?*

5. Conjuguez l'indicatif présent du verbe *savoir*.

6. Qu'est-ce qu'une *interrogation*, un *examen*, un *quiproquo ?*

7. Quel est le féminin de *roi, prince, duc, comte, baron ?*

8. Que signifient ces expressions *perdre l'esprit, rendre l'esprit, faire de l'esprit ?*

9. Expliquez les mots *aplomb, sang-froid, fermeté, présence d'esprit.*

VII.—LA CIGALE (1) ET LA FOURMI.

La cigale ayant chanté,
Tout l'été (2),
Se trouva fort dépourvue
Quand la bise (3) fut venue :
Pas un seul petit morceau (4)
De mouche ou de vermisseau :
Elle alla (5) crier famine
Chez la fourmi sa voisine,
La priant de lui prêter
Quelque grain pour subsister
Jusqu'à la saison nouvelle.
— Je vous paierai, lui dit-elle,
Avant l'oût, foi d'animal,
Intérêt (6) et principal.
La fourmi n'est pas prêteuse (7),
C'est là son moindre défaut.
— Que faisiez-vous au temps chaud ?
Dit-elle à cette emprunteuse.
— Nuit et jour à tout venant
Je chantais (8), ne vous déplaise.
— Vous chantiez, j'en suis fort aise !
Eh ! bien, dansez maintenant.

QUESTIONNAIRE.

1. Qu'est-ce qu'une *cigale*, une *fourmi*, une *fourmilière* ?
2. Quel est le genre des *saisons*, des *mois* et des *jours* ?
3. Qu'est-ce que la *bise*, l'*aquilon*, le *zéphyr* ?
4. Y a-t-il une différence entre *morceau* et *pièce*, *ver* et *vermisseau* ?
5. Conjuguez l'indicatif présent du verbe *aller*.
6. Expliquez les mots *intérêt*, *principal*, *rente*, *fonds*, *capital*.
7. Quelle est la différence entre *prêteur* et *emprunteur* ?
8. Quel est le double féminin de *chanteur* ?

VIII.—UN CALCUL (1) INGÉNIEUX.

On attribue généralement l'invention du jeu d'échecs à Palamède, roi d'Eubée, l'un des chefs grecs au siège de Troie (2). Cependant nous trouvons, dans plusieurs auteurs, une autre opinion qui mérite d'être citée.

Le jeu d'échecs, disent-ils, fut inventé par un brame (3) nommé Sissa, pour amuser un prince tyrannique, et pour distraire son esprit de l'idée de tourmenter ses sujets. Le monarque fut enchanté du jeu, et demanda au brame de fixer lui-même la récompense qu'il méritait. Celui-ci profita de l'occasion pour donner au despote une autre leçon : " Mon prince, dit-il, si vous daignez compter, vous trouverez qu'il y a soixante-quatre carrés sur l'échiquier (4). Tout ce que je demande, c'est que vous me donniez un grain (5) de blé pour le premier carré, deux pour le second, et ainsi de suite, en doublant toujours le nombre jusqu'à la fin.—Oh ! dit le prince, si votre demande est si modérée, il me sera facile de vous satisfaire. Faites le calcul, et apportez-le moi demain matin."

Le brame obéit ; mais le roi fut très surpris de voir (6) qu'il avait promis plus qu'il ne pouvait donner, et que tous les greniers de son royaume (7) ne contenaient pas assez de blé, pour payer la dette (8) qu'il avait si imprudemment contractée.

QUESTIONNAIRE.

1. Nommez les quatre opérations fondamentales de l'*arithmétique*.
2. Quelle fut l'origine ou la cause du *siège de Troie ?* Nommez le vainqueur *d'Hector.* Qui a composé *l'Iliade ?*
3. Qu'est-ce qu'un *brame*, un *marabout*, un *bonze*, un *rabbin ?* Qu'est-ce qu'une *pagode*, une *mosquée*, un *minaret*, une *synagogue ?*
4. Que signifie le mot *échiquier ?*
5. Qu'est ce qu'un *grain de blé*, un *épi*, une *gerbe ?*
6. Quelle différence y a-t-il entre *voir*, *regarder*, *considérer*, *contempler ?*
7. Etablissez une différence entre *royaume*, *empire*, *principauté*, *duché*, *marquisat*, *comté*, *baronnie*.
8. Qu'est-ce qu'un *débiteur*, un *créancier ?*

IX.—UNE BONNE LEÇON.

Le doyen Swift (1), étant prêt à sortir, demanda à son domestique de lui apporter ses bottes (2). Celui-ci les lui présenta toutes crottées. "Pourquoi ne sont-elles pas nettoyées ? lui dit le doyen.—Monsieur, répondit le jeune drôle (3), j'ai réfléchi que vous allez les salir tout à l'heure dans les chemins (4), et j'ai pensé que ce n'était pas la peine de les décrotter.—Fort bien, dit Swift, vous êtes un garçon d'esprit."

Un instant après, le domestique demanda à son maître la clef du buffet (5). "Pourquoi faire ? interrogea Swift.—Pour déjeuner.—Oh ! reprit le doyen, à quoi bon ? Comme vous aurez encore faim d'ici à deux heures, ce n'est pas la peine de manger à présent.

X.—NAIVETÉ (6) D'UN AVARE.

Un avare observant que son vin (7) diminuait, quoiqu'il fût dans une cruche cachetée (8), cherchait en vain à en deviner la cause. Sa femme lui dit : "Peut-être qu'il y a une ouverture par-dessous. —Sotte que tu es ! repartit le mari, ce n'est pas par-dessous qu'il en manque, c'est par-dessus."

QUESTIONNAIRE.

1. Quel est l'auteur des *Voyages de Gulliver ?*
2. Distinguez les différentes sortes de chaussures : les *bottes*, les *bottines*, les *souliers*, les *pantoufles*, etc.
3. Quel est le féminin de *drôle ?*
4. Y a-t-il une différence entre *chemin*, *route*, *sentier ?*
5. Qu'est-ce qu'un *buffet*, un *garde-manger ?*
6. Distinguez entre la *naïveté*, la *simplicité* et la *sottise.*
7. Énumérez les différentes sortes de boissons : le *vin*, la *bière*, le *cidre*, la *limonade*, le *thé*, le *café*, etc.
8. Expliquez les mots suivants : *cachet*, *pain à cacheter*, *cire à cacheter*, *timbre-poste*, *boîte aux lettres*, *facteur*, etc.

XI.—LA VIEILLE GANACHE (1).

Quelque temps après le mariage de Napoléon (2) avec Marie-Louise, fille de l'empereur d'Autriche (3), la cour de Vienne adopta des mesures politiques contraires aux vues de Bonaparte. En apprenant cette nouvelle celui-ci s'écria: " L'empereur d'Autriche est une vieille ganache ! "

Marie-Louise était présente ; mais n'ayant jamais entendu cette expression auparavant, elle ne la comprit pas.

Bientôt après, se trouvant seule avec son époux (4), elle lui demanda la signification du mot *ganache*. Napoléon, voulant lui éviter une humiliation, répondit : " Cela veut dire un homme d'une intelligence rare."

Le lendemain, le chancelier Cambacérès se présenta chez l'impératrice, pour la féliciter à l'occasion de son mariage. Marie-Louise voulant le remercier, et croyant lui faire un compliment, lui dit avec un sourire : " Soyez persuadé, monsieur, que je vous considère comme la plus grande ganache de l'empire."

Cambacérès demeura stupéfait, ainsi que les courtisans. L'aventure arriva bientôt aux oreilles de Napoléon qui en rit aux (5) larmes. Ce fut, pendant plusieurs semaines, un sujet de plaisanterie dans tous les cercles de Paris (6).

QUESTIONNAIRE.

1. Quelle est la vraie signification du mot *ganache ?*
2. Dites un mot sur *Napoléon* Ier et sur ses principales victoires. Quelle fut sa première femme ? En quelle année et en quel lieu mourut-il ?
3. Comment nommez-vous les habitants de l'*Autriche*, de la *Prusse*, de la *Russie*, de l'*Espagne*, etc ?
4. Expliquez les mots *fiancé, mari, époux, épousailles, fiançailles*. Ces deux derniers substantifs ont-ils un *singulier ?*
5. Analysez cette expression : *rire aux larmes*.
6. Comment appelle-t-on les habitants de *Paris ?* Dites un mot sur la *population* de cette grande ville, sur ses *monuments*, ses *musées*, etc.

XII.—LE SANSONNET ET LE PETIT VOLEUR.

Le vieux chasseur (1) Maurice avait dans sa chambre un sansonnet qu'il avait élevé (2), et qui savait articuler quelques mots. Quand le chasseur disait : “Sansonnet, où es-tu ?” l'oiseau répondait toujours : “Me voilà !”

Le petit Charles, fils du voisin, aimait beaucoup l'oiseau, et venait souvent lui rendre (3) visite. Un jour (4) il arriva pendant l'absence du chasseur. Charles s'empara bien vite du sansonnet, le mit dans sa poche, et voulut s'esquiver avec son larcin (5).

Mais au même instant le chasseur entra chez (6) lui. Il crut faire plaisir au petit garçon en demandant (7) comme d'habitude : “Sansonnet, où es-tu ? —Me voilà !” cria de toute sa force l'oiseau du fond de sa prison (8).

C'est ainsi que le petit voleur (9) fut trahi.

QUESTIONNAIRE.

1. Qu'est-ce qu'un *chasseur ?* Quelle est la signification des mots *fusil, poudre, plomb, gibier ?* Savez-vous ce que c'est qu'un *lièvre*, une *perdrix*, un *faisan*, une *bécasse*, etc. ?

2. Qu'est-ce qu'un enfant *bien élevé, mal élevé, gâté ?*

3. Faut-il traduire—*to pay a visit*—par *payer une visite,*—*to return a book*—par *retourner un livre,*—*to bring a man*—par *apporter un homme ?*

4. Quelle est la différence entre *jour* et *journée ?*

5. Qu'est-ce qu'un *larcin*, un *vol ?*

6. Expliquez l'emploi de *chez.* Pourquoi dites-vous : *aller à l'école*, et non pas *chez l'école ?*

7. Faut-il traduire—*to ask a question*—par *demander* une question ou *faire* une question ?

8. Quel est le nom du *gardien* qui ouvre et ferme les portes d'une prison ? Expliquez les mots suivants : *clef, serrure, verrou, barreau, passe-partout.*

9. Quelle est la différence entre *voleur, fripon, filou ?*

XIII.—LES DEUX RATS, LE RENARD ET L'ŒUF.

Deux rats (1) cherchaient leur vie ; ils trouvèrent un œuf :
Le dîner suffisait à gens de cette espèce ;
Il n'était pas besoin qu'ils trouvassent un bœuf (2).
Pleins d'appétit et d'allégresse,
Ils allaient de leur œuf manger chacun sa part,
Quand un quidam (3) parut : c'était maître renard ;
Rencontre (4) incommode et fâcheuse :
Car comment sauver l'œuf ? le bien empaqueter (5) ?
Puis des pieds de devant ensemble le porter ?
Ou le rouler ? ou le traîner ?
C'était chose impossible autant que hasardeuse.
Nécessité l'ingénieuse
Leur fournit (6) une invention.
Comme ils pouvaient gagner leur habitation,
L'écornifleur étant à demi-quart de lieue (7),
L'un se mit sur le dos, prit l'œuf entre ses bras ;
Puis, malgré quelques heurts et quelques mauvais pas,
L'autre le traîna par la queue.
Qu'on m'aille soutenir, après un tel récit (18),
Que les bêtes n'ont pas d'esprit.

QUESTIONNAIRE.

1. Qu'est-ce qu'une *ratière ?*
2. Aimez-vous le *bœuf*, *l'aloyau*, le *filet*, le *rosbif*, le *bifteck*, le *bœuf à la mode*, la *langue de bœuf*, le *pot-au-feu ?*
3. Que signifie le mot *quidam ?*
4. Expliquez ces expressions : *heureuse rencontre*, *mauvaise rencontre*, *rencontre fortuite*.
5. Comparez les verbes *empaqueter*, *rouler*, *traîner*.
6. Qu'est-ce qu'un *fournisseur*, une *fourniture*, un *inventeur*, un *écornifleur ?*
7. Combien faut-il de *milles* pour faire une *lieue ?*
8. Distinguez le *récit* de la *récitation*.

XIV.—L'ANE(1) RETROUVÉ.

Un bon fermier, nommé Lucas, revenait de la foire (2), en compagnie de six ânes qu'il avait achetés. Après avoir marché quelque temps, il sentit de la fatigue et monta sur l'un des baudets. Mais quelle fut sa surprise et sa douleur, en s'apercevant qu'un des ânes avait disparu ! Trop troublé pour réfléchir, le pauvre villageois retourne sur ses pas. Pendant trois heures, il court à la recherche de l'âne qui est sous lui. Après avoir chevauché en vain à travers les montagnes (3), les vallées et les forêts les plus épaisses (4), il se décide, en pleurant, à retourner à la maison. De loin sa femme l'aperçoit : elle accourt (5) à sa rencontre, et lui demande la cause de son retard. Lucas est si ému qu'il ne songe pas à descendre de sa monture. Il montre à sa femme les cinq ânes qui lui restent, et s'écrie en pleurant : "Le sixième est perdu !" La fermière compte les ânes, regarde son mari, et lui dit en haussant les épaules : "Console-toi, pauvre sot ; tu ne vois que cinq ânes, et moi j'en trouve sept."

QUESTIONNAIRE.

1. Expliquez le proverbe : *têtu comme un âne.*
2. Qu'est-ce qu'une *foire*, un *marché*, un *bazar* ?
3. Quel est le sens précis des mots suivants : *montagne, mont, côte, colline, vallée, vallon, bois, forêt* ?
4. Quel est le féminin des adjectifs *épais, gros, gras, nul, gentil, bas, sot, vieillot* ?
5. Quelle est la différence entre *courir* et *accourir* ?
6. Qu'est-ce qu'une *monture* ?
7. Y a-t-il une différence entre *pleurer* et *sangloter* ?
8. Que signifie cette expression : *hausser les épaules* ?
9. Quel est le féminin de *consolateur* ? Qu'est-ce qu'une *douleur inconsolable* ?

XV.—LE VOLEUR DÉCOUVERT.

Un honnête laboureur (1) s'aperçut, à son réveil, qu'on lui avait volé son cheval pendant la nuit. Deux jours après, il se rendit à la ville voisine, pour en acheter un autre.

Mais voilà qu'en arrivant sur le marché, il reconnaît son cheval parmi ceux qui étaient exposés en vente. Aussitôt il le saisit par la bride en s'écriant : " Ce cheval est à moi ; on me l'a volé il y a deux jours !— Vous vous trompez, mon ami, dit poliment un des marchands ; il y a plus d'un an que je possède ce cheval."

Alors le paysan posa ses mains sur les yeux du cheval, et cria : " S'il est vrai que cet animal vous appartient, dites-nous, s'il vous plaît, de quel œil il est borgne (2)." Cette question embarrassa le marchand ; mais, voulant cacher son trouble, il répondit au hasard : " De l'œil (3) droit.— Vous vous trompez, dit le fermier, le cheval n'est pas borgne de l'œil droit.—Ah ! c'est vrai, s'écria le fripon, je voulais dire de l'œil gauche."

Alors le paysan, découvrant les yeux du cheval, dit à la foule qui l'entourait : " Maintenant il est de toute évidence que cet homme est un menteur et un voleur. Le cheval n'est borgne ni de l'œil droit ni de l'œil gauche. Je n'ai fait ces questions que pour prouver à tous que le vol est manifeste."

Tous les assistants applaudirent et s'écrièrent : " Le fermier a raison ; cet homme est un voleur ! " On arrêta le marchand qui fut livré à la justice, et reçut le châtiment qu'il méritait.

QUESTIONNAIRE.

1. Expliquez les mots suivants : *laboureur*, *labourer*, *labour*, *charrue*, *sillon*.

2. Qu'est-ce qu'un cheval *borgne ?*

3. Enumérez les différentes parties de l'œil : la *pupille*, la *prunelle*, les *paupières*, les *cils*, etc.

XVI.—LE CHOU (1) ET LA MARMITE.

Deux jeunes ouvriers, Robert et François, faisant leur tour (2) de France, traversaient un jour un petit village de Lorraine (3). "Vois donc, François, dit Robert, en étendant la main, comme ces choux sont beaux ! Jamais je n'en ai vu d'une si énorme grosseur.—Bah ! répondit François, je ne trouve rien de bien extraordinaire à ces choux. Pendant le cours de mes voyages, j'en ai vu un qui était aussi grand que cette maison qui est devant nous. —Oh ! oh ! fit Robert, c'est beaucoup dire, cependant je me rappelle avoir travaillé moi-même à un certain chaudron (4), qui était aussi grand que l'église (5) de notre village (6).

—Mais, au nom du ciel ! s'écria François, que voulait-on faire d'une si gigantesque (7) marmite ?...

—C'était pour y faire cuire ton chou (8), répliqua Robert."

QUESTIONNAIRE.

1. Qu'est-ce qu'un *chou*, un *chou-fleur*, un *chou de Bruxelles ?* Avez-vous jamais mangé de la *choucroute ?*

2. Que signifie cette phrase : cet ouvrier fait *son tour de France ?*

3. Nommez les provinces de l'*Est* de la France. Comment appelle-t-on les habitants de la *Lorraine*, de l'*Alsace*, de la *Bourgogne ?*

4. Qu'est-ce qu'un *chaudron*, un *chaudronnier*, un *ferblantier*, un *étameur*, un *plombier*, un *couvreur ?*

5. Quelle est la différence entre *église* et *temple*, *prédication* et *prêche ?* Traduisez en français le mot *pulpit*.

6. Donnez le féminin de *villageois*, *paysan*, *campagnard*.

7. Qu'est-ce qu'un *géant*, un *nain ?*

8. Quel est le pluriel des noms terminés par *ou ?* Citez les exceptions.

XVII.—LE RENARD AYANT LA QUEUE COUPÉE.

Un vieux renard (1), mais des plus fins,
Grand croqueur de poulets (2), grand preneur de lapins,
Sentant son renard d'une lieue,
Fut enfin au piége attrapé.
Par grand hasard en étant échappé,
Non pas franc (3), car pour gage (4) il y laissa sa queue ;
S'étant, dis-je, sauvé sans queue et tout honteux,
Pour avoir des pareils — comme il était habile,—
Un jour que les renards tenaient conseil entre eux :
" Que faisons-nous, dit-il, de ce poids inutile,
Et qui va balayant (5) tous les sentiers fangeux (6) ?
Que nous sert cette queue ? Il faut qu'on se la coupe :
Si l'on me croit, chacun s'y résoudra.
— Votre avis est fort bon, dit quelqu'un de la troupe ;
Mais tournez-vous, de grâce, et l'on vous répondra."
A ces mots il se fit une telle huée,
Que le pauvre écourté ne put être entendu.
Prétendre ôter la queue (7) eût été temps perdu :
La mode en fut continuée.

QUESTIONNAIRE.

1. Quand dit-on de quelqu'un : *fin comme un renard ?*
2. Qu'est-ce qu'un *poulet*, une *poularde*, un *chapon*, un *poulailler ?* Faut-il traduire *a leg of chicken* par *une jambe de poulet ?*
3. Formez le féminin de *franc*.
4. Qu'est-ce qu'un *gage*, une *gageure ?*
5. Expliquez-nous l'usage du *balai*, du *plumeau*, de la *brosse*.
6. Quelle est la différence entre *fange*, *vase*, *boue ?*
7. Qu'est-ce qu'une *robe à queue ?*

XVIII.—LE GLAND ET LA CITROUILLE.

Un paysan (1) nommé Garo, assis (2) au pied d'un vieux chêne, considérait un plant de citrouilles (3).

"N'est-il pas étrange, se disait-il, que cette tige (4) mince et fragile porte de si gros fruits, tandis que ce grand et superbe chêne (5) n'en produit que de misérablement petits ! Si j'avais créé le monde, moi, c'est au chêne que j'aurais suspendu (6) ces énormes citrouilles : il y aurait eu ainsi entre le fruit et l'arbre une juste proportion."

Comme il achevait ces mots, un gland (7) se détacha du chêne et le frappa si juste sur le nez (8) que le sang (9) en jaillit. "Aïe ! s'écria Garo, voilà un bon coup (10) et une bonne leçon : si ce gland eût été une citrouille, il n'eût pas manqué de m'écraser le nez."

Ne critiquons (11) pas légèrement les œuvres de la Providence.

QUESTIONNAIRE.

1. Quel est le féminin de *paysan ?*
2. Conjuguez l'indicatif présent du verbe *s'asseoir.*
3. Expliquez les mots *citrouille, concombre, cornichon, potiron, melon.*
4. Qu'est-ce qu'une *tige*, un *tronc*, une *branche*, un *rameau*, une *feuille ?*
5. Nommez en anglais les arbres suivants : le *chêne*, le *hêtre*, le *cèdre*, *l'érable*, le *merisier*, le *bouleau.*
6. Quelle est la différence entre *pendre* et *suspendre ?*
7. Qu'est-ce qu'un *gland ?* Ce mot désigne-t-il exclusivement le fruit du chêne ?
8. Distinguez entre *nez* et *narine*, *nasal* et *nasillard.* Qu'est-ce qu'un *nez aquilin*, un *nez camus ?*
9. Faut-il confondre *sanguin*, *sanglant* et *sanguinaire ?* Que signifie le mot *sang-froid ?*
10. Expliquez les trois homonymes *coup, cou, coût.*
11. Quelle est la différence entre *critique masculin* et *critique féminin ?*

XIX.—LE NAVET.

Un pauvre paysan avait, dans son jardin, un navet (1) d'une grosseur prodigieuse. Voyant que tout le monde l'admirait, il songea (2) à l'offrir au seigneur (3) du village. Le gentilhomme (4), touché de cette attention, félicita le paysan et lui donna mille écus (5) d'or.

Un riche laboureur, apprenant cette aventure, crut avoir trouvé un bon moyen d'augmenter sa fortune. Il prit dans son écurie (6) son plus beau cheval, et courut au château pour l'offrir au même seigneur.

Celui-ci, pénétrant l'intention de cet homme cupide, refusa d'abord d'accepter le cheval. Mais le fermier insista si vivement, que le châtelain impatienté s'écria : " Eh bien ! soit, j'accepte votre cadeau ; mais comme je ne veux pas être moins généreux que vous, je vous donnerai en retour un objet qui m'a coûté mille écus d'or."

Et il présenta à l'avare consterné...... le gros navet qu'il avait acheté la veille (7).

QUESTIONNAIRE.

1. Qu'est-ce qu'un *navet*, une *rave*, une *betterave*, un *radis ?*

2. Distinguez entre le *songe*, le *rêve* et la *vision*.

3. Parlez-nous des anciens *seigneurs* et de leurs *serfs*. Que signifient les mots *châtelain*, *manoir*, *château fort*, *pont-levis*, *herse*, etc ?

4. Le mot *gentilhomme* veut-il dire *gentleman ?* Quelle est l'étymologie de ce nom ?

5. Dites un mot sur les différentes sortes de *monnaie*, et sur les *poids* et *mesures*. Qu'est-ce qu'un *franc*, un *sou*, un *centime ?* Quelle est, en monnaie française, la valeur d'un *dollar*, d'une *livre sterling*, d'une *guinée ?* Qu'est-ce qu'un *mètre*, un *gramme*, un *litre*, un *stère ?*

6. Qu'est-ce qu'un *garçon d'écurie*, un *palefrenier*, un *cocher*, etc ?

7. Quelle est la différence entre *hier* et *la veille*, le *lendemain* et *demain ?*

XX.—LE SANSONNET PRUDENT (1).

Un sansonnet trouva une carafe d'eau. Comme il avait bien soif, il essaya de boire (2) ; mais l'eau arrivait à peine jusqu'au col (3) de la carafe, et le bec de l'oiseau n'atteignait pas jusque-là. Alors il se mit à becqueter le dehors du vase (4), afin d'y faire un trou. Ce fut en vain, le verre (5) était trop dur. Il chercha à renverser la carafe ; cela ne lui réussit pas davantage : le vase était trop pesant (6). Enfin, il lui vint (7) une idée qui lui réussit : il jeta (8) dans la carafe de petits cailloux, qui firent monter l'eau insensiblement, jusqu'à la portée (9) de son bec.

L'adresse est supérieure à la force. La patience et la réflexion rendent faciles bien des choses qui d'abord paraissaient impraticables.

QUESTIONNAIRE.

1. Comment forme-t-on les adverbes des adjectifs terminés par *ent* ou *ant* ?

2. Que signifient les mots suivants : *buveur, buveuse, ivrogne, ivresse, ivre, ivre-mort* ?

3. Quelle est la différence entre *col* et *cou* ?

4. Le mot *vase* n'a-t-il pas une double signification ? Qu'est-ce qu'une forme *évasée* ?

5. Expliquez les mots *verre, verrerie, vitre, vitrier, verrier, cristal, cristallin, cristallerie* ? Qu'est-ce qu'un *vitrail* ?

6. Comparez les adjectifs *lourd* et *pesant*. Qu'est-ce qu'un *poids*, une *balance*, une *bascule* ?

7. Conjuguez le passé défini du verbe *venir*.

8. Conjuguez, au futur, le verbe *jeter* ; et rappelez la règle des verbes terminés à l'infinitif par *eler, eter*.

9. Analysez ces différentes expressions : *à la portée* de quelqu'un, *au-dessus de la portée, hors de portée*. Que signifie le mot *portée*, en langage *musical* ?

XXI.—LA CARESSE DE L'ANE.

Un vieil (1) âne, tout gris et tout pelé (2), conçut un jour de la jalousie (3) contre un petit chien (4) très choyé de sa maîtresse.

Espérant à son tour obtenir des friandises (5) et des baisers, Martin-baudet s'avisa (6) de l'expédient que voici.

Il profita d'un moment de liberté pour s'approcher de la dame. Alors saluant avec grâce, et poussant un joyeux *hi! han!* il souleva un de ses pieds (7) cornus, pour lui caresser le menton. " Oh! oh! quelle gracieuseté! s'écria la maîtresse en colère. Holà, vite, un bâton (8)!"

Les domestiques accoururent et chargèrent de coups le pauvre baudet qui s'enfuit l'oreille basse (9) et tout honteux.

Ne cherchons point à nous élever au-dessus de notre condition.

QUESTIONNAIRE.

1. Pourquoi dites-vous un *vieil* âne et non un *vieux* âne?

2. Expliquez les mots *pelé, pelure, peau.*

3. Quel est le féminin des adjectifs *jaloux, doux, faux, roux?* Voyez-vous une différence entre *roux* et *rouge?*

4. Formez aussi le féminin de *chien, chat, âne, loup, tigre, lion,* etc.

5. Aimez-vous les *friandises,* les *bonbons,* les *douceurs?* Qu'est-ce qu'un *friand,* un *gourmand,* un *gourmet?*

6. Qu'est-ce qu'un homme *bien avisé, malavisé?*

7. Qu'est-ce qu'un *pied,* un *piédestal,* un *pied-à-terre,* un *pied bot,* un *cor au pied,* un *pédicure,* un *pédiluve?*

8. Quel est le sens du verbe *bâtonner?*

9. Que signifient ces expressions: *oreille basse, oreille dure, sourde oreille?* Qu'est-ce qu'un *cornet acoustique?*

10. Le verbe *s'enfuir* est-il toujours pronominal? Quelle est la différence entre un verbe *essentiellement* pronominal, et un verbe *accidentellement* pronominal?

XXII.—LA GRENOUILLE ET LE BŒUF.

Une grenouille vit un bœuf
Qui lui sembla de belle taille.
Elle, qui n'était pas grosse en tout comme un œuf,
Envieuse, s'étend, et s'enfle, et se travaille
Pour égaler l'animal en grosseur ;
Disant : Regardez bien, ma sœur ;
Est-ce assez ? dites-moi : n'y suis-je point encore ?
—Nenni.—M'y voici donc ?—Point du tout.—M'y voilà ?
—Vous n'en approchez point. La chétive pécore
S'enfla si bien qu'elle creva.

Le monde est plein de gens qui ne sont pas plus sages,
Tout bourgeois veut bâtir comme les grands seigneurs ;
Tout petit prince a ses ambassadeurs,
Tout marquis veut avoir des pages.

QUESTIONNAIRE.

1. Qu'est-ce qu'une *grenouille*, un *crapaud*, une *grenouillère ?*

2. Analysez les expressions suivantes : *taille moyenne*, *petite taille*, *grande taille*, *fine taille*. Le mot *stature* a-t-il une signification analogue ?

3. Les verbes *travailler* et *se travailler* ont-ils la même signification ?

4. Quelle est la différence entre *égaler* et *égaliser ?*

5. Quelle est la règle concernant les adjectifs qui précèdent le mot *gens* et ceux qui le suivent ?

6. Distinguez entre la *noblesse*, la *bourgeoisie* et la *classe ouvrière*. Quelle est la différence entre *anoblir* et *ennoblir ?*

7. En quoi diffèrent le *bâtiment* et la *bâtisse ?*

8. Quel est le féminin du substantif *ambassadeur ?*

9. Quelle est la double signification du mot *page ?*

XXIII.—L'ÉCOLIER TROP SAVANT.

Un fermier écossais (1) voulut faire donner de l'instruction à son fils, et l'envoya dans une école d'Edimbourg. L'année suivante, le jeune homme revint dans la ferme au moment où ses parents se mettaient à table.

Après les embrassements d'usage, le fermier dit à son fils, tandis que la mère préparait un troisième couvert (2) : " Eh bien ! garçon, as-tu bien employé ton temps ? es-tu devenu savant là-bas ?—Oh ! que oui, père, répondit l'écolier avec suffisance (3).—Sais-tu compter surtout, garçon ? c'est là le principal.—J'étais le plus fort en arithmétique, répondit le jeune drôle, et je sais faire des comptes que vous ne feriez pas aisément vous-même.—Voyons cela.—Combien croyez-vous avoir de plats sur la table ?—Deux, répondit le père : un plat de mouton, un autre de pommes (4) de terre.—Eh bien ! vous vous trompez ...... il y a trois plats.—Par exemple ! pourrais-tu m'en donner la preuve ?

—Rien de plus facile : plat de mouton, un ; plat de pommes de terre, deux ; j'additionne et je dis : un et deux font trois.

—C'est juste, dit le fermier ; je vais donc manger un plat, ta mère mangera le second, et tu mangeras le troisième en récompense de ton savoir."

QUESTIONNAIRE.

1. Citez le nom de quelques villes d'Ecosse.

2. Que signifient ces expressions : mettre le couvert, ôter le couvert, servir, desservir ? Que faut-il entendre par un dîner de vingt couverts ?

3. Qu'est-ce qu'un homme suffisant ?

4. Faut-il distinguer la patate de la pomme de terre ? Connaissez-vous différentes manières d'accommoder ce dernier légume ? Aimez-vous les pommes de terre frites, en purée ou en robe de chambre ?

XXIV.—UN ABBÉ (1) COMPLAISANT.

L'abbé de Molière était un homme simple et pauvre, étranger à tout, hors à ses travaux sur la philosophie. Il n'avait point de valet (2), et travaillait dans son lit, faute de bois, sa culotte sur la tête, par-dessus son bonnet (3), les deux côtés pendant à droite et à gauche.

Un matin, il entend frapper à sa porte : "Qui va là ?—Ouvrez !" Il tire un cordon et la porte s'ouvre. L'abbé de Molière ne regardant pas : "Qui êtes-vous ?—Donnez-moi de l'argent.—De l'argent ?—Oui, de l'argent.—Ah ! j'entends, vous êtes un voleur.—Voleur ou non, il me faut de l'argent.—Vraiment oui, il vous en faut ? Eh bien ! cherchez là dedans." Il tend le cou, présente un des côtés de la culotte, le voleur fouille. "Eh bien ? il n'y a pas d'argent.—Vraiment non, mais il y a ma clef (4).—Eh bien ! cette clef ?... Cette clef, prenez-la.—Je la tiens.—Allez-vous en à ce secrétaire (5), ouvrez." Le voleur met la clef dans un autre tiroir : "Laissez donc, ne dérangez pas, ce sont mes papiers ; à l'autre tiroir vous trouverez de l'argent.—Le voilà.—Eh bien ! prenez ; fermez donc le tiroir !" Le voleur s'enfuit. "Monsieur le voleur ! fermez donc la porte !... Il laisse la porte ouverte !... Quel chien de voleur ! il faut que je me lève par le froid qu'il fait ; maudit voleur !"

L'abbé saute du lit, va fermer la porte et revient se remettre à son travail.

QUESTIONNAIRE.

1. Qu'est-ce qu'un *abbé*, une *abbesse*, une *abbaye ?*
2. Quelle est la signification du mot *valetaille ?*
3. Expliquez le proverbe : *Ce sont deux têtes dans un seul bonnet.*
4. Donnez la double orthographe du mot clef.—Etablissez une différence entre *fausse clef* et *clef fausse.*—Qu'est-ce qu'une *empreinte*, une *serrure*, un *trousseau de clefs ?*
5. Le mot *secrétaire* n'a-t-il pas une autre signification ?

XXV.—UNE MISSION DÉLICATE.

Henri (1) VIII, roi d'Angleterre, voulut envoyer Thomas More à Paris, pour porter un violent message à François (2) Ier, son rival.

Thomas More, connaissant (3) l'humeur irritable du monarque (4) français, craignit qu'une telle démarche ne lui coutât la vie. Il supplia donc son maître de renoncer à son dessein, ou du moins de choisir un autre ambassadeur.

" Allez, lui dit Henri, et ne craignez rien. Si François Ier vous fait couper (5) la tête, je ferai décapiter tous les Français qui sont dans mon royaume.

—Sire, répondit More, avec une horrible grimace (6), je remercie Votre Majesté ; mais je suis persuadé qu'aucune tête de Français ne conviendrait à mes épaules (7)."

QUESTIONNAIRE.

1. Parlez-nous de *Henri VIII*, de son *caractère* et de ses *mœurs*. Pourquoi répudia-t-il *Catherine d'Aragon ?* Combien de femmes eut-il ensuite ?

2. Que pensez-vous de *François Ier ?* Citez le mot de ce prince, après la défaite de *Pavie*.

3. Quelle est la différence entre *savoir* et *connaître ?*

4. Quelle est l'étymologie de *monarque ?* Y a-t-il plusieurs sortes de *monarchies ?* Quelle est la différence entre une *monarchie absolue* et une *monarchie constitutionnelle ?*

5. Qu'est-ce qu'un *couperet*, une *guillotine ?* Quelle est l'origine de ce dernier nom ? Qu'est-ce qu'un *billot*, un *échafaud*, une *potence ?*

6. Qu'est-ce qu'un *grimacier*, une *grimacière ?*

7. Analysez l'expression : *donner un coup d'épaule à quelqu'un.*

XXVI.—VENGEANCE (1) D'UN MÉDECIN.

Un médecin, en réputation à Paris, fut demandé un jour par une dame fort riche (2), qui habitait la même maison que lui.

Le docteur se rend (3) aussitôt chez cette duchesse. On l'introduit dans un salon (4), et la dame lui indique, les larmes aux yeux, un... affreux petit singe, tout chargé de dentelles (5), et couché sur d'élégants coussins. L'animal paraissait souffrir beaucoup.

Le docteur, profondément humilié du rôle de *médecin de singe* que l'on veut lui faire jouer, s'avance gravement vers l'animal, lui tâte le pouls (6) et reconnaît immédiatement la nature de son mal. Avisant alors dans un coin du salon le petit-fils de la dame, gros baby bizarrement vêtu, qui se roule sur le tapis, il va vers l'enfant, l'examine aussi, lui tâte le pouls, et, revenant vers la duchesse, il lui dit d'un air grave :

"Madame, *vos deux fils* ont une indigestion ; ils n'ont qu'à boire du thé et à faire diète ; cela se passera !"

Et, saluant profondément la dame stupéfaite, le docteur s'en alla vengé.

QUESTIONNAIRE.

1. Qu'est-ce qu'un *vengeur*, une *vengeresse*, une *revanche ?* Que signifie cette expression : *user de représailles ?*

2. Comparez les mots *richesse* et *opulence*, *pauvreté* et *indigence*.

3. Quelle est la différence entre *rendre* et *se rendre ?*

4. Y a-t-il une différence entre *salon* et *parloir*, *salle à manger* et *réfectoire ?*

5. Citez quelques villes fameuses pour la fabrication de la dentelle. Connaissez-vous la *dentelle de Malines*, le *point d'Alençon*, etc ?

6. Que signifie cette expression : *tâter le pouls ?*

XXVII.—LE CURÉ (1) ET LE REVENANT.

Un soir d'hiver, le vieux curé de Plessis dînait paisiblement au coin de son feu (2). Tout à coup, un violent coup de sonnette (3) le fait tressaillir. Inquiet et troublé, le bon curé se lève et se décide à ouvrir lui-même; mais jugez de sa surprise en reconnaissant son sacristain.

"Eh bien! François, lui dit-il, pourquoi sonnez-vous si fort? le feu (4) est-il au village?

—Ah! monsieur, répondit le sacristain, excusez ......j'ai eu si peur!....j'ai vu un revenant (5)!

—Un revenant!.... et quand l'avez-vous vu?

—Tout à l'heure, en rentrant chez moi.

—Et où donc?

—Le long de la muraille de l'église, au clair de la lune.

—Bon! et quelle forme avait le spectre (6)?

—Ah! monsieur le curé, la forme d'un âne énorme.

—Allez en paix, mon ami: c'est votre ombre (7) qui vous a effrayé."

QUESTIONNAIRE.

1. Qu'est-ce qu'un *curé*, une *cure*, une *sinécure*?

2. Que signifient les mots *foyer*, *âtre*, *chenet*, *pelle à feu*, *pincettes*?

3. Quelle est la différence entre *sonnette* et *cloche*?

4. Qu'est-ce qu'un *incendie*, une *pompe à incendie*, un *pompier*? Quelle est la signification du mot *tocsin*?

5. Comparez entre eux *revenant* et *fantôme*, *mur* et *muraille*, *église* et *temple*.

6. Qu'est-ce qu'un *spectre*?.. un *spectre solaire*?

7. Faut-il confondre *ombre* et *ombrage*?

XXVIII.—UN DOUBLE HOMMAGE A LA MÉDECINE.

Alexandre Dumas (1) fils dînait un jour à Marseille (2), chez le docteur Gistal, une des célébrités médicales du pays.

" Mon cher ami, lui dit le docteur, en passant au salon pour prendre le café, on dit que vous improvisez (3) d'une façon merveilleuse. Honorez donc, s'il vous plaît, mon album, d'un quatrain (4) de votre façon.

— Volontiers ! " répondit l'écrivain.

Et, prenant un crayon, il écrivit sous les yeux de son hôte qui le suivait du regard :

Depuis que le docteur Gistal
Soigne des familles entières,
On a démoli l'hôpital...

" Flatteur ! " dit le docteur en l'interrompant. Mais Dumas ajouta :

Et l'on a fait deux cimetières (5).

Le célèbre Du Moulin, étant à l'agonie, dit à trois médecins qui l'assistaient :

" Messieurs, je meurs content, car je laisse après moi trois grands médecins .... l'eau, l'exercice, la diète."

QUESTIONNAIRE.

1. Dites un mot sur *Alexandre Dumas fils.* Citez quelques-uns de ses romans et de ses drames.

2. Comment appelle-t-on les habitants de *Marseille ?* Quelle est l'origine de *la Marseillaise ?*

3. Qu'est-ce qu'un *improvisateur*, une *improvisation ?*

4. Qu'est-ce qu'un *quatrain*, une *stance*, une *strophe*, un *couplet ?*

5. Qu'est-ce qu'un *cercueil*, un *corbillard*, une *fosse*, un *croque-mort ?*

XXIX.—LE FABLIER (1) DU ROI.

Un roi avait un conteur de fabliaux qui l'amusait beaucoup. Un soir qu'il était au lit, il le fit venir et lui demanda un conte. Le fablier, qui tombait de sommeil, essaya de s'excuser; mais ce fut en vain, il fallut obéir. Il prit donc son parti (2) et commença ainsi.

" Sire, un homme possédait cent sous (3) d'or; avec cette somme il voulut acheter des moutons, et chaque mouton lui coûta six deniers; il en eut deux cents, et s'en revint au village avec ses deux cents moutons qu'il chassait devant lui.

Mais en arrivant à la rivière (4) il la trouva débordée (5), et il ne savait comment passer avec ses moutons. Enfin, à force de chercher, il trouva un bateau; mais ce bateau était si petit, si petit, qu'il n'y pouvait passer que deux moutons à la fois."

Alors le conteur se tut.

" Eh bien! quand il eut passé ces deux-là, dit le roi, que fit-il?

—Sire, vous savez que la rivière est large, le bateau fort petit, et qu'il y a deux cents moutons: dormons un peu tandis qu'ils passent; demain je vous conterai le reste."

QUESTIONNAIRE.

1. Qu'est-ce qu'un *fablier*, un *fabliau*, un *fabuliste*? Qu'est-ce qu'une *anecdote*, un *conte*, une *fable*, un *trait piquant*, un *bon mot*, un *calembour*, une *énigme*, une *charade*?

2. Quelle est la différence entre *parti* et *partie*?

3. Que faut-il entendre par un *sou d'or*, un *denier*, une *obole*?

4. Etablissez une différence entre *rivière* et *fleuve*, *rive droite* et *rive gauche*, *rive* et *rivage*.

5. Qu'est-ce qu'un *débordement*, une *inondation*, un *déluge*?

XXX.—UNE DOUBLE SOLUTION.

I. *Noir et blanc.*— Un maître d'hôtel (1) fort gourmand, occupé à se raser (2) devant un miroir (3), demandait un jour à sa femme :

" Comment se fait-il, mon amie, que mes cheveux sont encore tout noirs, tandis que ma barbe est déjà toute blanche ?

— Rien de plus simple, répondit sa moitié, c'est sans doute que tu travailles beaucoup plus des mâchoires que de la tête."

II. *Blanc et noir.*

— Henri-Quatre (4) à bateau passait un jour la Loire (5).
Le nautonnier robuste, homme de cinquante ans,
Avait les cheveux blancs,
La barbe toute noire.
Le prince, familier et bon,
En voulut savoir (6) la raison.
" La raison, pardi, sire, est toute naturelle,
Répondit le manant (7) qui ne fut pas honteux :
C'est que mes cheveux
Sont de vingt ans plus vieux qu'elle."

QUESTIONNAIRE.

1. Qu'est-ce qu'un *maître d'hôtel*, un *restaurateur*, un *aubergiste*, un *cabaretier* ?
2. Qu'est-ce qu'un *barbier*, un *perruquier*, un *coiffeur* ?
3. Quelle est la différence entre *miroir* et *glace* ?

4. Quelle fut la mort de *Henri IV* ?
2. Nommez les principaux fleuves de *France*.
3. Conjuguez au futur le verbe *savoir*.
4. Que signifie le mot *manant* ?

SECONDE PARTIE.

DIALOGUES.—CONVERSATIONS.—CAUSERIES.

CAUSERIE FAMILIÈRE SUR LA LANGUE FRANÇAISE.

JANE, EDITH, JULIA, BERTIE, EMILY.

(La scène se passe à Montréal, dans une école de jeunes filles.)

JANE.

Hé bien ! nous avons commencé l'étude du français : qu'en pensez-vous ?

EDITH.

Je trouve que c'est une langue bien difficile à apprendre.

JULIA.

Oui, mais elle est si jolie.

BERTIE.

Je ne puis parvenir à prononcer toutes les voyelles.

EMILY.

Ni moi non plus : il y en a une surtout qu'il m'est impossible de bien rendre.

JANE.

Ah ! oui ; la voyelle *U*.

EMILY.

Précisément, c'est celle-là. Ne la trouvez-vous pas difficile ?

JULIA.

Oh ! oui, très difficile ; cependant, avec de la patience, on en vient à bout.

JANE.

Connaissez-vous, à ce sujet, un bon conseil de *Molière ?*

EDITH.

J'avoue que je l'ignore complètement.

JULIA.

Moi, je le connais : il dit que, pour bien prononcer la voyelle *u*, il faut allonger les deux lèvres en dehors comme si l'on faisait la moue, *u*.

EMILY.

Ah ! le bon conseil.

JULIA.

Essayez d'abord ; vous rirez ensuite.

TOUTES ENSEMBLE, *excepté Julia et Jane.*

U, u. C'est vrai !

JULIA.

Vous répondez justement comme le *Bourgeois gentilhomme.*

EDITH.

Qu'est-ce encore que ce *Bourgeois gentilhomme ?*

JULIA.

Demandez à *Jane* de vous l'expliquer.

JANE.

C'est le titre d'une célèbre comédie de *Molière*. Il s'agit d'un bon bourgeois, très simple et très naïf, qui prend des leçons de français. Son maître lui apprend d'abord à prononcer les voyelles, puis à articuler les consonnes ; finalement il lui explique, d'une manière très claire, qu'il n'y a pour s'exprimer que la prose ou les vers.

BERTIE.

Je serais curieuse de connaître l'explication.

EDITH.

Moi aussi.

JANE.

Elle est très simple: *Tout ce qui n'est point prose est vers, et tout ce qui n'est point vers est prose.*

BERTIE.

C'est là l'explication du professeur?

JANE.

Eh! oui.

JULIA.

Elle me plaît assez. Cela me rappelle une chanson française que j'ai apprise sur les genoux de mon grand-père.

TOUTES ENSEMBLE.

Voulez-vous la chanter?

JULIA.

Volontiers. (*Elle chante.*)

La Palisse eut le grand tort
De mourir de maladie;
Un quart d'heure avant sa mort,
Il était encore en vie.

TOUTES ENSEMBLE.

Bravo ! bravo ! le second couplet.

Il mourut un vendredi,
Le dernier jour de son âge ;
S'il fût mort le samedi,
Il eût vécu davantage.

JANE.

Allons, vive *la Palisse !* Décidément cet entretien me plaît ; voulez-vous le continuer demain ?

BERTIE.

Oui, mais nous parlerons de *la Fontaine.*

V. F. BERNARD.

OBSERVATION.—Cette causerie est écrite pour de jeunes enfants. On peut indifféremment faire chanter ou réciter les vers.

LE CHAT, LA VIEILLE SOURIS ET LA JEUNE.

LE CHAT.

Approche ton minois charmant ;
Viens, mon ange, que je te baise ;
Ah ! que je t'aime tendrement !
Que puis-je t'offrir qui te plaise ?

LA VIEILLE SOURIS.

Fuis, mon enfant, fuis ce trompeur,
Échappe aux pièges qu'il sait tendre.

LA JEUNE SOURIS.

Maman, il ne me fait pas peur ;
Son œil est doux, sa voix est tendre.

LE CHAT.

Viens goûter ce sucre et ces noix,
Gages de mon amour extrême.

LA VIEILLE SOURIS.

Fuis, te dis-je encore une fois.

LA JEUNE SOURIS.

Et pourquoi fuir ? voyez, il m'aime.

LE CHAT.

Viens ; rien ne doit t'intimider ;
D'un tendre ami que peux-tu craindre ?

LA VIEILLE SOURIS.

L'hypocrite ! comme il sait feindre !

LA JEUNE SOURIS.

Hélas ! à quoi me décider ?

LA VIEILLE SOURIS.

Que dis-tu ? tremble, malheureuse,
Si vers lui tu fais un seul pas.

LE CHAT.

Laisse dire cette grondeuse,
Mon amour, et viens dans mes bras.

LA JEUNE SOURIS.

M'y voilà !... Dieu !... je suis perdue !...
O le monstre !... ô la trahison !...
Ah ! je sens sa griffe !... Il me tue !...
Ah ! maman, vous aviez raison.

ANDRIEUX.

OBSERVATION.— Ce dialogue, admirablement écrit, contient une morale excellente. Quelle leçon dans ce dernier vers: *Ah ! maman, vous aviez raison !*

ATHALIE.

TRAGÉDIE DE RACINE.

Acte II.—Scène I.

SUJET.— Le petit Joas, élevé secrètement dans le temple de Jérusalem, est interrogé par la reine Athalie. Les réponses inspirées de l'enfant déconcertent les funestes desseins de la perfide princesse.

JOAS, ATHALIE, JOSABETH.

ATHALIE *à Josabeth, en montrant Joas.*

Épouse de Joad, est-ce là votre fils ?

JOSABETH.

Qui ? lui, madame ?

ATHALIE.

Lui.

JOSABETH.

Je ne suis point sa mère.

ATHALIE.

Cela suffit.-(*A Joas.*) Et vous, quel est donc votre père ?
Jeune enfant, répondez.

JOSABETH.

Le ciel jusqu'aujourd'hui...

ATHALIE.

Pourquoi vous pressez-vous de répondre pour lui ?
C'est à lui de parler.

JOSABETH.

Dans un âge si tendre
Quel éclaircissement en pouvez-vous attendre ?

ATHALIE.

Cet âge est innocent : son ingénuité
N'altère point encor la simple vérité.
Laissez-le s'expliquer sur tout ce qui le touche.

JOSABETH, *à part.*

Daigne mettre, grand Dieu, ta sagesse en sa bouche !

ATHALIE.

Comment vous nommez-vous ?

JOAS.

J'ai nom Éliacin.

ATHALIE.

Votre père ?

JOAS.

Je suis, dit-on, un orphelin.
Entre les bras de Dieu jeté dès ma naissance,
Et qui de mes parents n'eus jamais connaissance.

ATHALIE.

Vous êtes sans parents ?

JOAS.

Ils m'ont abandonné.

ATHALIE.

Comment et depuis quand ?

JOAS.

Depuis que je suis né.

ATHALIE.

Ne sait-on pas au moins quel pays est le vôtre ?

JOAS.

Ce temple est mon pays : je n'en connais point d'autre.

ATHALIE.

Où dit-on que le sort vous a fait rencontrer ?

JOAS.

Parmi des loups cruels, prêts à me dévorer.

ATHALIE.

Qui vous mit dans ce temple?

JOAS.

Une femme inconnue,
Qui ne dit point son nom, et qu'on n'a point revue.

ATHALIE.

Mais de vos premiers ans quelles mains ont pris soin ?

JOAS.

Dieu laissa-t-il jamais ses enfants au besoin ?
Aux petits des oiseaux il donne leur pâture,
Et sa bonté s'étend sur toute la nature.
Tous les jours je l'invoque; et d'un soin paternel,
Il me nourrit des dons offerts sur son autel.

ATHALIE.

Quel prodige nouveau me trouble et m'embarrasse !
La douceur de sa voix, son enfance, sa grâce,
Font insensiblement à mon inimitié
Succéder... Je serais sensible à la pitié !

JOSABETH, *emmenant Joas.*

Madame, vous avez entendu sa fortune :
Sa présence à la fin pourrait être importune.

ATHALIE.

Non : revenez. Quel est tous les jours votre emploi ?

JOAS.

J'adore le Seigneur; on m'explique sa loi;
Dans son livre divin on m'apprend à la lire;
Et déjà de ma main je commence à l'écrire.

ATHALIE.

Que vous dit cette loi ?

JOAS.

Que Dieu veut être aimé;
Qu'il venge tôt ou tard son saint nom blasphémé;
Qu'il est le défenseur de l'orphelin timide;
Qu'il résiste au superbe, et punit l'homicide.

ATHALIE.

J'entends. Mais tout ce peuple enfermé dans ce lieu,
A quoi s'occupe-t-il ?

JOAS.

Il loue, il bénit Dieu.

ATHALIE.

Dieu veut-il qu'à toute heure on prie, on le contemple ?

JOAS.

Tout profane exercice est banni de son temple.

ATHALIE.

Quels sont donc vos plaisirs ?

JOAS.

Quelquefois à l'autel
Je présente au grand prêtre ou l'encens ou le sel :
J'entends chanter de Dieu les grandeurs infinies ;
Je vois l'ordre pompeux de ses cérémonies.

ATHALIE.

Hé quoi ! vous n'avez pas de passe-temps plus doux !
Je plains le triste sort d'un enfant tel que vous.
Venez dans mon palais, vous y verrez ma gloire.

JOAS.

Moi ! des bienfaits de Dieu je perdrais la mémoire !

ATHALIE.

Non, je ne vous veux pas contraindre à l'oublier.

JOAS.

Vous ne le priez point.

ATHALIE.

Vous le pourrez prier.

JOAS.

Je verrais cependant en invoquer un autre.

ATHALIE.

J'ai mon Dieu que je sers ; vous servirez le vôtre :
Ce sont deux puissants Dieux.

JOAS.

Il faut craindre le mien.
Lui seul est Dieu, madame, et le vôtre n'est rien.

ATHALIE.

Les plaisirs près de moi vous chercheront en foule.

JOAS.

Le bonheur des méchants comme un torrent s'écoule.

ATHALIE.

Ces méchants, qui sont-ils ?

JOSABETH.

Eh, madame ! excusez
Un enfant...

ATHALIE, *à Josabeth.*

J'aime à voir comme vous l'instruisez.
Enfin, Éliacin, vous avez su me plaire ;
Vous n'êtes point sans doute un enfant ordinaire.
Vous voyez, je suis reine, et n'ai point d'héritier ;
Laissez là cet habit, quittez ce vil métier :
Je veux vous faire part de toutes mes richesses.
Essayez dès ce jour l'effet de mes promesses ;
A ma table, partout, à mes côtés assis,
Je prétends vous traiter comme mon propre fils.

JOAS.

Comme votre fils !

ATHALIE.

Oui... vous vous taisez ?

JOAS.

Quel père
Je quitterais ! et pour...

ATHALIE.

Eh bien !

JOAS.

Pour quelle mère !

ATHALIE, *à Josabeth.*

Sa mémoire est fidèle ; et, dans tout ce qu'il dit,
De vous et de Joad je reconnais l'esprit.
L'aveu de cet enfant répond à mon attente ;
Mais nous nous r verrons. Adieu. Je sors contente.
J'ai voulu voir ; j'ai vu.

LA DISTRIBUTION DES PRIX.

PERSONNAGES.

MONSIEUR DIAFOIRUS, maître d'école.

PAULUS TROGNON,
DÉSIRÉ GROSBEC,
HONORÉ PIFFARD,
ARTHUR ROBINET,
} ses élèves.

La scène est dans une école. Monsieur Diafoirus, assis devant une petite table, interroge ses meilleurs élèves et leur donne des prix. Les autres enfants, rangés en demi-cercle, se regardent en riant, se poussent et se font des cornes. L'intérieur de la salle est occupé par les parents et les amis des élèves.

MONSIEUR DIAFOIRUS, *agitant une petite sonnette.*

Allons, mes chers enfants, commençons. Soyez bien sages, bien respectueux et surtout bien attentifs. Je vais vous interroger brièvement sur la grammaire, sur la poésie, l'histoire et la géographie. Si vos réponses sont satisfaisantes, comme je l'espère, je vous récompenserai publiquement, en présence de vos parents et de cette honorable assemblée. (*S'adressant à un élève.*) Hé bien ! *Paulus Trognon*, approchez et répondez sans crainte. Qu'est-ce que la grammaire ?

PAULUS.

C'est un petit livre très ennuyeux et très difficile à apprendre.

M. DIAFOIRUS.

Parfait. Combien y a-t-il de parties dans la grammaire ?

PAULUS.

Il y en a trois, monsieur: la première, la seconde et la troisième.

M. DIAFOIRUS.

De mieux en mieux. Qu'est-ce que le nom ?

PAULUS.

C'est quelque chose...... qui sert à nommer.

M. DIAFOIRUS.

Sans doute. Y a-t-il plusieurs espèces de noms ?

PAULUS.

Oui, monsieur, il y en a de deux sortes : le nom commun qui désigne les choses vulgaires et communes, comme *choucroute, balai, pourceau ;* et le nom propre qui convient à tout ce qui est noble, élégant, distingué, comme *marquise, dentelle, bijou.*

M. DIAFOIRUS.

Voilà une distinction très ingénieuse. Recevez mes félicitations, avec ce prix de grammaire que vous avez bien mérité.

Passons maintenant à la poésie amusante. C'est le jeune *Désiré Grosbec* que je vais interroger. Avancez, mon enfant, on dit que vous avez une mémoire excellente.

DÉSIRÉ.

Oh ! oui, monsieur, j'ai une bonne mémoire, et je sais par cœur tout mon alphabet : B, a. Ba — B, i. Bi — B, o. Bo — B, u. Bu — C, a. Ca — C, i. Ci...

M. DIAFOIRUS, *l'interrompant.*

Ce n'est pas cela que je vous demande ; récitez-nous une fable de *la Fontaine.*

DÉSIRÉ.

Laquelle ? monsieur.

M. DIAFOIRUS.

Celle que vous voudrez.

DÉSIRÉ.

Je n'en sais qu'une.

M. DIAFOIRUS.

Alors, choisissez celle-là.

DÉSIRÉ, *confus et balbutiant.*

La cigale ayant chanté
Tout l'été,
Tenait en son bec un fromage.
Quand la bise fut venue,
... Un fromage... un fromage...

M. DIAFOIRUS.

Très bien, mon enfant ; et la morale de la fable ?

DÉSIRÉ.

C'est un fromage, monsieur.

M. DIAFOIRUS.

Délicieux ! Un prix de poésie et de récitation à l'élève *Désiré Grosbec.*

Nous arrivons maintenant à une branche très importante : l'histoire et la géographie. Aujourd'hui

que l'électricité et la vapeur ont rapproché les pays et supprimé les distances, il n'est plus permis à un jeune homme bien élevé, d'ignorer les faits principaux de l'histoire des peuples, et les grandes découvertes de la géographie moderne. Je vais donc insister sur ce point, et je m'adresserai d'abord à un savant, notre cher *Honoré Piffard.* Voyons, *Honoré*, qui a découvert l'Amérique ?

HONORÉ.

Ce n'est pas moi ! monsieur, ce n'est pas moi !

M. DIAFOIRUS.

Assurément ; mais savez-vous le nom de celui qui l'a découverte ?

HONORÉ.

Oui, monsieur, c'est une colombe.

M. DIAFOIRUS.

Je suppose que vous voulez dire *Christophe Colomb ?*

HONORÉ.

Oui, monsieur.

M. DIAFOIRUS.

Alors cette réponse est parfaitement exacte. Dites-nous encore quelques mots sur la géographie générale. Combien y a-t-il de parties du monde ?

HONORÉ.

Il y en a sept, monsieur : l'Europe, l'Asie, l'Afrique, l'Amérique, l'Océanie, le Canada et Montréal.

M. DIAFOIRUS.

Voilà certes une réponse patriotique et complète. Je vous accorde de grand cœur le premier prix d'histoire et de géographie générale. *(S'adressant à un autre élève.)* A votre tour, *Arthur Robinet.* Qu'est-ce qu'un volcan ?

ARTHUR.

C'est un grand feu souterrain, entretenu par des géants qui n'ont qu'un œil au milieu du front, et qu'on appelle *Cyclopes*.

M. DIAFOIRUS.

Fort bien. Qu'est-ce qu'une île ?

ARTHUR.

C'est une grande étendue d'eau, que la terre environne de tous côtés.

M. DIAFOIRUS.

Il me semblait, au contraire, qu'une île était une portion de terre environnée par la mer.

ARTHUR.

Oui, monsieur, c'était ainsi autrefois; mais la science moderne a changé tout cela.

M. DIAFOIRUS.

Je n'y contredis point. Qu'est-ce que l'Italie ?

ARTHUR.

C'est un pays qui a la forme d'une botte.

M. DIAFOIRUS.

On voit que vous êtes ferré. A propos de bottes, est-ce une contrée fertile ?

ARTHUR.

Oui, monsieur, très fertile; il y pousse des oranges, des citrons, du macaroni, du fromage de Hollande et des poires d'Angleterre.

M. DIAFOIRUS.

Où est située Rome ?

ARTHUR.

Sur le Çapitole.

M. DIAFOIRUS.

Et Naples ?

ARTHUR.

Sur le Capitole !

M. DIAFOIRUS.

Et le mont Vésuve ?

ARTHUR.

Sur le Capitole !

M. DIAFOIRUS.

Décidément, mon cher Arthur, vous méritez les honneurs du triomphe ! (*Il lui donne un prix et l'embrasse.*)

M. DIAFOIRUS *se levant et prenant un ton solennel.*

Il ne me reste plus, mes chers enfants, qu'à vous féliciter sincèrement des progrès merveilleux que vous avez faits. Je remercie aussi vos bons parents de leur attention bienveillante et sympathique. J'espère que, l'an prochain, nous nous retrouverons tous ici, avec le même zèle et la même ardeur pour l'étude. En attendant, amusez-vous bien ; profitez de vos vacances, adieu... et bonne santé !

TOUS LES ÉCOLIERS, *d'une voix formidable.*

Vive Monsieur Diafoirus !

V. F. BERNARD.

MALVINA OU L'ORGUEIL HUMILIÉ.

PERSONNAGES.

Mme Arsène, maîtresse de pension.

Malvina, Hélène, Victoire, — grandes pensionnaires.

Berthe, Sophie, Aline, — petites pensionnaires.

Gabrielle, petite bonne.

SCÈNE I.

HÉLÈNE, VICTOIRE.

HÉLÈNE.

Viens ici, chère Victoire, je n'y tiens plus ! Depuis l'arrivée de la belle étrangère, on ne s'occupe plus que d'elle et de son élégante parure ; j'en suis excédée !

VICTOIRE.

Il est vrai que tout est bien changé ! Autrefois la plus parfaite union régnait entre nous. Il n'y avait parmi les élèves d'autres distinctions que celles qui résultent de la bonne conduite et du travail. Depuis l'arrivée de Malvina, c'est bien différent : eût-on le caractère le plus aimable, l'esprit le mieux cultivé et la conversation la plus intéressante, s'il manque quelque chose à la toilette, on devient aussitôt un objet de mépris ou de pitié.

HÉLÈNE.

Cela me déplaît fort, je t'assure. Je ne trouve pas que ce soit un titre d'honneur d'être riche, de grande qualité, de posséder des bijoux précieux et des robes de prix. Je garde mon admiration pour quelque chose de mieux.

VICTOIRE.

Tu as bien raison ; notre naissance ne dépend pas de nous, et si nous n'avons pas de parents riches et nobles, nous en avons de si bons ! Ah ! je préfère les miens à tous les monarques de la terre.

HÉLÈNE.

Et moi aussi... mais, soit dit entre nous, je ne crois pas l'élégante Malvina d'une famille aussi ancienne qu'elle le prétend. Je la croirais plutôt une demoiselle de fraîche date.

VICTOIRE.

Pourquoi cela ?

HÉLÈNE.

C'est que son éducation ne paraît pas soignée ; elle a un certain usage du monde, mais son langage n'est pas correct : il lui échappe quelquefois des expressions si triviales !...

VICTOIRE.

Le reste de l'éducation répond au langage ; son écriture est laide, son style commun et mal orthographié. Pour les talents, elle serait incapable de concourir avec une élève de dix ans. Ah ! il faut convenir que si ses parents sont riches, ils sont bien négligents, ou fort ignorants eux-mêmes.

HÉLÈNE.

Cela n'empêche pas nos petites amies de l'admirer beaucoup. On ne parle plus que de mademoiselle Malvina... de la noblesse de mademoiselle Malvina... des dentelles et des bijoux de mademoiselle Malvina !...

VICTOIRE.

Tiens, mon Hélène, n'en parlons plus. Cherchons un sujet de conversation plus agréable.

HÉLÈNE.

Tu as raison; ses grimaces me font sortir de mon caractère. Il vaudrait mieux nous occuper de...

SCÈNE II.

LES MÊMES, BERTHE, SOPHIE, ALINE.

SOPHIE.

Ah! pardon, mesdemoiselles, nous vous dérangeons. Que vous avez perdu! mademoiselle Malvina a sorti tous ses effets de ses malles, et nous les a tous montrés. Ah! que c'est beau!

BERTHE.

Il est vrai que je n'ai jamais rien vu de si joli. Que de bijoux! de robes! de châles! de belles choses!

ALINE.

Combien cette demoiselle est complaisante! avec quel air gracieux elle a tout étalé, afin que nous puissions mieux voir!

VICTOIRE.

Parce qu'elle aime faire admirer ce qui lui appartient. Mais demande-lui un autre service, et tu pourras juger de sa complaisance.

BERTHE.

Elle n'est pas obligée de nous rendre service. Une demoiselle de son rang!

HÉLÈNE.

Lorsque l'on est en pension, on est toutes du même rang. Il ne doit y avoir de distinction que pour les élèves les plus sages et les plus studieuses.

SOPHIE.

Vous parlez ainsi parce que vous êtes une des élèves les plus avancées, mais......

ALINE.

Moi, je ne sais qu'une chose, c'cst que mademoiselle Malvina est jolie à ravir.

BERTHE.

Depuis quatre mois qu'elle est ici, je ne crois pas qu'elle soit sortie deux fois seulement avec la même robe.

SOPHIE.

Et ses chapeaux, comme ils sont élégants et richement ornés, ses voiles bien brodés, enfin sa toilette si bien assortie !

ALINE.

Lorsque nous allons à la promenade tout le monde l'admire. Ah ! elle fera honneur à la maison, cette demoiselle-là.

HÉLÈNE, *ironiquement.*

Aux examens surtout !

BERTHE.

Vous avez tort de lui reprocher son ignorance. Elle ne peut pas être de votre force, puisqu'elle n'est ici que depuis six mois. Elle ne peut pas savoir avant d'avoir appris.

HÉLÈNE.

Ses parents auraient dû lui donner des maîtres plus tôt; elle est trop grande pour être aussi ignorante.

VICTOIRE.

Il vaudrait mieux avoir quelques belles robes de moins, et un peu plus d'instruction. Mais chut !.... la voici.

SCÈNE III.

LES MÊMES, MALVINA.

MALVINA, *tenant son mouchoir brodé sous le nez.*

Quelle odeur ! quelle poussière ! il est impossible de rester ici. Je vais m'en aller.

ALINE.

Ah ! mademoiselle Malvina, je vous en prie, restez un moment avec nous.

MALVINA, *d'un air dédaigneux.*

Vous m'aimez donc bien ?

ALINE.

De tout mon cœur.

MALVINA, *toujours dédaigneuse.*

Je suis réellement trop heureuse ; mais retirez-vous, retirez-vous, vous allez froisser ma robe.

SOPHIE.

Ce serait bien dommage, car elle est superbe. Que vous avez bon goût pour assortir votre toilette !

MALVINA.

Cela ne me coûte guère, je vous assure. Chez ma tante, c'est bien différent : là, il faut recevoir compagnie, aller en soirée, rendre des visites ; mais ici, entre les murs d'une prison, au milieu des enfants ! (*S'adressant aux petites.*) Taisez-vous donc, petites sottes, ne remuez pas tant.

BERTHE.

Il est certain qu'il y a une grande différence entre cette maison et le château de vos parents. Comme le temps doit vous paraître long !

MALVINA, *en bâillant.*

Je vous en réponds ......je m'ennuie à la mort.

HÉLÈNE, *à part.*

Comme elle est polie !

VICTOIRE.

En vous appliquant à l'étude, vous dissiperiez cet ennui. Il y a tant de choses à apprendre !

MALVINA, *d'un ton dédaigneux.*

Je ne veux pas étudier à me rendre malade ; j'ai le temps de finir mon éducation, et mes parents sont assez riches pour me tenir en pension aussi longtemps qu'il le faudra.

SOPHIE.

Sans doute ; mais je suppose que votre intention est d'en sortir pour vous marier.

MALVINA.

Je vous prie de vous taire, petite sotte ; votre familiarité me déplaît. Je ne suis ni de votre âge, ni de votre rang.

SOPHIE.

Pardonnez-moi, mademoiselle ; je suis un peu étourdie, mais j'ai bonne volonté. Si vous daignez vous montrer indulgente, nous tâcherons de vous contenter, et nous ferons tous nos efforts pour vous rendre ce séjour agréable.

MALVINA, *avec dédain.*

Il est attrayant, en effet ! les appartements, la nourriture, les occupations, la compagnie ; tout est fait pour donner des vapeurs.

HÉLÈNE, *avec ironie.*

Voilà un compliment bien tourné !

ALINE.

Nous sentons bien, chère Malvina, que nous sommes trop au-dessous de vous ; mais, patience, nous nous formerons à votre exemple, et nous deviendrons polies et bien élevées comme vous l'êtes vous-même.

VICTOIRE, *d'un ton moqueur.*

Quel joli modèle !

SOPHIE ET BERTHE.

Oh ! oui, mademoiselle, nous vous copierons en tout.

MALVINA, *les repoussant.*

Otez-vous donc, petites impertinentes ; je déteste les singes.

VICTOIRE, *regardant les petites.*

C'est bien fait.

MALVINA.

Ces enfants m'ennuient avec leur sot babil ; je m'en vais les quitter et me retirer dans ma chambre.

HÉLÈNE, *sèchement.*

Comme il vous plaira. (*Saluant.*) — Ah ! voilà madame Arsène qui s'avance vers nous.

—

SCÈNE IV.

LES MÊMES, MADAME ARSÈNE, GABRIELLE.

Mme ARSÈNE, *présentant Gabrielle.*

Mes enfants, voici la petite bonne dont je vous ai parlé. C'est une jeune villageoise un peu timide, un peu novice ; mais elle se formera bientôt, si vous voulez l'encourager et lui témoigner quelque bienveillance. (*A Gabrielle.*) Voyons, ma petite, approche-toi, ne crains rien. Pourquoi donc es-tu si triste ?

GABRIELLE, *avec effort.*

Hélas ! madame, il y a si longtemps que je n'ai pas vu mes parents.

Mme ARSÈNE.

Longtemps, pauvre enfant ! il n'y a pas encore quatre jours entiers. Tu les aimes donc bien ?

GABRIELLE.

Ah ! madame, si je les aime !... oh ! oui.

Mme ARSÈNE.

Eh ! bien, si tu les aimes tu dois être contente d'être ici, puisque tu pourras gagner un peu d'argent et leur être utile un jour. D'ailleurs ces demoiselles sont très faciles à servir ; il y en a qui t'enseigneront toutes sortes de petites choses utiles et agréables, tu verras !... Voyons, tu ne dis rien ?

GABRIELLE.

Ces demoiselles sont si belles ! si savantes ! je crains qu'elles ne se moquent de moi.

VICTOIRE, *à Gabrielle.*

Ne craignez rien, mon enfant, vous paraissez bien gentille, et nous sommes bien aises de vous avoir auprès de nous. Avez-vous déjà habité la ville ?

GABRIELLE, *la tête baissée.*

Jamais, mademoiselle.

MALVINA.

C'est bien facile à voir. (*S'approchant de Gabrielle.*) Mais pourquoi donc tiens-tu la tête baissée ? As-tu peur de lever les yeux et de nous regarder ? (*Gabrielle lève les yeux sur Malvina et pousse un cri de joyeuse surprise ; quant à Malvina, elle se recule vivement et se détourne avec embarras.*)

GABRIELLE.

O ciel ! est-il possible ! est-ce là Manette ? Hé oui, c'est elle, c'est bien elle. O Manette ! Manette ! que je suis contente de te revoir !

TOUTES LES PENSIONNAIRES.

Manette ! Manette ! Et qui est cette Manette ?

GABRIELLE, *à Malvina.*

Tu ne me réponds donc rien, Manette ?

MALVINA, *avec audace.*

Est-ce à moi que vous parlez ? Je ne pouvais m'en douter. Etes-vous folle ?

GABRIELLE.

Ainsi tu ne me reconnais pas. Ah ! pour moi, je te reconnais bien, quoique tu sois devenue bien belle.

MALVINA.

Je pense que le chagrin vous trouble le cerveau.

GABRIELLE.

Oh ! non, je ne perds pas la tête. Te rappelles-tu, Manette, que je te donnais toujours la moitié de

mes fruits à l'école, lorsque tu étais pauvre et que tu n'avais que du pain à ton goûter.

MALVINA.

C'est faux.

GABRIELLE.

Que j'ai refusé d'acheter une croix d'or avec l'argent que mon parrain m'avait donné, et que j'ai mieux aimé en acheter deux d'argent : une pour toi, et une pour moi.

MALVINA.

Cette scène commence à être fatigante. Voyons, Gabrielle, rappelez votre raison, et tâchez d'en finir avec votre Manette.

Mme ARSÈNE, *sévèrement.*

Comment se fait-il, Malvina, que vous sachiez le nom de cette jeune fille ?

MALVINA, *avec embarras.*

Mais, madame, il me semble que vous l'avez prononcé vous-même.

Mme ARSÈNE.

C'est une erreur, mademoiselle. (*A Gabrielle.*) Dis-moi, mon enfant, où as-tu connu mademoiselle de Sainte-Marguerite ?

GABRIELLE.

Je ne l'ai pas connue sous ce nom, madame ; chez nous elle s'appelait Manette. Nous avons été bonnes amies jusqu'au jour où elle a quitté le village pour aller demeurer chez sa tante qui est arrivée d'Amérique, où elle est devenue bien riche. Ses parents sont nos voisins.

HÉLÈNE, *à part.*

Je l'avais bien dit.

VICTOIRE.

Que je la plains !

Mme ARSÈNE.

Malvina, vous rougissez ..... Il est donc vrai ? .....

MALVINA.

Mes parents demeurent à la campagne, je n'en fais pas mystère. Il est possible que cette jeune fille m'ait vue quelquefois, et que ......

Mme ARSÈNE *indignée.*

Assez de mensonges ! Il est clair maintenant que vous connaissez cette jeune fille, et que vous nous en avez imposé en vous donnant des titres et un rang que vous n'avez pas. (*Malvina baisse la tête et garde le silence.*)

BERTHE.

C'était bien la peine d'être si fière, et de nous traiter de singes !

Mme ARSÈNE.

Rougissez maintenant de votre sot orgueil, et de vos prétentions ridicules. Non seulement vous n'êtes plus à nos yeux une noble demoiselle, mais nous voyons en vous une *parvenue* assez sotte pour déguiser sa naissance et pour mépriser ses parents. Oh ! combien votre conduite est vile et méprisable ! Comme vous devez avoir honte de vous-même !

GABRIELLE.

Ah ! madame, pardonnez-lui, je vous en supplie ! Combien je regrette de lui avoir attiré cette réprimande ! Hélas ! je n'ai point réfléchi.

Mme ARSÈNE.

Ne te repens pas, Gabrielle ; j'espère que cette leçon sera profitable à ton ancienne amie. Lorsque l'instruction aura rectifié son jugement, elle regrettera de s'être montrée si vaine et si orgueilleuse. (*S'adressant aux pensionnaires.*) Que cet exemple vous soit utile, mes chères enfants : apprenez à ne juger personne sur les apparences, puisque les dehors sont si souvent trompeurs. Mais tout en désapprouvant la conduite de Malvina, ne lui témoignez aucun ressentiment. Que cette scène reste dans un éternel oubli. J'espère que Malvina, corrigée dès ce jour, et devenue véritablement estimable, ne vous forcera jamais à vous en souvenir.

Mme DANIEL,
(*Nouveau théâtre d'éducation.*)

NOTE DE L'AUTEUR.— Cette pièce peut être facilement représentée dans une école. Nous avons cru devoir la modifier considérablement, en vue de la simplifier et de la faire entrer dans le cadre de ce petit livre.

V. F. B.

UN MARIAGE D'ARGENT.

PERSONNAGES.

HARPAGON, vieil avare.
ELISE, sa fille.
VALÈRE, intendant.

SUJET.— L'avare Harpagon veut marier sa fille Élise à un vieillard qu'elle n'aime pas : de là une violente querelle. L'intendant Valère est choisi pour arbitre.

HARPAGON, ÉLISE.

HARPAGON.

Approchez, ma fille, j'ai à vous parler sérieusement. Vous voilà en âge d'être mariée, et j'ai résolu,

sans plus tarder, de vous donner au seigneur Anselme.

ÉLISE.

Au seigneur Anselme?

HARPAGON.

Oui; un homme mûr, prudent et sage, qui n'a pas plus de cinquante ans, et dont on vante partout la richesse.

ÉLISE, *faisant la révérence.*

Je ne veux point me marier, mon père, s'il vous plaît.

HARPAGON, *contrefaisant sa fille.*

Et moi, ma petite fille, ma mie, je veux que vous vous mariiez, s'il vous plaît.

ÉLISE, *faisant encore la révérence.*

Je vous demande pardon, mon père.

HARPAGON, *contrefaisant Élise.*

Je vous demande pardon, ma fille.

ÉLISE.

Je suis l'humble servante du seigneur Anselme; mais, avec votre permission, je ne l'épouserai point.

HARPAGON.

Je suis votre très humble valet; mais, avec votre permission, vous l'épouserez dès ce soir.

ÉLISE.

Dès ce soir?

HARPAGON.

Dès ce soir.

ÉLISE.

Cela ne sera pas, mon père.

HARPAGON.

Cela sera, ma fille.

ÉLISE.

Non.

HARPAGON.

Si.

ÉLISE.

Non, vous dis-je.

HARPAGON.

Si, vous dis-je.

ELISE.

Plutôt mourir que d'épouser un tel mari!

HARPAGON.

Tu ne mourras point, et tu l'épouseras. Mais voyez quelle audace! A-t-on jamais vu une fille parler de la sorte à son père?

ELISE.

Mais a-t-on jamais vu un père marier sa fille de la sorte?

HARPAGON.

Le seigneur Anselme est un galant homme, et je gage que tout le monde approuvera mon choix.

ÉLISE.

Et moi, je gage qu'il ne saurait être approuvé d'aucune personne raisonnable.

HARPAGON, *apercevant Valère de loin.*

Voilà Valère. Veux-tu qu'entre nous deux nous le fassions juge de cette affaire?

ÉLISE.

J'y consens.

HARPAGON.

Te rendras-tu à son jugement?

ELISE.

Oui, mon père.

HARPAGON.

Voilà qui est fait.

SCÈNE suivante.

VALÈRE, HARPAGON, ÉLISE.

HARPAGON.

Ici, Valère. Nous t'avons élu pour nous dire qui a raison de ma fille ou de moi.

VALÈRE.

C'est vous, monsieur, sans contredit.

HARPAGON.

Sais-tu bien de quoi nous parlons?

VALÈRE.

Non. Mais vous ne sauriez avoir tort, et vous êtes toute raison.

HARPAGON.

Je veux, ce soir, lui donner pour époux un homme aussi riche que sage, et la coquine me dit au nez qu'elle se moque de le prendre. Que dis-tu de cela?

VALÈRE.

Ce que j'en dis?

HARPAGON.

Oui.

VALÈRE.

Hé ! hé !

HARPAGON.

Quoi ?

VALÈRE.

Je dis que, dans le fond, je suis de votre sentiment, et que sans doute vous avez raison. Mais il me semble aussi que votre fille n'a pas tout à fait tort, et...

HARPAGON.

Comment ! le seigneur Anselme est un parti considérable ; c'est un gentilhomme qui est noble, doux, posé, sage et fort riche. Saurait-elle mieux rencontrer ?

VALÈRE.

Cela est vrai. Mais elle pourrait vous dire que c'est un peu précipiter les choses, et qu'il faudrait au moins quelque temps pour voir si son inclination pourrait s'accommoder avec...

HARPAGON.

C'est une occasion unique. Je trouve ici un avantage qu'ailleurs je ne trouverais pas ; et il s'engage à la prendre sans dot.

VALÈRE.

Sans dot ?

HARPAGON.

Oui.

VALÈRE.

Ah ! je ne dis plus rien. Voyez-vous ! voilà une raison tout à fait convaincante ; il faut se rendre à cela.

HARPAGON.

C'est pour moi une épargne considérable.

VALÈRE.

Assurément. Il est vrai que votre fille peut vous représenter que le mariage est chose grave ; qu'il s'agit d'être heureux ou malheureux toute la vie, et qu'un pareil engagement ne se doit jamais faire qu'avec de grandes précautions.

HARPAGON.

Sans dot !

VALÈRE.

Vous avez raison ! voilà qui décide tout ; cela est clair. Il y a des gens qui pourraient vous dire qu'en de telles occasions l'inclination d'une fille est quelque chose, et que cette grande inégalité d'âge, d'humeur et de sentiments, rend un mariage sujet à des accidents très fâcheux.

HARPAGON.

Sans dot !

VALÈRE.

Ah ! il n'y a pas de réplique à cela ; on le sait bien ! Il se trouve pourtant des pères qui recherchent avant tout le bonheur de leurs filles, qui ne veulent pas les sacrifier à l'intérêt, et qui...

HARPAGON.

Sans dot !

VALÈRE.

Il est vrai ; cela ferme la bouche à tout. Sans dot ! Le moyen de résister à une raison comme celle-là ! Tout est renfermé là-dedans ; et *sans dot* tient lieu de beauté, de jeunesse, de naissance, d'honneur, de sagesse et de probité.

HARPAGON.

Ah ! le brave garçon ! Voilà parlé comme un oracle. Heureux qui peut avoir un domestique de la sorte !

MOLIÈRE, *l'Avare*,
Acte I, Sc. VI et VII.

LE BOURGEOIS GENTILHOMME.

FRAGMENT DU SECOND ACTE.

SUJET.—Monsieur Jourdain, bourgeois vaniteux et ridicule, s'est entouré d'un grand nombre de professeurs. Ceux-ci se prennent de querelle, au sujet de l'excellence de leurs professions, et en viennent aux coups. A la fin de la bagarre, le maître de philosophie donne à monsieur Jourdain sa première leçon.

PERSONNAGES.

MONSIEUR JOURDAIN, riche bourgeois,

Un Maître de Musique,	Un Maître de Danse,
Un Maître d'Armes,	Un Maître de Philosophie.

Acte II.—Scène III.

Monsieur Jourdain, le Maître d'Armes, le Maître de Musique, le Maître de Danse.

LE MAÎTRE D'ARMES.

...Je vous l'ai déjà dit, monsieur, tout le secret des armes ne consiste qu'en deux choses, à donner et à ne point recevoir; et comme je vous fis voir l'autre jour par raison démonstrative, il est impossible que vous receviez, si vous savez détourner l'épée de votre ennemi de la ligne de votre corps; ce qui ne dépend seulement que d'un petit mouvement du poignet, ou en dedans, ou en dehors.

M. JOURDAIN.

De cette façon donc, un homme, sans avoir du cœur, est sûr de tuer son homme, et de n'être point tué?

LE MAÎTRE D'ARMES.

Sans doute; n'en vîtes-vous pas la démonstration?

M. JOURDAIN.

Oui.

LE MAÎTRE D'ARMES.

Cela vous montre combien la science des armes est honorable, et combien elle l'emporte hautement sur toutes les autres sciences inutiles, comme la danse, la musique, la...

LE MAÎTRE DE DANSE.

Tout beau, monsieur le tireur d'armes ! ne parlez de la danse qu'avec respect.

LE MAÎTRE DE MUSIQUE.

Apprenez, je vous prie, à mieux traiter l'excellence de la musique.

LE MAÎTRE D'ARMES.

Vous êtes de plaisantes gens, de vouloir comparer vos sciences à la mienne.

LE MAÎTRE DE MUSIQUE.

Voyez un peu l'homme d'importance !

LE MAÎTRE DE DANSE.

Voilà un plaisant animal, avec son plastron !

LE MAÎTRE D'ARMES.

Mon petit maître à danser, je vous ferai danser comme il faut. Et vous, mon petit musicien, je vous ferai chanter de la belle manière.

LE MAÎTRE DE DANSE.

Monsieur le batteur de fer, je vous apprendrai votre métier.

M. JOURDAIN, *au maître de danse.*

Etes-vous fou de l'aller quereller, lui qui entend la tierce et la quarte, et qui sait tuer un homme par raison démonstrative ?

LE MAÎTRE DE DANSE.

Je me moque de sa raison démonstrative, et de sa tierce, et de sa quarte.

M. JOURDAIN, *au maître de danse.*

Tout doux, vous dis-je !

LE MAÎTRE D'ARMES, *au maître de danse.*

Comment ! petit impertinent !

M. JOURDAIN.

Hé ! mon maître d'armes !

LE MAÎTRE DE DANSE, *au maître d'armes.*

Comment ! grand cheval de carrosse !

M. JOURDAIN.

Hé ! mon maître à danser !

LE MAÎTRE D'ARMES.

Si je me jette sur vous ...

M. JOURDAIN, *au maître d'armes.*

Doucement !

LE MAÎTRE DE DANSE.

Si je mets sur vous la main ......

M. JOURDAIN, *au maître de danse.*

Tout beau !

LE MAÎTRE D'ARMES.

Je vous étrillerai d'un air ......

M. JOURDAIN, *au maître d'armes.*

De grâce !

LE MAÎTRE A DANSER.

Je vous rosserai d'une manière.

M. JOURDAIN, *au maître de danse.*

Je vous prie !

LE MAÎTRE DE MUSIQUE.

Laissez-nous un peu lui apprendre à parler.

M. JOURDAIN, *au maître de musique.*

Allons, arrêtez-vous !

SCÈNE IV.

LES MÊMES, UN MAITRE DE PHILOSOPHIE.

M. JOURDAIN.

Holà ! monsieur le philosophe, vous arrivez tout à propos avec votre philosophie. Venez un peu mettre la paix entre ces personnes-ci.

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.

Qu'est-ce donc ? qu'y a-t-il, messieurs ?

M. JOURDAIN.

Ils se sont mis en colère pour la préférence de leurs professions, jusqu'à se dire des injures, et en vouloir venir aux mains.

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.

Eh quoi ! messieurs, faut-il s'emporter de la sorte ? et n'avez-vous point lu le docte traité que Sénèque a composé de la colère ? Y a-t-il rien de

plus bas et de plus honteux que cette passion, qui fait d'un homme une bête féroce ? et la raison ne doit-elle pas être maîtresse de tous nos mouvements ?

LE MAÎTRE DE DANSE.

Comment, monsieur ? Il vient nous dire des injures à tous deux en méprisant la danse que j'exerce, et la musique dont il fait profession ?

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.

Un homme sage est au-dessus de toutes les injures qu'on lui peut dire ; et la grande réponse que l'on doit faire aux outrages, c'est la modération et la patience.

LE MAÎTRE D'ARMES.

Ils ont tous deux l'audace de vouloir comparer leurs professions à la mienne !

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.

Faut-il que cela vous émeuve ! Ce n'est pas de vaine gloire et de condition que les hommes doivent disputer entre eux ; et ce qui nous distingue parfaitement les uns des autres, c'est la sagesse et la vertu.

LE MAÎTRE DE DANSE.

Je lui soutiens que la danse est une science à laquelle on ne peut faire assez d'honneur.

LE MAÎTRE DE MUSIQUE.

Et moi, que la musique en est une que tous les siècles ont révérée.

LE MAÎTRE D'ARMES.

Et moi, je leur soutiens à tous deux que la science de tirer les armes est la plus belle et la plus nécessaire de toutes les sciences.

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.

Et que sera donc la philosophie ? Je vous trouve tous trois bien impertinents de parler devant moi avec cette arrogance, et de donner impudemment le nom de science à des choses que l'on ne doit pas même honorer du nom d'art, et qui ne peuvent être comprises que sous le nom de métier misérable, de gladiateur, de chanteur et de baladin !

LE MAÎTRE D'ARMES.

Allez, philosophe de chien.

LE MAÎTRE DE MUSIQUE.

Allez, bélître de pédant.

LE MAÎTRE DE DANSE.

Allez, cuistre fieffé.

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.

Comment ! maraud que vous êtes... (*Le philosophe se jette sur eux, et tous trois le chargent de coups.*)

M. JOURDAIN.

Monsieur le philosophe !

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.

Infâmes, coquins, insolents !

M. JOURDAIN.

Monsieur le philosophe !

LE MAÎTRE D'ARMES.

La peste de l'animal !

M. JOURDAIN.

Messieurs !

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.

Fripons, gueux, traîtres, imposteurs !

M. JOURDAIN.

Monsieur le philosophe ! Messieurs ! Monsieur le philosophe ! Messieurs ! Monsieur le philosophe !

(*Ils sortent en se battant.*)

SCÈNE V.

MONSIEUR JOURDAIN, *resté seul sur la scène.*

Oh ! battez-vous tant qu'il vous plaira : je ne saurais m'y opposer, et je n'irai pas gâter ma robe pour vous séparer. Je serais bien fou de m'exposer à recevoir quelque coup qui me ferait mal.

SCÈNE VI.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE, M. JOURDAIN.

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE, *raccommodant son collet.*

Venons à notre leçon. Que voulez-vous apprendre ?

M. JOURDAIN.

Tout ce que je pourrai ; car j'ai toutes les envies au monde d'être savant ; et j'enrage que mon père et ma mère ne m'aient pas fait bien étudier dans toutes les sciences, quand j'étais jeune.

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.

Ce sentiment est raisonnable : *nam, sine doctrina, vita est quasi mortis imago.* Vous entendez cela, et vous savez le latin, sans doute ?

M. JOURDAIN.

Oui ; mais faites comme si je ne le savais pas. Expliquez-moi ce que cela veut dire.

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.

Cela veut dire que, *sans la science, la vie est presque une image de la mort.*

M. JOURDAIN.

Ce latin-là a raison.

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.

N'avez-vous point quelques principes, quelques commencements des sciences ?

M. JOURDAIN.

Oh ! oui, je sais lire et écrire.

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.

Par où vous plaît-il que nous commencions ? Voulez-vous apprendre la logique ?

M. JOURDAIN.

Qu'est-ce que c'est que cette logique ?

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.

C'est elle qui enseigne les trois opérations de l'esprit.

M. JOURDAIN.

Qui sont-elles, ces trois opérations de l'esprit ?

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.

La première, la seconde et la troisième. La première est de bien concevoir, par le moyen des universaux ; la seconde de bien juger, par le moyen des catégories ; et la troisième de bien tirer une conséquence, par le moyen des figures.

M. JOURDAIN.

Cette logique-là ne me plaît point. Apprenons autre chose qui soit plus joli.

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.

Voulez-vous apprendre la morale ?

M. JOURDAIN.

La morale ?

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.

Oui.

M. JOURDAIN.

Qu'est-ce qu'elle dit, cette morale !

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.

Elle traite de la félicité, enseigne aux hommes à modérer leurs passions, et...

M. JOURDAIN.

Non ; laissons cela. Je suis extrêmement bilieux, et il n'y a morale qui tienne ; je veux me mettre en colère, quand il m'en prend envie.

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.

Est-ce la physique que vous voulez apprendre ?

M. JOURDAIN.

Qu'est-ce qu'elle chante, cette physique ?

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.

La physique est celle qui explique les principes des choses naturelles et les propriétés des corps ; qui discourt de la nature des éléments, des métaux, des minéraux, des pierres, des plantes et des animaux, et nous enseigne les causes de tous les météores, l'arc-en-ciel, les feux volants, les comètes, les éclairs, le tonnerre, la foudre, la pluie, la neige, la grêle, les vents et les tourbillons.

M. JOURDAIN.

Il y a trop de tintamarre là-dedans, trop de brouillamini.

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.

Que voulez-vous donc que je vous apprenne?

M. JOURDAIN.

Apprenez-moi l'orthographe.

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.

Très volontiers.

M. JOURDAIN.

Après, vous m'apprendrez l'almanach, pour savoir quand il y a de la lune, et quand il n'y en a point.

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.

Soit. Pour bien suivre votre pensée, et traiter cette matière en philosophe, il faut commencer, selon l'ordre des choses, par une exacte connaissance de la nature des lettres, et de la différente manière de les prononcer toutes. Et là-dessus j'ai à vous dire que les lettres sont divisées en voyelles, ainsi dites voyelles parce qu'elles expriment les voix; et en consonnes, ainsi appelées consonnes, parce qu'elles sonnent avec les voyelles, et ne font que marquer les diverses articulations des voix. Il y a cinq voyelles ou voix: *A, E, I, O, U.*

M. JOURDAIN.

J'entends tout cela.

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.

La voix *A* se forme en ouvrant fort la bouche: *A.*

M. JOURDAIN.

A, A. Oui.

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.

La voix *E* se forme en rapprochant la mâchoire d'en bas de celle d'en haut: *A, E.*

M. JOURDAIN.

A, E; A, E. Ma foi, oui. Ah! que cela est beau!

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.

Et la voix *I*, en écartant les deux coins de la bouche vers les oreilles: *A, E, I.*

M. JOURDAIN.

A, E, I, I, I. Cela est vrai. Vive la science!

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.

La voix *O* se forme en rapprochant les lèvres par les deux coins, le haut et le bas: *O.*

M. JOURDAIN.

O, O. Il n'y a rien de plus juste: *A, E, I, O, I, O.* Cela est admirable! *I, O; I, O.*

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.

La voix *U* se forme en allongeant les deux lèvres en dehors, comme si l'on faisait la moue: *U.*

M. JOURDAIN.

U, U. Cela est vrai. Ah! que n'ai-je étudié plus tôt, pour savoir tout cela.

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.

Demain, nous verrons les autres lettres, qui sont les consonnes.

M. JOURDAIN.

Est-ce qu'il y a des choses aussi curieuses que celles-ci?

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.

Sans doute. La consonne *R*, par exemple, se forme en portant le bout de la langue jusqu'au haut du palais; de sorte qu'étant frôlée par l'air qui sort avec force, elle lui cède, et revient toujours au même endroit, faisant une manière de tremblement: *R, RA.*

M. JOURDAIN.

R, R, RA. R, R, R, RA. Ah! l'habile homme que vous êtes, et que j'ai perdu de temps! *R, R, R, RA.*

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.

Je vous expliquerai à fond toutes ces curiosités.

M. JOURDAIN.

Je vous en prie. Au reste, il faut que je vous fasse une confidence. J'ai une vive inclination pour une dame de grande qualité, et je souhaiterais que vous m'aidassiez à lui écrire quelque chose dans un petit billet que je veux laisser tomber à ses pieds.

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.

Fort bien!

M. JOURDAIN.

Cela sera galant, oui.

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.

Sans doute. Sont-ce des vers que vous lui voulez écrire?

M. JOURDAIN.

Non, non; point de vers.

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.

Vous ne voulez que de la prose?

M. JOURDAIN.

Non, je ne veux ni prose ni vers.

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.

Il faut bien que ce soit l'un ou l'autre.

M. JOURDAIN.

Pourquoi?

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.

Par la raison, monsieur, qu'il n'y a pour s'exprimer que la prose ou les vers.

M. JOURDAIN.

Il n'y a que la prose ou les vers?

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.

Non, monsieur. Tout ce qui n'est point prose est vers, et tout ce qui n'est point vers est prose.

M. JOURDAIN.

Et comme l'on parle, qu'est-ce c'est donc que cela?

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.

De la prose.

M. JOURDAIN.

Quoi! quand je dis: Nicole, apportez-moi mes pantoufles, et donnez-moi mon bonnet de nuit, c'est de la prose?

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.

Oui, monsieur.

M. JOURDAIN.

Par ma foi, il y a plus de quarante ans que je fais de la prose, sans le savoir; et je vous suis le plus obligé du monde de m'avoir appris cela. Je vous remercie de tout mon cœur, et je vous prie de venir demain de bonne heure.

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.

Je n'y manquerai pas.

MOLIÈRE.

LE CID,

TRAGÉDIE DE P. CORNEILLE.

Acte I.—Scène VI.

DON DIÈGUE, insulté mortellement par le comte de Gormas, fait appel à l'épée de Rodrigue.

DON DIÈGUE, DON RODRIGUE.

D. DIÈGUE.

Rodrigue, as-tu du cœur ?

D. RODRIGUE.

Tout autre que mon père
L'éprouverait sur l'heure.

D. DIÈGUE.

Agréable colère !
Digne ressentiment à ma douleur bien doux !
Je reconnais mon sang à ce noble courroux ;
Ma jeunesse revit en cette ardeur si prompte.
Viens, mon fils, viens, mon sang, viens réparer ma honte ;
Viens me venger.

D. RODRIGUE.

De quoi ?

D. DIÈGUE.

D'un affront si cruel,
Qu'à l'honneur de tous deux il porte un coup mortel ;
D'un soufflet. L'insolent en eût perdu la vie ;
Mais mon âge a trompé ma généreuse envie ;
Et ce fer, que mon bras ne peut plus soutenir,
Je le remets au tien pour venger et punir.
Va contre un arrogant éprouver ton courage :
Ce n'est que dans le sang qu'on lave un tel outrage ;
Meurs, ou tue. Au surplus, pour ne te point flatter,
Je te donne à combattre un homme à redouter ;
Je l'ai vu, tout couvert de sang et de poussière,
Porter partout l'effroi dans une armée entière.
J'ai vu, par sa valeur, cent escadrons rompus ;
Et, pour te dire encor quelque chose de plus,
Plus que brave soldat, plus que grand capitaine,
C'est ......

D. RODRIGUE.

De grâce, achevez.

D. DIÈGUE.

Le père de Chimène.

D. RODRIGUE.

Le......

D. DIÈGUE.

Ne réplique point, je connais ton amour.;
Mais qui peut vivre infâme est indigne du jour.
Plus l'offenseur est cher, et plus grande est l'offense :
Enfin, tu sais l'affront et tu tiens la vengeance.
Je ne te dis plus rien. Venge-moi, venge-toi ;
Montre-toi digne fils d'un père tel que moi.
Accablé des malheurs où le destin me range,
Je vais les déplorer. Va, cours, vole, et nous venge.

Acte II.—Scène II.

DON RODRIGUE, décidé à venger l'honneur de son père, provoque au combat le comte de Gormas.

LE COMTE, D. RODRIGUE.

D. RODRIGUE.

A moi, comte, deux mots.

LE COMTE.

Parle.

D. RODRIGUE.

Ote-moi d'un doute.
Connais-tu bien don Diègue ?

LE COMTE.

Oui.

D. RODRIGUE.

Parlons bas ; écoute.
Sais-tu que ce vieillard fut la même vertu,
La vaillance et l'honneur de son temps ? le sais-tu ?

LE COMTE.

Peut-être.

D. RODRIGUE.

Cette ardeur que dans les yeux je porte,
Sais-tu que c'est son sang ? le sais-tu ?

LE COMTE.

Que m'importe ?

D. RODRIGUE.

A quatre pas d'ici je te le fais savoir.

LE COMTE.

Jeune présomptueux !

D. RODRIGUE.

Parle sans t'émouvoir.
Je suis jeune, il est vrai ; mais aux âmes bien nées
La valeur n'attend pas le nombre des années.

LE COMTE.

Te mesurer à moi ! qui t'a rendu si vain,
Toi qu'on n'a jamais vu les armes à la main ?

D. RODRIGUE.

Mes pareils à deux fois ne se font point connaître,
Et, pour leurs coups d'essai, veulent des coups de maître.

LE COMTE.

Sais-tu bien qui je suis ?

D. RODRIGUE.

Oui ! tout autre que moi
Au seul bruit de ton nom pourrait trembler d'effroi.
Les palmes dont je vois ta tête si couverte
Semblent porter écrit le destin de ma perte.
J'attaque en téméraire un bras toujours vainqueur ;
Mais j'aurai trop de force, ayant assez de cœur.
A qui venge son père il n'est rien d'impossible.
Ton bras est invaincu, mais non pas invincible.

LE COMTE.

Ce grand cœur qui paraît aux discours que tu tiens
Par tes yeux, chaque jour, se découvrait aux miens ;
Et, croyant voir en toi l'honneur de la Castille,
Mon âme avec plaisir te destinait ma fille.

Je sais ta passion, et suis ravi de voir
Que tous ses mouvements cèdent à ton devoir,
Qu'ils n'ont point affaibli cette ardeur magnanime,
Que ta haute vertu répond à mon estime ;
Et que, voulant pour gendre un cavalier parfait,
Je ne me trompais point au choix que j'avais fait.
Mais je sens que pour toi ma pitié s'intéresse ;
J'admire ton courage, et je plains ta jeunesse,
Ne cherche point à faire un coup d'essai fatal ;
Dispense ma valeur d'un combat inégal ;
Trop peu d'honneur pour moi suivrait cette victoire :
A vaincre sans péril, on triomphe sans gloire.
On te croirait toujours abattu sans effort ;
Et j'aurais seulemenl le regret de ta mort.

D. RODRIGUE.

D'une indigne pitié ton audace est suivie :
Qui m'ose ôter l'honneur craint de m'ôter la vie !

LE COMTE.

Retire-toi d'ici.

D. RODRIGUE.

Marchons sans discourir.

LE COMTE.

Es-tu si las de vivre ?

D. RODRIGUE.

As-tu peur de mourir ?

LE COMTE.

Viens, tu fais ton devoir ; et le fils dégénère
Qui survit un moment à l'honneur de son père.

OBSERVATION.— *Le Cid* est peut-être la tragédie française qui renferme le plus de beautés de premier ordre. L'expression *C'est beau comme le Cid* a été longtemps proverbiale dans tout le royaume de France.

E. M.

LES FEMMES SAVANTES,

COMÉDIE DE MOLIÈRE.

FRAGMENT DU SECOND ACTE.

PERSONNAGES.

CHRYSALE, bon bourgeois,
PHILAMINTE, femme de Chrysale,
BÉLISE, sœur de Chrysale,
MARTINE, servante.

Scène VI.

PRÉCIS DE LA SCÈNE.— Philaminte, femme pédante, hautaine et acariâtre, veut congédier Martine, honnête servante qui ignore la grammaire. Le bon Chrysale, impuissant à défendre la pauvre fille, se décide à regret à la laisser partir.

PHILAMINTE, BÉLISE, CHRYSALE, MARTINE.

PHILAMINTE, *apercevant Martine.*

.... Quoi ! je vous vois, maraude !
Vite, sortez, friponne ; allons, quittez ces lieux ;
Et ne vous présentez jamais devant mes yeux.

CHRYSALE.

Tout doux.

PHILAMINTE.

Non, c'en est fait.

CHRYSALE.

Hé !

PHILAMINTE.

Je veux qu'elle sorte.

CHRYSALE.

Mais qu'a-t-elle commis, pour vouloir de la sorte ...

PHILAMINTE.

Quoi ! vous la soutenez ?

CHRYSALE.

En aucune façon.

PHILAMINTE.

Prenez-vous son parti contre moi ?

CHRYSALE.

Cent fois, non ;
Je ne fais seulement que demander son crime.

PHILAMINTE.

Suis-je pour la chasser sans cause légitime ?

CHRYSALE.

Je ne dis pas cela ; mais il faut de nos gens ...

PHILAMINTE.

Non ; elle sortira, vous dis-je, de céans.

CHRYSALE.

Eh bien ! oui. Vous dit-on quelque chose là-contre.

PHILAMINTE.

Je ne veux point d'obstacle aux désirs que je montre.

CHRYSALE.

D'accord.

PHILAMINTE.

Et vous devez, en raisonnable époux,
Etre pour moi contre elle, et prendre mon courroux.

CHRYSALE.

Aussi fais-je. Oui, ma femme avec raison vous chasse,
Coquine ; et votre crime est indigne de grâce.

MARTINE.

Qu'est-ce donc que j'ai fait ?

CHRYSALE, *bas.*

Ma foi, je ne sais pas.

PHILAMINTE.

Elle est d'humeur encore à n'en faire aucun cas.

CHRYSALE.

A-t-elle, pour donner matière à votre haine,
Cassé quelque miroir ou quelque porcelaine ?

PHILAMINTE.

Voudrais-je la chasser ? et vous figurez-vous
Que pour si peu de chose on se mette en courroux ?

CHRYSALE.

(*A Martine.*) Qu'est-ce à dire ? (*A Philaminte.*) L'affaire est
[donc considérable ?

PHILAMINTE.

Sans doute. Me voit-on femme déraisonnable ?

CHRYSALE.

Est-ce qu'elle a laissé, d'un esprit négligent,
Dérober quelque aiguière ou quelque plat d'argent ?

PHILAMINTE.

Cela ne serait rien.

CHRYSALE, *à Martine.*

Oh ! oh ! peste, la belle !
(*A Philaminte.*) Quoi ! l'avez-vous surprise à n'être pas fidèle ?

PHILAMINTE.

C'est pis que tout cela.

CHRYSALE.

Pis que tout cela ?

PHILAMINTE.

Pis.



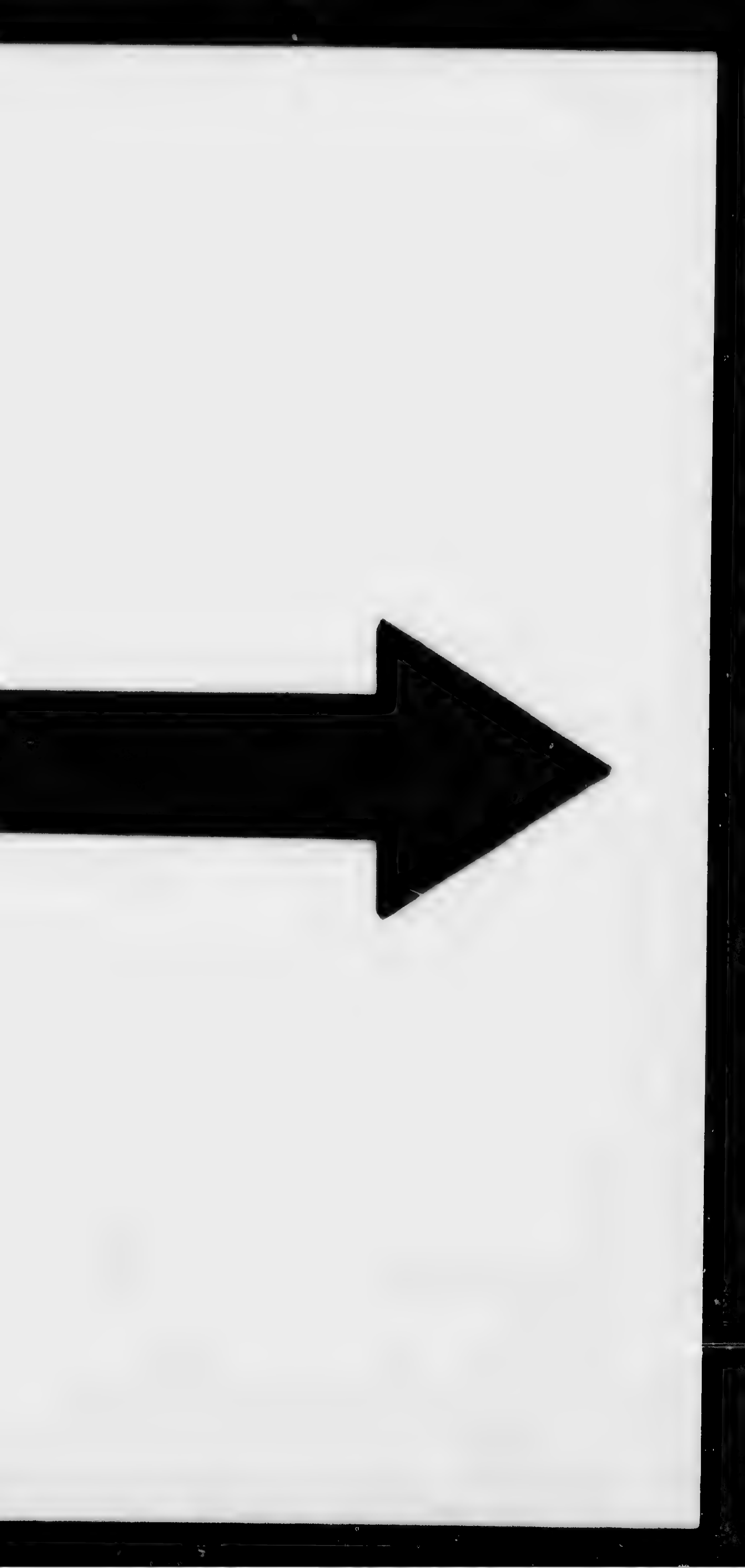
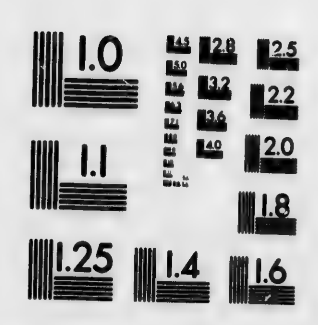


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



6"

Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503



CHRYSALE.

(*A Martine.*) Comment ! diantre, friponne ! (*A Philaminte.*)
[Euh ! a-t-elle commis... ?

PHILAMINTE.

Elle a, d'une insolence à nulle autre pareille,
Après trente leçons, insulté mon oreille,
Par l'impropriété d'un mot sauvage et bas,
Qu'en termes décisifs condamne Vaugelas.

CHRYSALE.

Est-ce là... ?

PHILAMINTE.

Quoi ! toujours, malgré nos remontrances,
Heurter le fondement de toutes les sciences,
La grammaire qui sait régenter jusqu'aux rois,
Et les fait, la main haute, obéir à ses lois !

CHRYSALE.

Du plus grand des forfaits je la croyais coupable.

PHILAMINTE.

Quoi ! vous ne trouvez pas ce crime impardonnable ?

CHRYSALE.

Si fait.

PHILAMINTE.

Je voudrais bien que vous l'excusassiez !

CHRYSALE.

Je n'ai garde.

BÉLISE.

Il est vrai que ce sont des pitiés.
Toute construction est par elle détruite ;
Et des lois du langage on l'a cent fois instruite.

MARTINE.

Tout ce que vous prêchez est, je crois, bel et bon ;
Mais je ne saurais, moi, parler votre jargon.

PHILAMINTE.

L'impudente ! appeler un jargon le langage
Fondé sur la raison et sur le bel usage !

MARTINE.

Quand on se fait entendre, on parle toujours bien,
Et tous vos biaux dictons ne servent pas de rien.

PHILAMINTE.

Eh bien ! ne voilà pas encore de son style ?
Ne servent pas de rien !

BÉLISE.

O cervelle indocile !
Faut-il qu'avec les soins qu'on prend incessamment,
On ne te puisse apprendre à parler congrûment ?
De *pas* mis avec *rien* tu fais la récidive ;
Et c'est, comme on t'a dit, trop d'une négative.

MARTINE.

Madame, j'avons pas étugué comme vous,
Et je parlons tout droit comme on parle cheux nous.

PHILAMINTE.

Ah ! peut-on y tenir ?

BÉLISE.

Quel solécisme horrible !

PHILAMINTE.

En voilà pour tuer une oreille sensible.

BÉLISE.

Ton esprit, je l'avoue, est bien matériel !
Je n'est qu'un singulier, *avons* est pluriel.
Veux-tu toute ta vie offenser la grammaire ?

MARTINE.

Qui parle d'offenser grand-mère ni grand-père ?

PHILAMINTE.

O ciel !

BÉLISE.

Grammaire est prise à contre-sens par toi,
Et je t'ai déjà dit d'où vient ce mot.

MARTINE.

Ma foi !
Qu'il vienne de Chaillot, d'Auteuil ou de Pontoise,
Cela ne me fait rien.

BÉLISE.

Quelle âme villageoise !
La grammaire, du verbe et du nominatif,
Comme de l'adjectif avec le substantif,
Nous enseigne les lois.

MARTINE.

J'ai, madame, à vous dire
Que je ne connais point ces gens-là.

PHILAMINTE.

Quel martyre !

BÉLISE.

Ce sont les noms des mots ; et l'on doit regarder
En quoi c'est qu'il les faut faire ensemble accorder.

MARTINE.

Qu'ils s'accordent entre eux, ou se gourment, qu'importe ?

PHILAMINTE, *à Bélise.*

De grâce ! finissez un discours de la sorte.
(*A Chrysale.*) Vous ne voulez pas, vous, me la faire sortir ?

CHRYSALE.

Si fait. (*A part.*) A son caprice il me faut consentir.
Va, ne l'irrite point : retire-toi, Martine.

PHILAMINTE.

Comment ! vous avez peur d'offenser la coquine ?
Vous lui parlez d'un ton tout à fait obligeant !

CHRYSALE.

(*D'un ton ferme.*) Moi ? point. Allons, sortez. (*D'un ton plus*
[*doux.*) Va-t'en, ma pauvre enfant.

LE MÉDECIN MALGRÉ LUI,

COMÉDIE DE MOLIÈRE.

FRAGMENT DU SECOND ACTE.

PERSONNAGES.

GÉRONTE, père de Lucinde,
LUCINDE, jeune fille muette,
SGANARELLE, paysan déguisé en médecin.

Acte II.—Scène III.

SGANARELLE, GÉRONTE.

GÉRONTE, *à Sganarelle.*

Monsieur, je suis ravi de vous voir chez moi, et nous avons grand besoin de vous.

SGANARELLE, *en robe de médecin, avec un chapeau pointu.*

Hippocrate dit ...... que nous nous couvrions tous deux.

GÉRONTE.

Hippocrate dit cela ?

SGANARELLE.

Oui.

GÉRONTE.

Dans quel chapitre, s'il vous plaît ?

SGANARELLE.

Dans son chapitre ... des chapeaux.

GÉRONTE.

Puisque Hippocrate le dit, il faut le faire. (*Prenant un ton confidentiel.*) Monsieur, j'ai une fille qui est tombée dans une étrange maladie.

SGANARELLE.

Je suis ravi, monsieur, que votre fille ait besoin de moi ; et je souhaiterais de tout mon cœur que vous en eussiez besoin aussi, vous et toute votre famille, pour vous témoigner l'envie que j'ai de vous servir.

GÉRONTE.

Je vous suis obligé de ces sentiments.

SGANARELLE.

Je vous assure que c'est du meilleur de mon âme que je vous parle.

GÉRONTE.

C'est trop d'honneur que vous me faites.

SGANARELLE.

Comment s'appelle votre fille ?

GÉRONTE.

Lucinde.

SGANARELLE.

Lucinde ! Ah ! beau nom à médicamenter ! Lucinde !

GÉRONTE.

Je m'en vais voir un peu ce qu'elle fait.

SCÈNE suivante.

LUCINDE, GÉRONTE, SGANARELLE.

SGANARELLE, *montrant Lucinde.*

Est-ce là la malade ?

GÉRONTE.

Oui. Je n'ai qu'elle de fille ; et j'aurais tous les regrets du monde si elle venait à mourir.

SGANARELLE.

Qu'elle s'en garde bien ! Il ne faut pas qu'elle meure sans l'ordonnance du médecin.

GÉRONTE.

Allons, un siège.

SGANARELLE, *assis entre Géronte et Lucinde.*

Voilà une malade qui n'a pas trop mauvaise mine.

GÉRONTE.

Vous l'avez fait rire, monsieur.

SGANARELLE.

Tant mieux ; lorsque le médecin fait rire le malade, c'est le meilleur signe du monde. (*A Lucinde.*) Eh bien ! qu'avez-vous ? Quel est le mal que vous sentez ?

LUCINDE, *portant la main à la bouche.*

Han, hi, hon.

SGANARELLE.

Hé ! que dites-vous ?

LUCINDE, *répétant le même geste.*

Han, hi, hon, han.

SGANARELLE.

Quoi ? Je ne vous entends point. Quelle sorte de langage est-ce là ?

GÉRONTE.

Monsieur, c'est là sa maladie. Elle est devenue muette, sans que jusqu'ici on en ait pu savoir la cause ; et c'est un accident qui a fait reculer son mariage.

SGANARELLE.

Et pourquoi ?

GÉRONTE.

Celui qu'elle doit épouser veut attendre sa guérison pour conclure les choses.

SGANARELLE.

Et qui est ce sot-là, qui ne veut pas que sa femme soit muette ? Je voudrais bien que la mienne eût cette maladie ! Je me garderais bien de la vouloir guérir.

GÉRONTE.

Enfin, monsieur, nous vous prions d'employer tous vos soins pour la soulager de son mal.

SGANARELLE.

Ah ! ne vous mettez pas en peine. Dites-moi un peu : ce mal l'oppresse-t-il beaucoup ?

GÉRONTE.

Oui, monsieur.

SGANARELLE.

Tant mieux. Sent-elle de grandes douleurs ?

GÉRONTE.

Fort grandes.

SGANARELLE.

C'est parfait. (*A Lucinde.*) Donnez-moi votre bras. (*A Géronte.*) Voilà un pouls qui marque que votre fille est muette.

GÉRONTE.

Eh ! oui, monsieur, c'est là son mal ; vous l'avez trouvé tout du premier coup.

SGANARELLE.

Nous autres grands médecins, nous connaissons d'abord les choses. Un ignorant aurait été embarrassé, et vous eût été dire : C'est ceci, c'est cela ; mais moi, je touche au but du premier coup, et je vous apprends que votre fille est muette.

GÉRONTE.

Oui ; mais je voudrais bien que vous me pussiez dire d'où cela vient.

SGANARELLE.

Il n'est rien de plus aisé ; cela vient de ce qu'elle a perdu la parole.

GÉRONTE.

Fort bien. Mais la cause, s'il vous plaît, qui fait qu'elle a perdu la parole ?

SGANARELLE.

Tous nos meilleurs auteurs vous diront que c'est l'empêchement de l'action de sa langue.

GÉRONTE.

Mais encore, vos sentiments sur cet empêchement de l'action de sa langue ?

SGANARELLE.

Aristote, là-dessus, dit ...... de fort belles choses.

GÉRONTE.

Je le crois.

SGANARELLE.

Ah ! c'était un grand homme ! (*Levant le bras depuis le coude.*) Un homme qui était plus grand que moi de tout cela. Pour revenir donc à notre raisonnement, je pense que cet empêchement de

l'action de sa langue est causé par de certaines humeurs, qu'entre nous autres savants nous appelons humeurs peccantes, c'est-à-dire ...... humeurs peccantes ...... Entendez-vous le latin ?

GÉRONTE.

En aucune façon.

SGANARELLE, *se levant brusquement.*

Vous n'entendez pas le latin ?

GÉRONTE.

Non.

SGANARELLE, *avec enthousiasme.*

Musa, la muse ; *bonus, bona, bonum ; etiam*, oui ; *quare*, pourquoi.

GÉRONTE.

Ah ! que n'ai-je étudié !

SGANARELLE.

Or, ces vapeurs dont je vous parle venant à passer, du côté gauche où est le foie, au côté droit où est le cœur, il se trouve que le poumon, ayant communication avec le cerveau par le moyen de la veine cave, que nous appelons en hébreu *cubile*, (1) rencontre en son chemin les dites vapeurs qui remplissent les ventricules de l'omoplate ; et parce que les dites vapeurs ont certaine malignité ...... écoutez bien ceci, je vous conjure.

GÉRONTE.

Oui.

SGANARELLE.

Ont une certaine malignité qui est causée ... soyez attentif s'il vous plaît.

---

(1) *Cubile*, mot hébreu, suivant Sganarelle, est latin, et signifie *lit*.

GÉRONTE.

Je le suis.

SGANARELLE.

Qui est causée par l'âcreté des humeurs engendrées dans la concavité du diaphragme, il arrive que ces vapeurs... *Ossabundus, potarinum, quipsa milus.* (1) Voilà justement ce qui fait que votre fille est muette.

GÉRONTE.

On ne peut pas mieux raisonner, sans doute. Il n'y a qu'une chose qui m'a choqué : c'est l'endroit du foie et du cœur. Il me semble que vous les placez autrement qu'ils ne sont ; que le cœur est du côté gauche, et le foie du côté droit.

SGANARELLE.

Oui, cela était ainsi autrefois ; mais nous avons changé tout cela, et nous faisons maintenant la médecine d'une méthode toute nouvelle.

GÉRONTE.

C'est ce que je ne savais pas, et je vous demande pardon de mon ignorance.

SGANARELLE.

Il n'y a pas de mal ; et vous n'êtes pas obligé d'être aussi savant que nous.

GÉRONTE.

Assurément. Mais, monsieur, que croyez-vous qu'il faille faire à cette maladie ?

SGANARELLE.

Ce que je crois qu'il faille faire ?

---

(1) Ces quatre mots sont forgés par Molière et n'ont aucune signification.

GÉRONTE.

Oui.

SGANARELLE.

Mon avis est qu'on la remette dans son lit, et qu'on lui fasse prendre pour remède quantité de pain trempé dans du vin.

GÉRONTE.

Pourquoi cela, monsieur ?

SGANARELLE.

Parce qu'il y a dans le vin et le pain, mêlés ensemble, une vertu sympathique qui fait parler. Ne voyez-vous pas bien qu'on ne donne autre chose aux perroquets, et qu'ils apprennent à parler en mangeant de cela ?

GÉRONTE.

Cela est vrai. Ah ! le grand homme ! Vite, quantité de pain et de vin.

SGANARELLE.

Je reviendrai voir ce soir en quel état elle sera.

LA PHILOSOPHIE DE FIGARO.

Le comte Almaviva, grand d'Espagne, est accosté dans une rue de Séville par le barbier Figaro, son ancien valet.

FIGARO, LE COMTE, *caché*.

FIGARO, *apercevant le comte*.

J'ai vu cet abbé-là quelque part.

LE COMTE, *à part*.

Cet homme ne m'est pas inconnu.

FIGARO.

Eh non, ce n'est pas un abbé! Cet air altier et noble...

LE COMTE.

Cette tournure grotesque...

FIGARO.

Je ne me trompe point; c'est le comte Almaviva.

LE COMTE.

Je crois que c'est ce coquin de Figaro.

FIGARO.

C'est lui-même, monseigneur.

LE COMTE.

Maraud! si tu dis un mot...

FIGARO.

Oui, je vous reconnais; voilà les bontés familières dont vous m'avez toujours honoré.

LE COMTE.

Je ne te reconnaissais pas, moi. Te voilà si gros et si gras...

FIGARO.

Que voulez-vous, monseigneur, c'est la misère.

LE COMTE.

Pauvre petit! Mais que fais-tu à Séville? je t'avais autrefois recommandé dans les bureaux pour un emploi.

FIGARO.

Je l'ai obtenu, monseigneur; et ma reconnaissance...

LE COMTE.

Appelle-moi Lindor. Ne vois-tu pas, à mon déguisement, que je veux être inconnu ?

FIGARO.

Je me retire.

LE COMTE.

Au contraire. J'attends ici quelque chose, et deux hommes qui jasent sont moins suspects qu'un seul qui se promène. Ayons l'air de jaser. Eh bien ! cet emploi ?

FIGARO.

Le ministre, ayant égard à la recommandation de Votre Excellence, me fit nommer sur-le-champ garçon apothicaire.

LE COMTE.

Dans les hôpitaux de l'armée ?

FIGARO.

Non ; dans les haras d'Andalousie.

LE COMTE, *riant.*

Beau début !

FIGARO.

Le poste n'était pas mauvais, parce qu'ayant le district des pansements et des drogues, je vendais souvent aux hommes de bonnes médecines de cheval......

LE COMTE.

Qui tuaient les sujets du roi !

FIGARO.

Ah ! ah ! il n'y a point de remède universel : mais qui n'ont pas laissé de guérir quelquefois des Galiciens, des Catalans, des Auvergnats.

LE COMTE.

Pourquoi donc l'as-tu quitté ?

FIGARO.

Quitté ? C'est bien lui-même ; on m'a desservi auprès des puissances.

L'envie aux doigts crochus, au teint pâle et livide ...

LE COMTE.

Oh grâce ! grâce, ami ! Est-ce que tu fais aussi des vers ? Je t'ai vu là griffonnant sur ton genou, et chantant dès le matin.

FIGARO.

Voilà précisément la cause de mon malheur, Excellence. Quand on a rapporté au ministre que je faisais, je puis dire assez joliment, des bouquets à Chloris ; que j'envoyais des énigmes aux journaux, qu'il courait des madrigaux de ma façon ; en un mot, quand il a su que j'étais imprimé tout vif, il a pris la chose au tragique et m'a fait ôter mon emploi, sous prétexte que l'amour des lettres est incompatible avec l'esprit des affaires.

LE COMTE.

Puissamment raisonné ! Et tu ne lui fis pas représenter ......

FIGARO.

Je me crus trop heureux d'en être oublié, persuadé qu'un grand nous fait assez de bien quand il ne nous fait pas de mal.

LE COMTE.

Tu ne me dis pas tout. Je me souviens qu'à mon service tu étais un assez mauvais sujet.

FIGARO.

Eh ! monseigneur, c'est qu'on veut que le pauvre soit sans défaut.

LE COMTE.

Paresseux, dérangé ...

FIGARO.

Aux vertus qu'on exige dans un domestique, Votre Excellence connaît-elle beaucoup de maîtres qui fussent dignes d'être valets.

LE COMTE, *riant.*

Pas mal. Et tu t'es retiré en cette ville ?

FIGARO.

Non, pas tout de suite. De retour à Madrid, je voulus essayer de nouveau mes talents littéraires ; et le théâtre me parut un champ d'honneur ......

LE COMTE.

Ah ! miséricorde !

FIGARO.

En vérité, je ne sais comment je n'eus pas le plus grand succès, car j'avais rempli le parterre des plus

excellents travailleurs ; des mains...... comme des battoirs ; j'avais interdit les gants, les cannes, tout ce qui ne produit que des applaudissements sourds ; et d'honneur, avant la pièce, chacun m'avait paru dans les meilleures dispositions pour moi. Mais les efforts de la cabale......

LE COMTE.

Ah ! la cabale ! monsieur l'auteur tombé.

FIGARO.

Tout comme un autre : pourquoi pas ? Ils m'ont sifflé ; mais si jamais je puis les rassembler...

LE COMTE.

L'ennui te vengera d'eux ?

FIGARO.

Ah ! comme je leur en garde ; morbleu !

LE COMTE.

Ta joyeuse colère me réjouit. Mais tu ne me dis pas ce qui t'a fait quitter Madrid.

FIGARO.

C'est mon bon ange, Excellence, puisque je suis assez heureux pour retrouver mon ancien maître. Voyant à Madrid que la république des lettres était celle des loups, toujours armés les uns contre les autres, et que tous les insectes, tous les moustiques, les cousins, les critiques, les envieux, les libraires, les censeurs, et tout ce qui s'attache à la peau des malheureux gens de lettres, achevait de déchiqueter et de sucer le peu de substance qui leur restait ; fatigué d'écrire, ennuyé de moi, dégoûté des autres,

abîmé de dettes et léger d'argent ; à la fin convaincu que l'utile revenu du rasoir est préférable aux vains honneurs de la plume, j'ai quitté Madrid ; et, mon bagage en sautoir, parcourant philosophiquement les deux Castilles, la Manche, l'Estramadure, la Sierra-Morena, l'Andalousie ; accueilli dans une ville, emprisonné dans l'autre, et partout supérieur aux événements ; loué par ceux-ci, blâmé par ceux-là ; aidant au bon temps, supportant le mauvais ; me moquant des sots, bravant les méchants ; riant de ma misère et faisant la barbe à tout le monde ; vous me voyez enfin établi dans Séville, et prêt à servir de nouveau Votre Excellence en tout ce qu'il lui plaira de m'ordonner.

LE COMTE.

Qui t'a donné une philosophie aussi gaie ?

FIGARO.

L'habitude du malheur. Je me presse de rire de tout, de peur d'être obligé d'en pleurer......

BEAUMARCHAIS,

(*Le Barbier de Séville.*)

TROISIÈME PARTIE.

MORCEAUX CHOISIS

EN PROSE ET EN VERS.

I

PORTRAIT DES GUERRIERS FRANKS.

La peinture que les écrivains des premiers siècles tracent des guerriers franks, a quelque chose de singulièrement sauvage. Ils relevaient et attachaient sur le sommet du front leurs cheveux d'un blond roux, qui formaient une espèce d'aigrette et retombaient par derrière en queue de cheval. Leur visage était entièrement rasé, à l'exception de deux longues moustaches qui leur tombaient de chaque côté de la bouche. Ils portaient des habits de toile serrés au corps et sur les membres avec un large ceinturon auquel pendait l'épée. Leur arme favorite était une hache à un ou deux tranchants, dont le fer était épais et acéré et le manche très court. Ils commençaient le combat en lançant de loin cette hache, soit au visage, soit contre le bouclier de l'ennemi, et rarement ils manquaient d'atteindre l'endroit précis où ils voulaient frapper.

Outre la hache, qui, de leur nom, s'appelait *francisque*, ils avaient une arme de trait qui leur était particulière, et que, dans leur langue, ils nommaient *hang*, c'est-à-dire hameçon. C'était une pique de médiocre longueur et capable de servir

également de près et de loin. La pointe, longue et forte, était armée de plusieurs barbes ou crochets tranchants et recourbés. Le bois était couvert de lames de fer dans presque toute sa longueur, de manière à ne pouvoir être brisé ni entamé à coups d'épée. Lorsque le *hang* s'était fiché au travers d'un bouclier, les crocs dont il était garni en rendant l'extraction impossible, il restait suspendu, balayant la terre par son extrémité : alors le Frank qui l'avait jeté s'élançait, et, posant un pied sur le javelot, appuyait de tout le poids de son corps et forçait l'adversaire à baisser le bras et à se dégarnir ainsi la tête et la poitrine. Quelquefois le *hang* attaché au bout d'une corde servait en guise de harpon à amener tout ce qu'il atteignait. Pendant qu'un des Franks lançait le trait, son compagnon tenait la corde, puis tous deux joignaient leurs efforts, soit pour désarmer leur ennemi, soit pour l'attirer lui-même par son vêtement ou son armure.

AUGUSTIN THIERRY,

(*Lettres sur l'histoire de France.*)

II

LES VOYAGES A PIED.

Je ne connais qu'une manière de voyager plus commode que d'aller à cheval : c'est d'aller à pied. On part à son moment, on s'arrête à sa volonté, on fait tant et si peu d'exercice qu'on veut. On observe tout le pays ; on se détourne à droite, à gauche, on examine tout ce qui nous flatte ; on s'arrête à tous les points de vue. Aperçois-je une rivière, je la

côtoie ; un bois touffu, je vais sous son ombre ; une grotte, je la visite ; une carrière, j'examine les minéraux. Partout où je me plais, j'y reste. A l'instant où je m'ennuie, je m'en vais. Je ne dépends ni des chevaux ni du postillon. Je n'ai pas besoin de choisir des chemins tout faits, des routes commodes ; je passe partout où un homme peut passer ; je vois tout ce qu'un homme peut voir ; et ne dépendant que de moi-même, je jouis de toute la liberté dont un homme peut jouir.

Voyager à pied, c'est voyager comme Thalès, Platon et Pythagore. J'ai peine à comprendre comment un philosophe peut se résoudre à voyager autrement, et s'arracher à l'examen des richesses qu'il foule aux pieds et que la terre prodigue à sa vue. Combien de plaisirs différents on rassemble par cette agréable manière de voyager ! sans compter la santé qui s'affermit, l'humeur qui s'égaye.

J'ai toujours vu ceux qui voyageaient dans de bonnes voitures bien douces, rêveurs, tristes, grondants et souffrants ; et les piétons, toujours gais, légers et contents de tout. Combien le cœur rit quand on approche du gîte ! Combien un repas grossier paraît savoureux ! Quel bon sommeil on fait dans un mauvais lit !

Quand on ne veut qu'arriver, on peut courir en chaise de poste ; mais quand on veut voyager, il faut aller à pied.

J. J. Rousseau,

(*Emile, V.*)

III

NAISSANCE DE GIL BLAS.—SON ÉDUCATION.

Blas de Santillane, mon père, après avoir longtemps porté les armes pour le service de la monarchie espagnole, se retira dans la ville où il avait pris naissance. Il y épousa une petite bourgeoise qui n'était plus dans sa première jeunesse, et je vins au monde dix mois après leur mariage. Ils allèrent ensuite demeurer à Oviédo, où ils furent obligés de se mettre en condition : ma mère devint femme de chambre et mon père écuyer. Comme ils n'avaient pour tout bien que leurs gages, j'aurais couru risque d'être assez mal élevé, si je n'eusse pas eu dans la ville un oncle chanoine. Il se nommait Gil Perez. Il était frère aîné de ma mère, et mon parrain. Représentez-vous un petit homme haut de trois pieds et demi, extraordinairement gros, avec une tête enfoncée entre les deux épaules : voilà mon oncle. Au reste, c'était un ecclésiastique qui ne songeait qu'à bien vivre, c'est-à-dire faire bonne chère ; et sa prébende, qui n'était pas mauvaise, lui en fournissait les moyens.

Il me prit chez lui dès mon enfance, et se chargea de mon éducation. Je lui parus si éveillé, qu'il résolut de cultiver mon esprit. Il m'acheta un alphabet, et entreprit de m'apprendre lui-même à lire : ce qui ne lui fut pas moins utile qu'à moi ; car, en me faisant connaître mes lettres, il se remit à la lecture, qu'il avait toujours fort négligée ; et, à force de s'y appliquer, il parvint à lire couramment son bréviaire ; ce qu'il n'avait jamais fait auparavant. Il aurait encore bien voulu m'enseigner la langue latine ; c'eût été autant d'argent épargné pour lui : mais, hélas ! le pauvre Gil Perez ! il n'en

avait de sa vie su les premiers principes; c'était peut-être — car je n'avance pas cela comme un fait certain — le chanoine du chapitre le plus ignorant. Aussi, j'ai ouï dire qu'il n'avait pas obtenu son bénéfice par érudition: il le devait uniquement à la reconnaissance de quelques bonnes religieuses dont il avait été le discret commissionnaire, et qui avaient eu le crédit de lui faire donner l'ordre de la prêtrise sans examen.

Il fut donc obligé de me mettre sous la férule d'un maître: il m'envoya chez le docteur Godinez, qui passait pour le plus habile pédant d'Oviédo. Je profitai si bien des instructions qu'on me donna, qu'au bout de cinq à six années, j'entendis un peu les auteurs grecs, et assez bien les poètes latins. Je m'appliquai aussi à la logique, qui m'apprit à raisonner beauconp. J'aimais tant la dispute, que j'arrêtais les passants, connus ou inconnus, pour leur proposer des arguments. Je m'adressais quelquefois à des Irlandais qui ne demandaient pas mieux; et il fallait alors nous voir disputer! Quels gestes! quelles grimaces! quelles contorsions! Nos yeux étaient pleins de fureur, et nos bouches écumantes; on devait nous prendre pour des énergumènes plutôt que pour des philosophes.

LESAGE,

(*Gil Blas, I.*)

OBSERVATION.— *Gil Blas* est le chef-d'œuvre de Lesage, et le plus beau roman de mœurs qui ait jamais été écrit. On peut dire de ce livre ce que Walter Scott pensait d'un autre ouvrage du même auteur: "Il n'existe aucun livre au monde qui contienne tant de vues profondes sur le caractère de l'homme, et tracées dans un style aussi naturel et aussi précis."

IV

LA PRÉVENTION.

Tout le peuple d'une ville s'était assemblé dans une grande place pour voir jouer des pantomimes. Parmi ces acteurs, il y en avait un qu'on applaudissait à chaque moment. Ce bouffon, sur la fin du jeu, voulut fermer le théâtre par un spectacle nouveau. Il parut seul sur la scène, se baissa, se couvrit la tête de son manteau, et se mit à contrefaire le cri d'un cochon de lait. Il s'en acquitta de manière qu'on s'imagina qu'il en avait un véritable sous ses habits. On lui cria de secouer son manteau et sa robe, ce qu'il fit; et, comme il ne se trouva rien dessous, les applaudissements se renouvelèrent avec plus de fureur dans l'assemblée. Un paysan, qui était du nombre des spectateurs, fut choqué de ces témoignages d'admiration : "Messieurs, s'écria-t-il, vous avez tort d'être charmés de ce bouffon : il n'est pas si bon acteur que vous le croyez. Je sais mieux que lui faire le cochon de lait, et, si vous en doutez, vous n'avez qu'à revenir ici demain à la même heure." Le peuple, prévenu en faveur du pantomime, se rassembla le jour suivant en plus grand nombre, et plutôt pour siffler le paysan que pour savoir ce qu'il savait faire. Les deux rivaux parurent sur le théâtre. Le bouffon commença et fut encore plus applaudi que le jour précédent. Alors le villageois, s'étant baissé à son tour et enveloppé la tête de son manteau, tira l'oreille à un véritable cochon qu'il tenait sous son bras, et lui fit pousser des cris perçants. Cependant l'assistance ne laissa pas de donner le prix au pantomime, et chargea de huées le paysan, qui, montrant le cochon de lait aux spectateurs : "Messieurs, leur dit-il, ce n'est pas moi que vous sifflez, c'est le cochon lui-même. Voyez quels juges vous êtes !"

LESAGE.

V

LE LION ET LE TIGRE.

—

Dans la classe des animaux carnassiers, le lion est le premier, le tigre est le second ; et comme le premier, même dans un mauvais genre, est toujours le plus grand et souvent le meilleur, le second est ordinairement le plus méchant de tous. A la fierté, au courage, à la force, le lion joint la noblesse, la clémence, la magnanimité ; tandis que le tigre est bassement féroce, cruel sans justice, c'est-à-dire sans nécessité. Il en est de même dans tout ordre de choses où les rangs sont donnés par la force ; le premier, qui peut tout, est moins tyran que l'autre qui, ne pouvant jouir de la puissance plénière, s'en venge en abusant du pouvoir qu'il a pu s'arroger. Aussi le tigre est-il plus à craindre que le lion ; celui-ci souvent oublie qu'il est le roi, c'est-à-dire le plus fort de tous les animaux ; marchant d'un pas tranquille, il n'attaque jamais l'homme, à moins qu'il ne soit provoqué ; il ne précipite ses pas, il ne court, il ne chasse que quand la faim le presse. Le tigre, au contraire, quoique rassasié de chair, semble toujours être altéré de sang ; sa fureur n'a d'autres intervalles que ceux du temps qu'il faut pour dresser des embûches ; il saisit et déchire une nouvelle proie avec la même rage qu'il vient d'exercer, et même d'assouvir, en dévorant la première ; il désole le pays qu'il habite, il ne craint ni l'aspect ni les armes de l'homme ; il égorge, il dévaste les troupeaux d'animaux domestiques, met à mort toutes les bêtes sauvages, attaque les petits éléphants, les jeunes rhinocéros, et quelquefois même ose braver le lion.

La forme du corps est ordinairement d'accord avec le naturel. Le lion a l'air noble ; la hauteur de ses jambes est proportionnée à la longueur de

son corps ; l'épaisse et grande crinière qui couvre ses épaules et ombrage sa face, son regard assuré, sa démarche grave, tout semble annoncer sa fière et majestueuse intrépidité. Le tigre, trop long de corps, trop bas sur ses jambes, la tête nue, les yeux hagards, la langue couleur de sang, toujours hors de la gueule, n'a que les caractères de la basse méchanceté et de l'insatiable cruauté ; il n'a pour tout instinct qu'une rage constante, une fureur aveugle, qui ne connaît, qui ne distingue rien, et qui lui fait souvent dévorer ses propres enfants, et déchirer leur mère lorsqu'elle veut les défendre. Que ne l'eût-il à l'excès, cette soif de son sang ! ne pût-il l'éteindre qu'en détruisant, dès leur naissance, la race entière des monstres qu'il produit !

BUFFON,

(*Histoire naturelle.*)

VI

CALENDRIER POÉTIQUE

Composé à l'Ile-de-France par Paul et Virginie.

Paul et Virginie n'avaient ni horloge, ni almanach, ni livre de chronologie, d'histoire et de philosophie. Les périodes de leur vie se réglaient sur celles de la nature. Ils connaissaient les heures du jour par l'ombre des arbres ; les saisons, par les temps où elles donnent leurs fleurs ou leurs fruits ; et les années, par le nombre de leurs récoltes. Ces douces images répandaient les plus grands charmes dans leurs conversations. " Il est temps de dîner, disait Virginie à sa famille, les ombres des bananiers sont à leurs pieds ; " ou bien : " La nuit s'ap-

proche, les tamarins ferment leurs feuilles.—Quand viendrez-vous nous voir ? lui disaient quelques amies du voisinage.—Aux cannes de sucre, répondait Virginie.—Votre visite nous sera encore plus douce et plus agréable," reprenaient ces jeunes filles. Quand on l'interrogeait sur son âge et sur celui de Paul : " Mon frère, disait-elle, est de l'âge du grand cocotier de la fontaine, et moi de celui du petit. Les manguiers ont donné douze fois leurs fruits, et les orangers vingt-quatre fois leurs fleurs, depuis que je suis au monde." Leur vie semblait attachée à celle des arbres, comme celle des faunes et des dryades. Ils ne connaissaient d'autres époques historiques que celles de la vie de leurs mères, d'autre chronologie que celle de leurs vergers, et d'autre philosophie que de faire du bien à tout le monde, et de se résigner à la volonté de Dieu.

Ainsi croissaient ces deux enfants de la nature. Aucun souci n'avait ridé leur front ; aucune intempérance n'avait corrompu leur sang ; aucune passion malheureuse n'avait dépravé leur cœur : l'amour, l'innocence, la piété, développaient chaque jour la beauté de leur âme en grâces ineffables, dans leurs traits, leurs attitudes et leurs mouvements. Au matin de la vie, ils en avaient toute la fraîcheur : tels dans le jardin d'Eden parurent nos premiers parents, lorsque, sortant des mains de Dieu, ils se virent, s'approchèrent, et conversèrent d'abord comme frère et comme sœur : Virginie, douce, modeste, confiante comme Eve ; et Paul, semblable à Adam, ayant la taille d'un homme avec la simplicité d'un enfant. (1)

BERNARDIN DE SAINT-PIERRE,

(*Paul et Virginie.*)

---

(1) Que de poésie et de fraîcheur dans cette page ! Napoléon Ier avait bien raison d'écrire à Bernardin de Saint-Pierre : " Votre plume est un pinceau ; tout ce que vous peignez, on le voit."

VII

VENISE.

L'aspect de Venise est plus étonnant qu'agréable ; on croit d'abord voir une ville submergée, et la réflexion est nécessaire pour admirer le génie des mortels qui ont conquis cette demeure sur les eaux. Naples est bâtie en amphithéâtre au bord de la mer ; mais Venise étant sur un terrain tout à fait plat, les clochers ressemblent aux mâts d'un vaisseau qui resterait immobile au milieu des ondes. Un sentiment de tristesse s'empare de l'imagination en entrant dans Venise. On prend congé de la végétation, on ne voit pas même une mouche en ce séjour ; tous les animaux en sont bannis, et l'homme seul est là pour lutter contre la mer.

Le silence est profond dans cette ville, dont les rues sont des canaux, et le bruit des rames est l'unique interruption à ce silence. Ce n'est pas la campagne, puisqu'on n'y voit pas un arbre ; ce n'est pas un vaisseau, puisqu'on n'avance pas : c'est une demeure dont l'orage fait une prison ; car il y a des moments où l'on ne peut sortir ni de la ville ni de chez soi. On trouve des hommes du peuple à Venise qui n'ont jamais été d'un quartier à l'autre, qui n'ont pas vu la place Saint-Marc et pour qui la vue d'un cheval ou d'un arbre serait une véritable merveille. Les gondoles noires, qui glissent sur les canaux, ressemblent à des cercueils ou à des berceaux, à la première et à la dernière demeure de l'homme. Le soir, on ne voit passer que le reflet des lanternes qui éclairent les gondoles ; car alors leur couleur noire empêche de les distinguer. On dirait que ce sont des ombres qui glissent sur l'eau, guidées par une petite étoile.

L'air de Venise, la vie qu'on y mène, est singulièrement propre à bercer l'âme d'espérances ; le

tranquille balancement des barques porte à la rêverie et à la paresse. On entend quelquefois un gondolier qui, placé sur le pont de Rialto, se met à chanter une stance du Tasse, tandis qu'un autre gondolier lui répond par la stance suivante, à l'autre extrémité du canal. La musique très ancienne de ces stances ressemble au chant d'église, et de près on s'aperçoit de sa monotonie ; mais en plein air, le soir, lorsque les sons se prolongent sur le canal comme les reflets du soleil couchant, et que les vers du Tasse prêtent aussi leur beauté de sentiment à tout cet ensemble d'images et d'harmonie, il est impossible que ces chants n'inspirent pas une douce mélancolie.

Mme DE STAEL,

(*Corinne, ou l'Italie.*)

VIII

EFFICACITÉ DE LA PRIÈRE.

Quand vous avez prié, ne sentez-vous pas votre cœur plus léger, et votre âme plus contente ?

La prière rend l'affliction moins douloureuse, et la joie plus pure : elle mêle à l'une je ne sais quoi de fortifiant et de doux, et à l'autre un parfum céleste.

Que faites-vous sur la terre, et n'avez-vous rien à demander à celui qui vous y a mis ?

Vous êtes un voyageur qui cherche la patrie. Ne marchez point la tête baissée : il faut lever les yeux pour reconnaître sa route.

Votre patrie, c'est le ciel ; et, quand vous regardez le ciel, est-ce qu'en vous il ne se remue rien ? est-ce que nul désir ne vous presse ? ou ce désir est-il muet ?

Il en est qui disent : A quoi bon prier ? Dieu est trop au-dessus de nous pour écouter de si chétives créatures.

Et qui donc a fait ces créatures chétives ? qui leur a donné le sentiment, et la pensée, et la parole, si ce n'est Dieu ?

Et s'il a été si bon envers elles, était-ce pour les délaisser ensuite et les repousser loin de lui ?

En vérité, je vous le dis, quiconque dit dans son cœur que Dieu méprise ses œuvres, blasphème Dieu.

Il en est d'autres qui disent : A quoi bon prier Dieu ? Dieu ne sait-il pas mieux que nous ce dont nous avons besoin ?

Dieu sait mieux que vous ce dont vous avez besoin, et c'est pour cela qu'il veut que vous le lui demandiez ; car Dieu est lui-même votre premier besoin, et prier Dieu, c'est commencer à posséder Dieu.

Le père connaît les besoins de son fils ; faut-il à cause de cela que le fils n'ait jamais une parole de demande et d'actions de grâces pour son père ?

Quand les animaux souffrent, quand ils craignent, ou quand ils ont faim, ils poussent des cris plaintifs. Ces cris sont la prière qu'ils adressent à Dieu, et Dieu l'écoute. L'homme serait-il donc dans la création le seul être dont la voix ne dût jamais monter à l'oreille du Créateur ?

Il passe quelquefois sur les campagnes un vent qui dessèche les plantes, et alors on voit leurs tiges flétries pencher vers la terre ; mais, humectées par la rosée, elles reprennent leur fraîcheur, et relèvent leur tête languissante.

Il y a toujours des vents brûlants, qui passent sur l'âme de l'homme, et la dessèchent. La prière est la rosée qui la rafraîchit.

LAMENNAIS.

IX

VOYAGE SCIENTIFIQUE

D'un ignorant autour de sa chambre.

" Père, quand partons-nous pour le voyage que tu m'as promis ?

— Dans un quart d'heure.

— Dans un quart d'heure ? et nos préparatifs ?

— Ils sont faits.

— Tu as demandé la voiture ?

— Nous ne prenons pas de voiture.

— Mais nos bagages ?

— Nous ne prenons pas de bagages.

— Où allons-nous donc ?

— Nous n'allons nulle part.

— Comment ! nulle part ?

— Nous ne sortons pas de la maison.

— Pas de la maison ?

— Pas même de notre chaise. Notre voyage est un *voyage assis*.

— Tu veux te moquer de moi, père.

— Du tout, lève les yeux, regarde autour de toi, nous sommes en route.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Que c'est dans cette chambre, autour de cette chambre, que nous allons voyager.

— Il n'y a rien à voir dans cette chambre, nous connaissons tout ce qui s'y trouve.

— Ah ! tu crois cela ! Eh bien ! tu n'en connais rien du tout.

— Mais pourtant ...

— L'Evangile a dit un mot que je me répète souvent : *Ils ont des yeux et ils ne voient pas.* C'est notre fait à tous. Nous vivons au milieu de merveilles que nous ne regardons pas. L'habitude de les voir nous empêche de les voir. Nous entreprenons des

voyages lointains, pour aller admirer ce qui est à deux ou trois mille lieues, et nous ne nous rendons pas compte que nous avons là, sous nos yeux, sous notre main, les prodiges les plus intéressants et les plus inexplicables.

— Vraiment ?

— Oui. Je te promets que, sans franchir le seuil de cette porte, je t'arracherai autant d'exclamations de surprise et d'enthousiasme que si nous parcourions l'Auvergne et les Pyrénées.

— Commençons, père ! commençons !

— Mais par où commencerons-nous ? Irons-nous à droite ? irons-nous à gauche ?

— Ah ! je suis sûr, dit l'enfant avec impatience, que tu sais bien où tu veux aller.

— C'est peut-être vrai. Je voudrais te montrer d'abord quelque chose de très commun et de très utile, quelque chose dont personne ne pourrait se passer et dont heureusement personne ne se passe ; un trésor qui aide à la santé, à la beauté, à l'intelligence, qui, par une admirable transformation, se trouve à la fois et toujours à sa place, dans les fermes et dans les palais, qui coûte des sommes énormes et qui ne coûte rien, qui est brillant comme le papillon après avoir été obscur comme la chrysalide ...

— Qu'est-ce donc, père ? qu'est-ce donc ?

— Qui se mêle à tous les actes de notre vie, à nos repas, à notre travail, à nos plaisirs, qui sert à la jeunesse pour se parer, à la vieillesse pour se conduire ...

— Qu'est-ce donc, père ? dis-le-moi ! "

En prononçant ces mots, l'enfant fit un mouvement et alla frapper de sa petite main une carafe qui tomba et se brisa ...

" Tu as mis le doigt dessus, lui dis-je en riant ; c'est le verre.

— Comment ! le verre est tout cela ?

— Bien plus que tout cela. Tiens ! veux-tu voir un spectacle admirable ?

— Oui.

— Eh bien! regarde-toi quand tu es assis à une fenêtre et que tu écris pendant un orage.

— Je suis un beau spectacle?

— Il n'y en a pas de plus beau. Au dehors, un trouble effroyable! Le vent souffle, la pluie tombe, les arbres les plus vigoureux plient, la masse des flots se soulève, c'est comme une convulsion de la puissante nature. En dedans de ta fenêtre, quelle tranquillité! Tu es un être bien petit, bien chétif, et tu travailles dans ce terrible désordre sans que rien t'interrompe dans ton occupation! Le papier sur lequel tu écris est immobile; ta plume, ta plume si légère, ne tremble pas même entre tes doigts. Or, qui te sépare de cette affreuse tourmente? Quel est ce tout-puissant rempart? Une feuille si mince que le papier ne l'est pas davantage, si fragile que le moindre choc peut la briser, si invisible, pour ainsi dire, que l'oiseau enfermé dans la chambre va s'y heurter, croyant que c'est encore de l'air; et qu'est-ce que cette feuille? Une feuille de verre.

— Je n'avais jamais pensé à cela.

— Tu le vois, la conquête du verre, c'est la conquête du jour. Grâce au verre, nous disposons de l'air libre, en maîtres, nous décomposons ses éléments, nous en faisons deux parts; écartant ce qui pourrait nous y nuire, le vent, la pluie, le froid, les intempéries, nous emparant de ce qui nous est utile, la clarté. Grâce au verre, la clarté devient entre nos mains comme un serviteur docile, que nous introduisons dans nos appartements, à la place, dans la mesure, sous la forme qui nous plaît. Voulons-nous un jour mystérieux? avons-nous besoin de voir sans être vus? Le verre dépoli ne laisse passer que la lumière sans le soleil, et nous cache en nous éclairant. Désirons-nous que cette lumière entre dans notre logis, avec toutes les couleurs de la plus riche palette? Nous changeons nos vitres en vitraux.

— C'est vrai.

— Attends! nous ne sommes qu'au début. C'est

le verre qui défend nos pendules sur nos cheminées, nos montres dans nos poches, nos gravures sur nos murailles ; les thermomètres sont en verre, les baromètres sont en verre ; sans verre, pas d'instruments de chimie, de physique ! Et les glaces, les glaces qui donnent à l'homme le spectacle de sa propre personne ; les glaces, qui nous font voir ce qui est derrière nous, ce qui est à côté de nous, et qui même, si on les écoutait, nous donneraient plus d'une utile leçon, en nous montrant les traces du temps sur notre visage !... "

L'enfant me regardait émerveillé, et voyant que je m'arrêtais : " Encore ! s'écria-t-il, encore !

— Oui ! encore ; car je ne t'ai rien dit des trois plus grands bienfaits du verre.

— Quels sont-ils ?

— Il y a une chose aussi belle que le jour, ce sont les yeux ; il en est une plus horrible que la nuit, la cécité. Voir, c'est vivre, c'est posséder, c'est marcher, c'est se défendre ; mais, hélas ! de quelle façon voyons-nous ? A vingt ans, nos yeux nous appartiennent complètement, et l'espace est à nous ; mais peu à peu ce beau royaume qu'on appelle le monde nous échappe province à province ; vient la vieillesse, qui nous mesure le nombre d'heures où nous pouvons le regarder ; bientôt nous ne voyons plus qu'à trente pas, qu'à dix ; ce caractère est trop fin, impossible de le lire ; cet objet est trop éloigné, nous ne le distinguons pas. Adieu les veillées du savant ! ses organes font défaut à son génie ; retourne ta toile, grand peintre, tu ne peux plus diriger ni suivre tes pinceaux ; prends garde à toi, vieillard qui t'aventures dans la rue, cette voiture va t'écraser ; pleurez, vous tous, artistes, riches, pauvres, ouvriers, la cécité s'avance ! pleurez !... A moins que quelque fée bienfaisante ne vienne par un miracle réparer l'ouvrage détruit de la nature... La fée est venue, un talisman est dans sa main, talisman grossier, dont le nom est vulgaire, dont la forme est commune, dont la matière est sans prix,

mais qui est sublime cependant; sais-tu ce que c'est?

— Les lunettes! s'écria l'enfant.

— Précisément! les lunettes! Tu entendras dire souvent: Ne prenez pas de lunettes! cela use les yeux. La vérité est précisément le contraire. Les lunettes ne prolongent pas seulement nos regards, elles conservent nos yeux. Lire avec difficulté, c'est lire avec effort; lire avec effort, c'est se fatiguer pour lire; se fatiguer, c'est s'user. Sais-tu à quoi je compare les lunettes? Aux mères des petits oiseaux, qui triturent et broient le grain, pour n'offrir qu'une nourriture facile aux organes délicats de leurs petits. Eh bien! les lunettes facilitent à nos pauvres yeux la digestion de la lumière, en faisant pour notre vieille prunelle, ce qu'elle ne peut plus faire; en rassemblant les rayons épars, en les réunissant en faisceau, et en les faisant pénétrer ainsi condensés dans notre pupille: c'est exactement le rôle des mères oiseaux. Ayant affaire à des estomacs délicats, elles modifient la nourriture pour leur rendre la besogne plus aisée.

— Oh! que c'est amusant! Je ne comprends pourtant pas complètement tout ce que tu me dis; mais...

— Tu le comprendras plus tard; c'est ce que je veux. Tout cela va fermenter dans ta tête; tu interrogeras, tu obsei.eras, tu réfléchiras, mon but sera atteint. Mais continuons. Nous devons au verre une autre conquête aussi belle que les lunettes.

— Laquelle donc?

— Les lorgnettes.

— Quelle différence y a-t-il entre les lorgnettes et les lunettes?

— Tu vas en juger toi-même. Prends ma lorgnette sur ma table, et regarde le clocher qui est à un quart de lieue d'ici."

L'enfant prit la lorgnette.

"Y es-tu?

— Oui.

— Eh bien! vois-tu ce clocher plus clairement qu'avec les yeux?

— Bien plus clairement.

— Tel est l'effet des lorgnettes. Elles rapprochent les objets éloignés, tandis que les lunettes servent surtout à éclaircir les objets rapprochés.

— Père, qui a inventé les lunettes?

— On l'ignore.

— Et les lorgnettes?

— Un enfant.

— Un petit enfant?

— Un enfant de ton âge. Vers l'année 1600, dans une ville de Hollande, à Alcmaër, vivait un fabricant lunetier, nommé Jacob Metzu. Son fils courait dans la boutique, jouant avec les verres, essayant les lunettes, et, quoique toujours réprimandé, recommençait toujours... Il y a encore des enfants comme celui-là, n'est-ce pas? Un jour qu'il tenait à la main deux verres, l'un bombé, l'autre creux, par amusement ou par hasard, il approche le verre concave de son œil et éloigne un peu le verre convexe, afin de voir à travers les deux. Quelle est sa surprise! des objets éloignés, et que leur éloignement rapetissait ou obscurcissait pour lui, lui apparaissent clairs, grands, distincts. Il court à son père et lui fait part de cette merveille. Metzu examine, répète l'expérience, la trouve exacte, construit des tubes où ces deux verres sont placés à distance, et les lunettes astronomiques sont créées; et dix ans plus tard le grand Galilée, à l'aide de cet instrument, publie sous le titre magnifique de *Messager céleste*, un livre qui rapportait effectivement des nouvelles de l'immensité!..."

Nous gardâmes quelque temps le silence tous les deux; mais bientôt, poussé par ce génie de la curiosité, qui est presque une vertu chez l'enfant, il me dit: "Père, un et un ne font pas trois, n'est-ce pas!

— Non, sans doute, mais...

— Eh bien! alors, tu me dois encore une histoire, tu me dois encore une des merveilles du verre, car

tu m'en as promis trois, et tu ne m'as parlé que des lunettes et des lorgnettes.

— Ah! ah! répondis-je en riant, je crois qu'il ne sera pas bon d'être ton débiteur plus tard; tu sauras te faire payer. Payons donc. Prends ce papier placé là sur ma table.

— Je l'ai.

— Ouvre-le et regarde ce qu'il renferme.

— Oh! le joli petit instrument! Qu'est-ce que c'est que cela?

— Quelque chose que j'ai encore acheté pour toi, hier, en allant à Paris. Oh! mon métier d'instituteur me coûte cher.

— Explique-moi...

— Patience! Tu vois que c'est un petit tube avec un verre.

— Oui.

— Place au-dessous ce petit morceau de cristal.

— C'est fait.

— Mets sur ce métal une gouttelette d'eau.

— Elle y est.

— Maintenant, regarde!

— Oh! que c'est drôle! que de choses dans cette goutte d'eau!... des vers... des herbes...

— Que tu ne voyais pas avec ton œil. Eh bien! voilà le troisième bienfait du verre, c'est le microscope. Il nous rend visible l'invisible! Essayer de te dire par quelle combinaison de verres convexes et de verres concaves l'art arrive à grossir ainsi les petits objets, ce serait aller au delà de mon savoir et de ta compréhension. Plus tard, dans le cours de tes études, ces problèmes s'éclairciront pour toi; mais dès aujourd'hui t'apparaît une merveille sensible, évidente. Le télescope t'avait lancé tout à l'heure dans l'infini de la grandeur, te voilà descendu avec le microscope dans l'infini de la petitesse; tu pâlissais devant l'incommensurable, pâlis devant l'imperceptible!... Cette goutte d'eau est peuplée! ce brin d'herbe est une république vivante! ce grain de sable est un monde! La vie! en-

core la vie ! partout la vie ! Et avec elle, visible et palpable, le doigt de Dieu ! Ajoute que ces découvertes ne satisfont pas seulement ta curiosité, n'éclairent pas seulement ton esprit; elles sont un bienfait pour ton corps. Il y a des maladies qui étaient incurables, il y a cinquante ans, et qu'on guérit aujourd'hui radicalement, en quelques heures... grâce à quoi ? grâce au verre !..."

Je m'arrêtai.

"Est-ce que notre voyage est fini ? me dit mon fils.

— Oui.

— Quand en ferons-nous un autre ? quand montreras-tu autre chose dans la chambre ?

— Quand j'aurai eu le temps de l'apprendre."

E. LEGOUVÉ.

(*Nos fils et nos filles.*)

Note de l'auteur. — M. Legouvé excelle dans la causerie familière aussi bien que dans la lecture. C'est un grand maître dans l'art si difficile d'intéresser l'enfance. Espérons que ce trop court extrait sera goûté de tous nos lecteurs.

V. F. B.

X

LA CHUTE DES FEUILLES.

De la dépouille de nos bois
L'automne avait jonché la terre ;
Le bocage était sans mystère,
Le rossignol était sans voix.
Triste et mourant à son aurore,
Un jeune malade, à pas lents,
Parcourait une fois encore
Le bois cher à ses jeunes ans :

" Bois que j'aime, adieu ... je succombe ;
Votre deuil me prédit mon sort ;
Et, dans chaque feuille qui tombe,
Je vois un présage de mort.
Fatal oracle d'Epidaure,
Tu m'as dit : Les feuilles des bois
A tes yeux jauniront encore,
Mais c'est pour la dernière fois.
L'éternel cyprès t'environne ;
Plus pâle que la pâle automne,
Tu t'inclines vers le tombeau.
Ta jeunesse sera flétrie
Avant l'herbe de la prairie,
Avant les pampres du coteau ! ...
Et je meurs ! ... De leur froide haleine
M'ont touché les sombres autans :
Et j'ai vu, comme une ombre vaine,
S'évanouir mon beau printemps.
Tombe, tombe, feuille éphémère !
Voile aux yeux ce triste chemin ;
Cache au désespoir de ma mère
La place où je serai demain.
Mais, vers la solitaire allée,
Si mon amante échevelée
Venait pleurer quand le jour fuit,
Eveille par ton léger bruit
Mon ombre un instant consolée."
Il dit, s'éloigne, ... et sans retour !
La dernière feuille qui tombe
A signalé son dernier jour.
Sous le chêne on creusa sa tombe ...
Mais son amante ne vint pas
Visiter la pierre isolée ;
Et le pâtre de la vallée
Troubla seul du bruit de ses pas
Le silence du mausolée.

MILLEVOIE,

(*Elégies.*)

XI

ADIEUX D'UN JEUNE POÈTE A LA VIE.

J'ai révélé mon cœur au Dieu de l'innocence ;
Il a vu mes pleurs pénitents ;
Il guérit mes remords, il m'arme de constance ;
Les malheureux sont ses enfants.

Mes ennemis, riant, ont dit dans leur colère :
Qu'il meure, et sa gloire avec lui !
Mais à mon cœur calmé le Seigneur dit en père :
Leur haine sera ton appui.

Soyez béni, mon Dieu ! vous qui daignez me rendre
L'innocence et son noble orgueil ;
Vous qui, pour protéger le repos de ma cendre,
Veillerez près de mon cercueil !

Au banquet de la vie, infortuné convive,
J'apparus un jour, et je meurs :
Je meurs, et sur ma tombe, où lentement j'arrive,
Nul ne viendra verser des pleurs.

Salut, champs que j'aimais, et vous, douce verdure,
Et vous, riant exil des bois !
Ciel, pavillon de l'homme, admirable nature,
Salut pour la dernière fois.

Ah ! puissent voir longtemps votre beauté sacrée
Tant d'amis sourds à mes adieux !
Qu'ils meurent pleins de jours, que leur mort soit [pleurée,
Qu'un ami leur ferme les yeux.

GILBERT,

(*Odes*, VIII.)

XII

LUSIGNAN A SA FILLE.

Le vieux Lusignan, issu des rois de Jérusalem, vient de sortir d'un cachot où il est resté enchaîné pendant vingt ans. Quel n'est pas son désespoir, en apprenant que sa fille a été élevée dans la religion musulmane et qu'elle est fiancée au sultan *Orosmane* ?

Mon Dieu! j'ai combattu soixante ans pour ta gloire;
J'ai vu tomber ton temple et périr ta mémoire;
Dans un cachot affreux abandonné vingt ans,
Mes larmes t'imploraient pour mes tristes enfants.
Et lorsque ma famille est par toi réunie,
Quand je trouve ma fille, elle est ton ennemie!
Je suis bien malheureux !... C'est ton père, c'est moi,
C'est ma seule prison qui t'a ravi ta foi.
Ma fille, tendre objet de mes dernières peines,
Songe au moins, songe au sang qui coule dans tes veines:
C'est le sang de vingt rois, tous chrétiens comme moi;
C'est le sang des héros, défenseurs de ma loi;
C'est le sang des martyrs... O fille encor trop chère!
Connais-tu ton destin ? Sais-tu quelle est ta mère?
Sais-tu bien qu'à l'instant que son flanc mit au jour
Ce triste et dernier fruit d'un malheureux amour,
Je la vis massacrer par la main forcenée,
Par la main des brigands à qui tu t'es donnée?
Tes frères, ces martyrs égorgés à mes yeux,
T'ouvrent leurs bras sanglants, tendus du haut des cieux.
Ton Dieu que tu trahis, ton Dieu que tu blasphèmes,
Pour toi, pour l'univers, est mort en ces lieux mêmes,
En ces lieux où mon bras le servit tant de fois,
En ces lieux où son sang te parle par ma voix.
Vois ces murs, vois ce temple envahi par tes maîtres:
Tout annonce le Dieu qu'ont vengé tes ancêtres.
Tourne les yeux, sa tombe est près de ce palais;
C'est ici la montagne où, lavant nos forfaits,
Il voulut expirer sous les coups de l'impie;
C'est là que de la tombe il rappela sa vie.
Tu ne saurais marcher en cet auguste lieu,
Tu n'y peux faire un pas sans y trouver ton Dieu;

Et tu n'y peux rester sans renier ton père,
Ton honneur qui te parle et ton Dieu qui t'éclaire.
Je te vois dans mes bras et pleurer et frémir ;
Sur ton front pâlissant Dieu met le repentir ;
Je vois la vérité dans ton cœur descendue ;
Je retrouve ma fille après l'avoir perdue,
Et je reprends ma gloire et ma félicité
En dérobant mon sang à l'infidélité.

VOLTAIRE,

(*Zaïre, Acte II, Sc. III.*)

XIII

MORT DU TYRAN POLYPHONTE.

NOTICE.—Cresphonte, roi de Messène, a été assassiné par un inconnu. Polyphonte, le meurtrier, s'offre pour le venger et croit pouvoir aspirer au trône et à la main de la reine. C'est au moment où il va triompher que le fils de Mérope et de Cresphonte, Egisthe, apparaît tout à coup et tue l'usurpateur. (E. LOUIS.)

ISMÉNIE.

La victime était prête, et de fleurs couronnée ;
L'autel étincelait des flambeaux d'hyménée ;
Polyphonte, l'œil fixe, et d'un front inhumain,
Présentait à Mérope une odieuse main ;
Le prêtre prononçait les paroles sacrées ;
Et la reine, au milieu des femmes éplorées,
S'avançant tristement, tremblante entre mes bras,
Au lieu de l'hyménée invoquait le trépas ;
Le peuple observait tout dans un profond silence.
Dans l'enceinte sacrée en ce moment s'avance
Un jeune homme, un héros semblable aux immortels :
Il court ; c'était Egisthe ; il s'élance aux autels ;
Il monte, il y saisit d'une main assurée
Pour les fêtes des dieux la hache préparée.
Les éclairs sont moins prompts ; je l'ai vu de mes yeux,
Je l'ai vu qui frappait ce monstre audacieux.

"Meurs, tyran, disait-il; dieux, prenez vos victimes."
Erox, qui de son maître a servi tous les crimes,
Erox, qui dans son sang voit ce monstre nager,
Lève une main hardie, et pense le venger.
Egisthe se retourne, enflammé de furie;
A côté de son maître il le jette sans vie.
Le tyran se relève; il blesse le héros;
De leur sang confondu j'ai vu couler les flots.
Déjà la garde accourt avec des cris de rage.
Sa mère ! ... Ah ! que l'amour inspire de courage !
Quel transport animait ses efforts et ses pas !
Sa mère ! ... Elle s'élance au milieu des soldats.
"C'est mon fils ! arrêtez, cessez, troupe inhumaine !
"C'est mon fils, déchirez sa mère et votre reine,
"Ce sein qui l'a nourri, ces flancs qui l'ont porté !"
A ces cris douloureux le peuple est agité;
Une foule d'amis, que son danger excite,
Entre elle et les soldats vole et se précipite.
Vous eussiez vu soudain les autels renversés,
Dans des ruisseaux de sang leurs débris dispersés;
Les enfants écrasés dans les bras de leurs mères;
Les frères méconnus immolés par leurs frères;
Soldats, prêtres, amis, l'un sur l'autre expirants:
On marche, on est porté sur les corps des mourants,
On veut fuir, on revient; et la foule pressée
D'un bout du temple à l'autre est vingt fois repoussée.
De ces flots confondus le flux impétueux
Roule, et dérobe Egisthe et la reine à mes yeux.
Parmi les combattants je vole ensanglantée;
J'interroge à grands cris la foule épouvantée.
Tout ce qu'on me répond redouble mon horreur.
On s'écrie: "Il est mort, il tombe, il est vainqueur."
Je cours, je me consume, et le peuple m'entraîne,
Me jette en ce palais, éplorée, incertaine,
Au milieu des mourants, des morts et des débris.
Venez, suivez mes pas, joignez-vous à mes cris:
Venez. J'ignore encor si la reine est sauvée,
Si de son digne fils la vie est conservée,
Si le tyran n'est plus. Le trouble, la terreur,
Tout ce désordre horrible est encor dans mon cœur.

VOLTAIRE,

(*Mérope, Acte V, Sc. VI.*)

XIV

MORT DE LOUIS XIV.

Depuis l'été de 1714, une fièvre lente minait le vieux roi. A partir du 11 août 1715, Louis ne sortit plus du château de Versailles. La fièvre augmenta. Le 24 août, la gangrène parut sur une des jambes. Le 25, il reçut les sacrements. Le 26, il fit ses adieux aux principaux de sa cour, les pria de rester unis et de se souvenir quelquefois de lui. Il adressa des paroles bienveillantes au duc d'Orléans, tant accusé naguère, comme pour chasser les mauvais desseins de son cœur, s'il en avait eu; puis il se fit amener le dauphin Louis, bel enfant de cinq ans, seul reste de sa postérité en France. Il lui recommanda de n'oublier jamais les obligations qu'il avait à Dieu, et de tâcher de conserver la paix avec ses cousins. "J'ai trop aimé la guerre, lui dit-il; ne m'imitez pas en cela, non plus que dans les trop grandes dépenses que j'ai faites. Soulagez vos peuples le plus que vous le pourrez, et faites ce que j'ai eu le malheur de ne pouvoir faire moi-même." Il retrouva, pour bien finir, la fermeté de son caractère. Il dit à Mme de Maintenon: "J'avais cru plus difficile de mourir;" et à deux de ses valets, qui pleuraient au pied de son lit: "Pourquoi pleurez-vous? m'avez-vous cru immortel?"

Louis languit encore la journée suivante.

Le 1er septembre, à huit heures du matin, il rendit le dernier soupir.

Il avait vécu soixante-dix-sept ans, régné soixante-douze ans, gouverné cinquante-quatre.

Avec lui, la monarchie était montée au comble de sa grandeur et de sa puissance; puis, avec lui, elle avait commencé à descendre la pente de sa décadence. Elle ne devait plus s'arrêter sur cette pente, jusqu'à ce qu'elle s'engloutît dans la Révolution.

Louis XIV avait montré au monde tout ce qui peut se faire de grand par la concentration de tous les pouvoirs dans la main d'un seul homme, résolu, appliqué et persévérant; mais aussi à quelles catastrophes le pouvoir absolu d'un seul, si capable qu'il soit, finit par conduire inévitablement les peuples.

HENRI MARTIN,

(*Histoire de France.*)

XV

LE ROUGE-GORGE.

Quand, par les premières brumes d'octobre, un peu avant l'hiver, le pauvre prolétaire vient chercher dans la forêt sa chétive provision de bois mort, un petit oiseau s'approche de lui, attiré par le bruit de la cognée; il circule à ses côtés et s'ingénie à lui faire fête en lui chantant tout bas ses plus douces chansonnettes. C'est le rouge-gorge, qu'une fée charitable a député vers le travailleur solitaire pour lui dire qu'il y a encore quelqu'un dans la nature qui s'intéresse à lui.

Quand le bûcheron a rapproché l'un de l'autre les tisons de la veille engourdis dans la cendre, quand le copeau et la branche sèche pétillent dans la flamme, le rouge-gorge accourt en chantant pour prendre sa part de feu et des joies du bûcheron.

Quand la nature s'endort et s'enveloppe de son manteau de neige, quand on n'entend plus d'autre voix que celle des oiseaux du Nord qui dessinent dans l'air leurs triangles rapides, ou celle de la bise qui mugit et s'engouffre au chaume des cabanes, un petit chant flûté, modulé à voix basse, vient protester encore au nom du travail créateur contre l'atonie universelle, le deuil et le chômage.

Ouvrez, de grâce, donnez-lui quelques miettes, un peu de grain. S'il voit des visages amis, il entrera dans la chambre; il n'est pas insensible au feu; de l'hiver, par ce court été, le pauvre petit va plus fort rentrer dans l'hiver. Comment se fait-il qu'aucun poète n'ait chanté le rouge-gorge ? Mais l'oiseau même est son poète; si l'on pouvait écrire sa petite chanson, elle exprimerait parfaitemeut l'humble poésie de sa vie.

MICHELET,

(*L'Oiseau.*)

XVI

TROIS PORTRAITS.

1. — *Le riche.*

Giton a le teint frais, le visage plein et les joues pendantes, l'œil fixe et assuré, les épaules larges, l'estomac haut, la démarche ferme et délibérée; il parle avec confiance; il fait répéter celui qui l'entretient, et il ne goûte que médiocrement tout ce qu'il lui dit; il déploie un ample mouchoir, et se mouche avec grand bruit; il crache fort loin, et il éternue fort haut; il dort le jour, il dort la nuit, et profondément; il ronfle en compagnie. Il occupe à table et à la promenade plus de place qu'un autre; il tient le milieu en se promenant avec ses égaux; il s'arrête et l'on s'arrête; il continue de marcher, et l'on marche; tous se règlent sur lui: il interrompt, il redresse ceux qui ont la parole; on ne l'interrompt pas, on l'écoute aussi longtemps qu'il veut parler; on est de son avis, on croit les nouvelles qu'il débite. S'il s'assied, vous le voyez s'en-

foncer dans un fauteuil, croiser les jambes l'une sur l'autre, froncer le sourcil, abaisser son chapeau sur ses yeux pour ne voir personne, ou le relever ensuite, et découvrir son front par fierté et par audace. Il est enjoué, grand rieur, impatient, présomptueux, colère, libertin politique, mystérieux sur les affaires du temps; il se croit des talents et de l'esprit. *Il est riche.*

. 2. — *L'amateur d'oiseaux.*

Diphile commence par un oiseau et finit par mille: sa maison n'en est pas égayée, mais empestée; la cour, la salle, l'escalier, le vestibule, les chambres, le cabinet, tout est volière: ce n'est plus un ramage, c'est un vacarme; les vents d'automne et les eaux dans leurs plus grandes crues ne font pas un bruit si perçant et si aigu; on ne s'entend non plus parler les uns les autres que dans ces chambres où il faut attendre, pour faire le compliment d'entrée, que les petits chiens aient abroyé. Ce n'est plus pour Diphile un agréable amusement; c'est une affaire laborieuse, et à laquelle à peine il peut suffire. Il passe les jours, ces jours qui échappent et qui ne reviennent plus, à verser du grain et à nettoyer des ordures; il donne pension à un homme qui n'a point d'autre ministère que de siffler des serins au flageolet, et de faire couver des *canaries*. Il est vrai que ce qu'il dépense d'un côté, il l'épargne de l'autre, car ses enfants sont sans maîtres et sans éducation. Il se renferme le soir, fatigué de son propre plaisir, sans pouvoir jouir du moindre repos que ses oiseaux ne reposent, et que ce petit peuple, qu'il n'aime que parce qu'il chante, ne cesse de chanter. Il retrouve ses oiseaux dans son sommeil; lui-même il est oiseau, il est huppé, il gazouille, il perche, il rêve la nuit qu'il mue ou qu'il couve.

3.— *L'amateur d'insectes.*

Cet autre aime les insectes ; il en fait tous les jours de nouvelles emplettes : c'est surtout le premier homme de l'Europe pour les papillons ; il en a de toutes les tailles et de toutes les couleurs. Quel temps prenez-vous pour lui rendre visite ? il est plongé dans une amère douleur ; il a l'humeur noire, chagrine, et dont toute sa famille souffre ; aussi a-t-il fait une perte irréparable : approchez, regardez ce qu'il vous montre sur son doigt, qui n'a plus de vie, et qui vient d'expirer ; c'est une chenille, et quelle chenille !

LA BRUYÈRE,

(*Caractères.*)

XVII

DÉPART POUR LA PREMIÈRE CROISADE.

Dès que le printemps parut, rien ne put contenir l'impatience des croisés ; ils se mirent en marche pour se rendre dans les lieux où ils devaient se rassembler. Le plus grand nombre allait à pied ; quelques cavaliers paraissaient au milieu de la multitude ; plusieurs voyageaient montés sur des chars traînés par des bœufs ferrés ; d'autres côtoyaient la mer, descendaient les fleuves dans des barques ; ils étaient vêtus diversement, armés de lances, d'épées, de javelots, de massues de fer. La foule des croisés offrait un mélange bizarre et confus de toutes les conditions et de tous les rangs ; des femmes paraissaient en armes au milieu des guerriers ; la débauche et les joies profanes se montraient au milieu de l'austérité, de la pénitence, de

la piété. On voyait la vieillesse à côté de l'enfance, l'opulence près de la misère ; le casque était confondu avec le froc, la mitre avec l'épée, le seigneur avec les serfs, le maître avec ses serviteurs. Près des villes, près des forteresses, dans les plaines, sur les montagnes, s'élevaient des tentes, des pavillons pour les chevaliers, et des autels dressés à la hâte pour l'office divin ; partout se déployait un appareil de guerre et de fêtes solennelles. D'un côté un chef militaire exerçait ses soldats à la discipline ; de l'autre, un prédicateur rappelait à ses auditeurs les vérités de l'Evangile ; on entendait le bruit des clairons et des trompettes ; plus loin on chantait des psaumes et des cantiques. Depuis le Tibre jusqu'à l'Océan, et depuis le Rhin jusqu'au delà des Pyrénées, on ne rencontrait que des troupes d'hommes revêtus de la croix, jurant d'exterminer les Sarrasins, et d'avance célébrant leurs conquêtes ; de toutes parts retentissait le cri de guerre des croisés : *Dieu le veut ! Dieu le veut !*

Les pères conduisaient leurs enfants et leur faisaient jurer de vaincre ou de mourir pour Jésus-Christ. Les guerriers s'arrachaient des bras de leurs épouses et de leurs familles, et promettaient de revenir victorieux. Les femmes, les vieillards dont la faiblesse restait sans appui, accompagnaient leurs fils ou leurs époux dans la ville la plus voisine, et, ne pouvant se séparer des objets de leurs affections, prenaient le parti de les suivre jusqu'à Jérusalem. Ceux qui restaient en Europe enviaient le sort des croisés et ne pouvaient retenir leurs larmes : ceux qui allaient chercher leur mort en Asie étaient pleins d'espérance et de joie.

Parmi les pèlerins partis des côtes de la mer, on remarquait une foule d'hommes qui avaient quitté les îles de l'Océan. Leurs vêtements et leurs armes, qu'on n'avait jamais vus, excitaient la curiosité et la surprise. Ils parlaient une langue qu'on n'entendait point, et, pour montrer qu'ils étaient chrétiens, ils élevaient leurs deux doigts l'un sur l'autre

en forme de croix. Entraînés par leur exemple et par l'esprit d'enthousiasme répandu partout, des familles, des villages entiers partaient pour la Palestine ; ils étaient suivis par leurs humbles pénates ; ils emportaient leurs provisions, leurs ustensiles, leurs meubles. Les plus pauvres marchaient sans prévoyance, et ne pouvant croire que celui qui nourrit les petits oiseaux laissât périr de misère des pèlerins revêtus de sa croix. Leur ignorance ajoutait à leur illusion, et prêtait à tout ce qu'ils voyaient un air d'enchantement et de prodige ; ils croyaient sans cesse toucher au terme de leur voyage. Les enfants des villageois, lorsqu'une ville ou un château se présentait à leurs yeux, demandaient *si c'était là Jérusalem*. Beaucoup de grands seigneurs, qui avaient passé leur vie dans leurs donjons rustiques, n'en savaient guère plus que leurs vassaux ; ils conduisaient avec eux leurs équipages de pêche et de chasse, et marchaient précédés d'une meute, ayant leurs faucons sur le poing. Ils espéraient atteindre Jérusalem en faisant bonne chère, et montrer à l'Asie le luxe grossier de leurs châteaux.

Au milieu du délire universel, aucun sage ne fit entendre la voix de la raison ; personne ne s'étonnait alors de ce qui fait aujourd'hui notre surprise. Ces scènes si étranges, dans lesquelles tout le monde était acteur, ne devaient être un spectacle que pour la postérité.

MICHAUD,

(*Histoire des Croisades.*)

XVIII

MORT DE TURENNE.

Il monta à cheval le samedi à deux heures, après avoir mangé, et comme il avait bien des gens avec lui, il les laissa tous à trente pas de la hauteur où

il voulait aller, et dit au petit d'Elbeuf: "Mon neveu, demeurez là, vous ne faites que tourner autour de moi, vous me feriez reconnaître." M. d'Hamilton, qui se trouva près de l'endroit où il allait, lui dit: "Monsieur, venez par ici; on tirera du côté où vous allez.—Monsieur, lui dit-il, vous avez raison; je ne veux point du tout être tué aujourd'hui, cela sera le mieux du monde." Il eut à peine tourné son cheval, qu'il aperçut Saint-Hilaire, le chapeau à la main, qui lui dit: "Monsieur, jetez les yeux sur cette batterie que je viens de faire placer là." M. de Turenne revint, et, dans l'instant, sans être arrêté, il eut le bras et le corps fracassés du même coup qui emporta le bras et la main qui tenait le chapeau de Saint-Hilaire. Ce gentilhomme qui le regardait toujours, ne le voit point tomber; le cheval l'emporte où il avait laissé le petit d'Elbeuf; il était penché sur l'arçon: dans ce moment le cheval s'arrête; le héros tombe entre les bras de ses gens; il ouvre deux fois de grands yeux et la bouche, et demeure tranquille pour jamais: songez qu'il était mort, et qu'il avait une partie du cœur emportée. On crie, on pleure: M. d'Hamilton fait cesser ce bruit, et ôter le petit d'Elbeuf, qui s'était jeté sur ce corps, qui ne voulait pas le quitter, et qui se pâmait de crier. On couvre le corps d'un manteau; on le porte dans une haie: on le garde à petit bruit; un carrosse vient, on l'emporte dans sa tente. Ce fut là que M. de Lorge, M. de Roye, et beaucoup d'autres pensèrent mourir de douleur; mais il fallut se faire violence, et songer aux grandes affaires qu'on avait sur les bras. On lui a fait un service militaire dans le camp, où les larmes et les cris faisaient le véritable deuil: tous les officiers avaient pourtant des écharpes de crêpe; tous les tambours en étaient couverts; ils ne battaient qu'un coup; les piques traînantes et les mousquets renversés; mais ces cris de toute une armée ne peuvent pas se représenter sans que l'on n'en soit ému.

Ecoutez, je vous prie, une chose qui est, à mon sens, fort belle : il me semble que je lis l'histoire romaine. Saint-Hilaire, lieutenant général de l'artillerie, fit prier M. de Turenne, qui allait d'un autre côté, de se détourner un instant pour venir voir une batterie : c'était comme s'il eût dit : Monsieur, arrêtez-vous un peu, car c'est ici que vous devez être tué. Un coup de canon vient donc, et emporte le bras de Saint-Hilaire, qui montrait cette batterie, et tue M. de Turenne ; le fils de Saint-Hilaire se jette à son père, et se met à crier et à pleurer. *Taisez-vous, mon enfant,* lui dit-il, *voyez* — en lui montrant M. de Turenne raide mort, — *voilà ce qu'il faut pleurer éternellement, voilà ce qui est irréparable ;* et sans faire nulle attention sur lui, se met à crier et à pleurer cette grande perte.

Mme DE SÉVIGNÉ,

(*Lettre à M. de Grignan.*)

XIX

COMBAT DE DON QUICHOTTE CONTRE LES MOULINS A VENT.

Don Quichotte aperçut un jour trente ou quarante moulins à vent ; regardant alors son écuyer : "Ami, dit-il, la fortune vient au devant de nos souhaits. Vois-tu là-bas ces géants terribles ? Ils sont plus de trente : n'importe, je vais attaquer ces fiers ennemis de Dieu et des hommes. Leurs dépouilles commenceront à nous enrichir. — Quels géants ? répondit Sancho. — Ceux que tu vois avec ces grands bras qui ont peut-être deux lieues de long. — Mais, monsieur, prenez-y garde, ce sont des moulins à vent,

et ce qui vous semble des bras n'est autre chose que leurs ailes. — Ah ! mon pauvre ami, on voit bien que tu n'es pas encore expert en aventures. Ce sont des géants ; je m'y connais. Si tu as peur, éloigne-toi ; va quelque part te mettre en prière, tandis que j'entreprendrai cet inégal et dangereux combat."

En disant ces paroles, il pique des deux, sans écouter le pauvre Sancho, qui se tuait de lui crier que ce n'étaient point des géants, mais des moulins, sans se désabuser davantage à mesure qu'il en approchait. " Attendez-moi, disait-il, attendez-moi, lâches, brigands ; un seul chevalier vous attaque." A l'instant même, un peu de vent s'éleva, et les ailes se mirent à tourner. " Oh ! vous avez beau faire, ajouta Don Quichotte ; quand vous remueriez plus de bras que le géant Briarée (1), vous n'en serez pas moins punis." Il dit, embrasse son écu, et, se recommandant à Dulcinée, tombe, la lance en arrêt, sur l'aile du premier moulin, qui l'enlève, lui et son cheval, et les jette à vingt pas l'un de l'autre. Sancho s'empressait d'accourir au plus grand trot de son âne. Il eut de la peine à relever son maître, tant la chute avait été lourde. " Eh ! monsieur, lui dit-il, je vous crie depuis une heure que ce sont des moulins à vent. Il faut en avoir d'autres dans la tête pour ne pas le voir tout de suite.

— Paix ! paix ! répondit le héros ; c'est dans le métier de la guerre que l'on se voit le plus dépendant des caprices de la fortune, surtout lorsqu'on a pour ennemi ce redoutable enchanteur Freston, déjà voleur de ma bibliothèque. Je vois bien ce qu'il vient de faire : il a changé les géants en moulins à vent pour me dérober la gloire de les vaincre. Patience ! il faudra bien que mon épée triomphe de sa malice. — Dien le veuille !" répondit

(1) Géant mythologique qui avait cinquante têtes et cent bras.

Sancho en le remettant debout et courant en faire autant à Rossinante, dont l'épaule était à demi déboîtée.

CERVANTES.

XX

LE ROI DES AUNES.

Qui chevauche si tard par la pluie et le vent? C'est le père avec son enfant. Il tient le petit serré dans ses bras, le presse et le garde à l'abri.

— Mon fils, pourquoi te cacher le visage? — Père, ne vois-tu pas le roi des Aunes! le roi des Aunes avec couronne et manteau? — Mon fils, c'est une raie de nuages.

" Cher enfant, allons! viens avec moi, nous jouerons ensemble à de si beaux jeux! Tant de fleurs émaillent mes rivages, ma mère a tant de voiles d'or!"

— Père, père! eh quoi! tu n'entends pas ce que le roi des Aunes me promet tout bas? — Sois en paix, reste en paix, mon enfant, c'est le vent qui chuchote dans les feuilles flétries.

" Veux-tu, gentil enfant, veux-tu venir avec moi? Mes filles te gâteront à l'envi; mes filles mènent la danse nocturne; elles te berceront et t'endormiront à leurs chants."

— Père, père! eh quoi! ne vois-tu pas là-bas les filles du roi des Aunes à cette place sombre? — Mon fils, mon fils, je le vois bien, ce sont les vieux saules qui pâlissent au loin.

" Je t'aime, ta douce figure me plaît; et si tu résistes, j'emploie la force." — Père, père, voilà qu'il me saisit! Le roi des Aunes m'a fait bien mal!

Le père frissonne, il pousse son cheval ; il serre dans ses bras l'enfant qui suffoque, il arrive chez lui à grand'peine ; dans ses bras l'enfant était mort.

GŒTHE,

(*Ballades.*)

NOTE DE L'AUTEUR. — Nous avons emprunté cette ballade, ainsi que plusieurs autres belles pages, au *Précis de Littérature étrangère* de M. Th. Lepetit.

XXI

CHANT DE CHILD-HAROLD EN S'ÉLOIGNANT DE L'ANGLETERRE.

Quand le soleil se fut plongé dans la mer, Harold saisit sa harpe. Souvent il en touchait les cordes et en tirait une mélodie sans art, lorsqu'il croyait n'être pas entendu par une oreille étrangère. Maintenant ses doigts errent sur l'instrument docile, et le pèlerin chante ses adieux au milieu du sombre crépuscule. Le vaisseau fuyait avec ses ailes de neige ; les rivages lointains disparaissaient à la vue ; et Child adressait ainsi aux éléments son dernier *bonsoir :*

Adieu, adieu ! Ma terre natale disparaît sur les flots d'azur. Le vent de la nuit soupire, les vagues rugissent ; la mouette pousse des cris sauvages. Ce soleil qui descend sur la mer, nous le suivons dans sa fuite : je lui dirai, ainsi qu'à toi : Adieu pour quelque temps encore. Ma terre natale, bonsoir !

Dans quelques heures, il se lèvera pour donner naissance au jour, et je saluerai la mer et les cieux, mais non plus ma terre natale. Mon vieux manoir est désert ; mon foyer est solitaire ; des herbes sauvages croissent sur les murailles ; mon chien hurle au seuil de ma porte.

" Viens, viens ici, mon petit page ; pourquoi pleurer et gémir ? Crains-tu la fureur des vagues ? Le vent te fait-il trembler ? Essuie les larmes qui tombent de tes yeux. Notre vaisseau est fort rapide dans sa course. Le faucon le plus agile pourrait à peine voler avec la même vitesse.

" — Que les vents soufflent, que les vagues se soulèvent, je ne crains ni les vagues ni les vents. Mais ne vous étonnez pas, sir Child, si j'ai l'amertume au cœur. Je me suis éloigné d'un père, d'une mère que j'aime, et je n'ai pas d'amis, excepté eux, vous, et celui qui est là-haut.

" Mon père me bénit avec amour et ne proférera aucune plainte. Mais ma mère, elle, soupirera amèrement jusqu'à mon retour. — Assez, assez, mon petit ami, ces larmes conviennent à tes yeux ; si j'avais ton cœur innocent, les miens ne seraient plus desséchés.

" Viens ici, viens, mon brave serviteur ; pourquoi ce visage si pâle ? Craindrais-tu un ennemi français ? tremblerais-tu au bruit des vents ? — Pensez-vous que je tremble pour ma vie ? sir Child, je ne suis pas si lâche ; mais le souvenir d'une épouse absente répand la pâleur sur un front fidèle.

" Ma femme et mes enfants demeurent près de votre manoir, sur les bords du lac voisin. Et quand

ils demanderont leur père, que répondra leur mère ? — Assez, assez, mon fidèle serviteur ; que personne n'accuse ta douleur ; mais moi, qui suis d'un caractère plus volage, je ris en m'éloignant."

Maintenant, je suis seul dans le monde, sur le vaste, l'immense Océan. Et pourquoi gémirais-je pour d'autres, quand personne ne soupirera pour moi ? Peut-être mon chien pleurera-t-il en vain jusqu'à ce qu'il soit nourri par une main étrangère. Mais si dans peu je revenais à ma demeure, il me déchirerait quand j'approcherais.

J'irai avec toi, ma barque légère, j'irai sur les ondes écumantes ; et peu m'importe le rivage où tu me conduiras, si tu ne me ramènes pas à ma patrie. Salut, salut, vagues sombres et bleuâtres. Et quand vous disparaîtrez à ma vue, salut, déserts et cabanes sauvages. Terre natale, bonsoir !

Byron,

(*Child-Harold.*)

XXII

HYMNE DE L'ENFANT A SON RÉVEIL.

O père qu'adore mon père !
Toi qu'on ne nomme qu'à genoux,
Toi dont le nom terrible et doux,
Fait courber le front de ma mère.

On dit que ce brillant soleil
N'est qu'un jouet de ta puissance ;
Que sous tes pieds il se balance
Comme une lampe de vermeil.

On dit que c'est toi qui fais naître
Les petits oiseaux dans les champs,
Et qui donnes aux petits enfants,
Une âme aussi pour te connaître.

On dit que c'est toi qui produis
Les fleurs dont le jardin se pare ;
Et que sans toi, toujours avare,
Le verger n'aurait point de fruits.

Aux dons que ta bonté mesure,
Tout l'univers est convié ;
Nul insecte n'est oublié
A ce festin de la nature.

L'agneau broute le serpolet ;
La chèvre s'attache au cytise ;
La mouche, au bord du vase, puise
Les blanches gouttes de mon lait.

L'alouette a la graine amère
Que laisse envoler le glaneur,
Le passereau suit le vanneur,
Et l'enfant s'attache à sa mère.

Et, pour obtenir chaque don
Que chaque jour tu fais éclore,
A midi, le soir, à l'aurore,
Que faut-il ? — prononcer ton nom.

O Dieu ! ma bouche balbutie
Ce nom des anges redouté ;
Un enfant même est écouté
Dans le chœur qui te glorifie !

Ah ! puisqu'il entend de si loin
Les vœux que notre bouche adresse,
Je veux lui demander sans cesse
Ce dont les autres ont besoin.

Mon Dieu ! donne l'onde aux fontaines,
Donne la plume aux passereaux,
Et la laine aux petits agneaux,
Et l'ombre et la rosée aux plaines.

Donne au malade la santé,
Au mendiant le pain qu'il pleure,
A l'orphelin une demeure,
Au prisonnier la liberté.

Donne une famille nombreuse
Au père qui craint le Seigneur,
Donne à moi sagesse et bonheur
Pour que ma mère soit heureuse.

LAMARTINE.

XIII

SOUVENIRS.

Combien j'ai douce souvenance
Du joli lieu de ma naissance !
Ma sœur, qu'ils étaient beaux ces jours
De France !
O mon pays ! sois mes amours
Toujours.

Te souvient-il que notre mère,
Au foyer de notre chaumière,
Nous pressait sur son sein joyeux,
Ma chère !
Et nous baisions ses blonds cheveux,
Tous deux.

Ma sœur, te souvient-il encore
Du château que baignait la Dore,
Et de cette tant vieille tour
Du More,
Où l'airain sonnait le retour
Du jour ?

Te souvient-il du lac tranquille
Qu'effleurait l'hirondelle agile,
Du vent qui courbait le roseau
Mobile,
Et du soleil couchant sur l'eau,
Si beau ?

Te souvient-il de cette amie,
Douce compagne de ma vie ?
Dans les bois en cueillant la fleur
Jolie,
Hélène appuyait sur mon cœur
Son cœur.

Oh ! qui me rendra mon Hélène,
Et la montagne et le grand chêne ?
Leur souvenir fait tous les jours
Ma peine.
Mon pays sera mes amours
Toujours.

CHATEAUBRIAND.

XXIV

LA FAMILLE DU MINISTRE DE WAKEFIELD.

Mes enfants, étant élevés sans délicatesse, étaient d'une bonne constitution et d'une santé robuste. Les garçons étaient vigoureux et hardis, mes filles soumises et belles. Quand j'étais au milieu de ce petit cercle qui, je l'espérais, serait le soutien de ma vieillesse, je ne pouvais m'empêcher d'avoir un mouvement d'orgueil, chose d'ailleurs bien naturelle ; et, quoique je n'eusse que six enfants, je les regardais comme un présent considérable que j'avais fait à mon pays, et pour lequel je pensais qu'il me devait quelque reconnaissance.

Notre fils aîné se nommait Georges, du nom de son oncle, qui nous avait laissé dix mille livres sterling. Notre second enfant était une fille, à qui je voulais donner le nom de Griselle, qui était celui de sa tante ; mais ma femme insista pour qu'elle s'appelât Olivia. En moins d'une année ensuite,

nous eûmes une seconde fille. Je comptais bien que celle-ci porterait le nom de sa tante Griselle ; mais une parente riche ayant eu la fantaisie d'en être la marraine, lui donna le nom de Sophie. Ainsi, j'avais deux noms de roman dans ma famille ; mais je proteste que je n'y ai aucune part. Le quatrième était un garçon nommé Moïse ; et, après un intervalle de douze années, nous eûmes encore deux garçons, Dick et Bill.

Il serait inutile de dissimuler la satisfaction que j'avais, quand je voyais mes petits autour de moi ; mais celle de ma femme était encore, pour ainsi dire, plus grande que la mienne. Quand ceux qui nous faisaient des visites venaient à dire :

—En vérité, madame Primerose, vous avez les plus beaux enfants de tout le pays.

—Ah ! voisin, répondait-elle, ils sont comme Dieu les a faits, assez beaux, s'ils sont assez bons.

En même temps elle disait à ses filles de tenir leur tête droite, et, pour ne rien dissimuler, elles étaient effectivement fort jolies.

GOLDSMITH,

(*Le Vicaire de Wakefield.*)

XXV

UNE FAMILLE DE PÊCHEURS NAPOLITAINS

écoutant la lecture de Paul et Virginie.

Nous essayâmes un soir de leur lire *Paul et Virginie.* Ce fut moi qui le traduisis en lisant, parce que j'avais tant l'habitude de le lire, que je le savais pour ainsi dire par cœur. Familiarisé par un plus long séjour en Italie avec la langue, les expressions

ne me coûtaient rien à trouver et coulaient de mes lèvres comme une langue maternelle. A peine cette lecture eut-elle commencé, que les physionomies de notre petit auditoire changèrent et prirent une expression d'attention et de recueillement, indice certain de l'émotion du cœur. Nous avions rencontré la note qui vibre à l'unisson dans l'âme de tous les hommes, de tous les âges et de toutes les conditions, la note sensible, la note universelle, celle qui renferme dans un seul son l'éternelle vérité de l'art : la nature, l'amour de Dieu.

Je n'avais encore lu que quelques pages, et déjà vieillards, jeune fille, enfant, tout avait changé d'attitude. Le pêcheur, le coude sur son genou et l'oreille penchée de mon côté, oubliait d'aspirer la fumée de sa pipe. La vieille grand'mère assise en face de moi, tenait ses deux mains jointes sous son menton, avec le geste des pauvres femmes qui écoutent la parole de Dieu, accroupies sur le pavé des temples. Beppo était descendu du mur de la terrasse, où il était assis tout à l'heure. Il avait placé, sans bruit, sa guitare sur le plancher. Il posait sa main à plat sur le manche, de peur que le vent ne fît résonner les cordes. Graziella, qui se tenait ordinairement un peu loin, se rapprochait insensiblement de moi, comme si elle eût été fascinée par une puissance d'attraction cachée dans le livre.

Adossée au mur de la terrasse, au pied duquel j'étais étendu moi-même, elle se rapprochait de plus en plus de mon côté, appuyée sur sa main gauche, qui portait à terre, dans l'attitude du gladiateur blessé. Elle regardait, avec de grands yeux bien ouverts, tantôt le livre, tantôt mes lèvres d'où coulait le récit, tantôt le vide entre mes lèvres et le livre, comme si elle eût cherché du regard l'invisible esprit qui me l'interprétait. J'entendais son souffle inégal s'interrompre ou se précipiter, suivant les palpitations du drame, comme l'haleine essoufflée de quelqu'un qui gravit une montagne et qui se repose pour respirer de temps en temps. Avant que

je fusse arrivé au milieu de l'histoire, la pauvre enfant avait oublié sa réserve un peu sauvage avec moi. Je sentais la chaleur de sa respiration sur mes mains. Ses cheveux frissonnaient sur mon front. Deux ou trois larmes brûlantes, tombées de ses joues, tachaient les pages tout près de mes doigts.

Excepté ma voix lente et monotone, qui traduisait lentement à cette famille de pêcheurs ce poème du cœur, on n'entendait aucun bruit que les coups sourds et éloignés de la mer, qui battait la côte làbas sous nos pieds. Ce bruit même était en harmonie avec la lecture. C'était comme le dénoûment pressenti de l'histoire, qui grondait d'avance dans l'air au commencement et pendant le cours du récit. Plus ce récit se déroulait, plus il semblait attacher nos simples auditeurs. Quand j'hésitais, par hasard, à trouver l'expression juste pour rendre le mot français, Graziella, qui depuis quelque temps tenait la lampe abritée contre le vent par son tablier, l'approchait tout près des pages et brûlait presque le livre dans son impatience, comme si elle eût pensé que la lumière du feu allait faire jaillir le sens intellectuel à mes yeux et éclore plus vite les paroles sur mes lèvres. Je repoussais en souriant la lampe de la main sans détourner mon regard de la page, et je sentais mes doigts tout chauds de ses pleurs.

Quand je fus arrivé au moment où Virginie, appelée en France par sa tante, sent pour ainsi dire le déchirement de son être en deux, et s'efforce de consoler Paul sous les bananiers, en lui parlant de retour et en lui montrant la mer qui va l'emporter, je fermai le volume et je remis la lecture au lendemain.

Ce fut un coup au cœur des pauvres gens. Graziella se mit à genoux devant moi, puis devant mon ami, pour nous supplier d'achever l'histoire. Mais ce fut en vain. Nous voulions prolonger l'intérêt pour elle, le charme de l'épreuve pour nous. Elle arracha alors le livre de mes mains. Elle l'ou-

vrit comme si elle eût pu, à force de volonté, en comprendre les caractères. Elle lui parla, elle l'embrassa. Elle le remit respectueusement sur mes genoux, en joignant les mains et en me regardant en suppliante.

Sa physionomie, si sereine et si souriante dans le calme, mais un peu austère, avait pris tout à coup dans la passion et dans l'attendrissement sympathique de ce récit, quelque chose de l'animation, du désordre et du pathétique du drame. On eût dit qu'une révolution subite avait changé ce beau marbre en chair et en larmes. La jeune fille sentait son âme jusque-là dormante se réveiller à elle dans l'âme de Virginie. Elle semblait avoir mûri de six ans dans cette demi-heure. Les teintes orageuses de la passion marbraient son front, le blanc azuré de ses yeux et de ses joues. C'était comme une eau calme et abritée, où le soleil, le vent et l'ombre seraient venus à lutter tout à coup pour la première fois. Nous ne pouvions nous lasser de la regarder dans cette attitude. Elle, qui jusque-là ne nous avait inspiré que de l'enjouement, nous inspira presque du respect. Mais ce fut en vain qu'elle nous conjura de continuer: nous ne voulûmes pas user notre puissance en une seule fois, et ses belles larmes nous plaisaient trop à faire couler pour en tarir la source en un jour. Elle se retira en boudant, et éteignit la lampe avec colère.

Le lendemain, quand je la revis sous les treilles et que je voulus lui parler, elle se détourna comme quelqu'un qui cache ses larmes, et refusa de me répondre. On voyait à ses yeux bordés d'un léger cercle noir, à la pâleur plus mate de ses joues, et à une légère et gracieuse dépression des coins de sa bouche, qu'elle n'avait pas dormi, et que son cœur était gros de chagrins imaginaires de la veillée. Merveilleuse puissance d'un livre qui agit sur le cœur d'une enfant illettrée et d'une famille ignorante, avec toute la force d'une réalité, et dont la lecture est un événement dans la vie du cœur!

C'est que, de même que je traduisais le poème, le poème avait traduit la nature, et que ces événements si simples, le berceau de ces deux enfants aux pieds de deux pauvres mères, leurs amours innocents, leur séparation cruelle, ce retour trompé par la mort, ce naufrage et ces deux tombeaux n'enfermant qu'un seul cœur sous les bananiers, sont des choses que tout le monde sent et comprend, depuis le palais jusqu'à la cabane du pêcheur. Les poètes cherchent le génie bien loin, tandis qu'il est dans le cœur, et que quelques notes bien simples, touchées pieusement et par hasard sur cet instrument monté par Dieu même, suffisent pour faire pleurer tout un siècle, et pour devenir aussi populaires que l'amour, et aussi sympathiques que le sentiment. Le sublime lasse, le beau trompe, le pathétique seul est infaillible dans l'art. Celui qui sait attendrir sait tout. Il y a plus de génie dans une larme que dans tous les musées et dans toutes les bibliothèques de l'univers. L'homme est comme l'arbre qu'on secoue pour en faire tomber ses fruits : on n'ébranle jamais l'homme sans qu'il en tombe des pleurs.

Tout le jour, la maison fut triste comme s'il était arrivé un événement douloureux dans l'humble famille. On se réunit pour prendre les repas sans presque se parler. On se sépara, on se retrouva sans sourire. On voyait que Graziella n'avait point le cœur à ce qu'elle faisait en s'occupant dans le jardin ou sur le toit. Elle regardait souvent si le soleil baissait, et, de cette journée, il était visible qu'elle n'attendait que le soir.

Quand le soir fut venu, et que nous eûmes repris tous nos places ordinaires sur l'*astrico*, je rouvris le livre, et j'achevai la lecture au milieu des sanglots. Père, mère, enfants, mon ami, moi-même, tous participaient à l'émotion générale. Le son morne et grave de ma voix se pliait, à mon insu, à la tristesse des aventures et à la gravité des paroles. Elles semblaient, à la fin du récit, venir de loin et tom-

ber de haut dans l'âme, avec l'accent creux d'une poitrine vide, où le cœur ne bat plus, et ne participe plus aux choses de la terre que par la tristesse, la religion et le souvenir.

Il nous fut impossible de prononcer de vaines paroles après ce récit. Graziella resta immobile et sans geste, dans l'attitude où elle était en écoutant, comme si elle écoutait encore. Le silence, cet applaudissement des impressions durables et vraies, ne fut interrompu par personne. Chacun respectait dans les autres les pensées qu'il sentait en soimême. La lampe presque consumée s'éteignit insensiblement sans qu'aucun de nous y portât la main pour la ranimer. La famille se leva et se retira furtivement. Nous restâmes seuls, mon ami et moi, confondus de la toute-puissance de la vérité, de la simplicité et du sentiment sur tous les hommes, sur tous les âges et sur tous les pays.

LAMARTINE,

(*Graziella.*)

XXVI

LA GRÈVE MOUVANTE.

Il arrive parfois, sur de certaines côtes de Bretagne ou d'Ecosse, qu'un homme, un voyageur ou un pêcheur, cheminant à marée basse sur la grève loin du rivage, s'aperçoit soudainement que depuis plusieurs minutes il marche avec quelque peine. La plage est sous ses pieds comme de la poix ; la semelle s'y attache ; ce n'est plus du sable, c'est de la glu. La grève est parfaitement sèche, mais à chaque pas qu'on fait, dès qu'on a levé le pied, l'empreinte qu'il laisse se remplit d'eau. L'œil, du

reste, ne s'est aperçu d'aucun changement; l'immense plage est unie et tranquille, tout le sable a le même aspect, rien ne distingue le sol qui est solide de celui qui ne l'est plus; la petite nuée joyeuse des pucerons de mer continue de sauter tumultueusement sur les pieds du passant. L'homme suit sa route, va devant lui, appuie vers la terre, tâche de se rapprocher de la côte. Il n'est pas inquiet. Inquiet de quoi? Seulement, il sent quelque chose comme si la lourdeur de ses pieds croissait à chaque pas qu'il fait. Brusquement il enfonce. Il enfonce de deux ou trois pouces. Décidément il n'est pas dans la bonne route; il s'arrête pour s'orienter. Tout à coup, il regarde à ses pieds. Ses pieds ont disparu. Le sable les couvre. Il retire ses pieds du sable, il veut revenir sur ses pas, il retourne en arrière, il enfonce plus profondément. Le sable lui vient à la cheville; il s'en arrache et se jette à gauche, le sable lui vient à mi-jambe; il se jette à droite, le sable lui vient aux jarrets. Alors il reconnaît avec une indicible terreur qu'il est engagé dans de la grève mouvante, et qu'il a sous lui le milieu effroyable où l'homme ne peut pas plus marcher que le poisson n'y peut nager. Il jette son fardeau s'il en a un, il s'allége comme un navire en détresse; il n'est déjà plus temps, le sable est au-dessus de ses genoux.

Il appelle, il agite son chapeau ou son mouchoir, le sable le gagne de plus en plus; si la grève est déserte, si la terre est trop loin, si le banc de sable est trop mal famé, s'il n'y a pas de héros dans les environs, c'est fini, il est condamné à l'enlizement. Il est condamné à cet épouvantable enterrement, long, infaillible, implacable, impossible à retarder ni à hâter, qui dure des heures, qui n'en finit pas, qui vous prend debout, libre et en pleine santé, qui vous tire par les pieds, qui, à chaque effort que vous tentez, à chaque clameur que vous poussez, vous entraîne un peu plus bas, qui a l'air de vous punir de votre résistance par un redoublement d'é-

treinte, qui fait rentrer lentement l'homme dans la terre en lui laissant tout le temps de regarder l'horizon, les arbres, les campagnes vertes, les fumées des villages dans la plaine, les voiles des navires sur la mer, les oiseaux qui volent et qui chantent, le soleil, le ciel. L'enlizement, c'est le sépulcre qui se fait marée et qui monte du fond de la terre vers un vivant. Chaque minute est une ensevelisseuse inexorable. Le misérable essaye de s'asseoir, de se coucher, de ramper; tous les mouvements qu'il fait l'enterrent; il se redresse, il enfonce; il se sent engloutir; il hurle, implore, crie aux nuées, se tord les bras, désespère. Le voilà dans le sable jusqu'au ventre; le sable atteint la poitrine, il n'est plus qu'un buste. Il élève les mains, jette des gémissements furieux, crispe ses ongles sur la grève, veut se retenir à cette cendre, s'appuie sur les coudes pour s'arracher à cette gaîne molle, sanglote frénétiquement; le sable monte. Le sable atteint les épaules, le sable atteint le cou; la face seule est visible maintenant. La bouche crie, le sable l'emplit; silence. Les yeux regardent encore, le sable les ferme; nuit. Puis le front décroît, un peu de chevelure frissonne au-dessus du sable; une main sort, troue la surface de la grève, remue et s'agite, et disparaît. Sinistre effacement d'un homme.

Quelquefois le cavalier s'enlize avec le cheval; quelquefois le charretier s'enlize avec la charrette; tout sombre sous la grève. C'est le naufrage ailleurs que dans l'eau. C'est la terre noyant l'homme. La terre, pénétrée d'océan, devient piège. Elle s'offre comme une plaine et s'ouvre comme une onde. L'abîme a de ces trahisons.

V. HUGO,

(*Les Misérables.*)

XXVII

TROIS JOURS DE CHRISTOPHE COLOMB.

—

" En Europe ! en Europe ! — Espérez ! — Plus d'espoir !
— Trois jours, leur dit Colomb, et je vous donne un monde !"
Et son doigt le montrait, et son œil, pour le voir,
Perçait de l'horizon l'immensité profonde.
Il marche, et des trois jours le premier jour a lui ;
Il marche, et l'horizon recule devant lui ;
Il marche, et le jour baisse. Avec l'azur de l'onde
L'azur d'un ciel sans borne à ses yeux se confond.
Il marche, il marche encore, et toujours ; et la sonde
Plonge et replonge en vain dans une mer sans fond.

Le pilote, en silence, appuyé tristement
Sur la barre qui crie au milieu des ténèbres,
Ecoute du roulis le sourd mugissement
Et des mâts fatigués les craquements funèbres.
Les astres de l'Europe ont disparu des cieux ;
L'ardente croix du sud épouvante ses yeux.
Enfin l'aube attendue et trop lente à paraître,
Blanchit le pavillon de sa douce clarté :
" Colomb, voici le jour ! le jour vient de renaître !
— Le jour ! et que vois-tu ? — Je vois l'immensité."

Qu'importe ? il est tranquille...... Ah ! l'avez-vous pensé ?
Une main sur son cœur, si sa gloire vous tente,
Comptez les battements de ce cœur oppressé,
Qui s'élève et retombe, et languit dans l'attente ;
Ce cœur qui, tour à tour brûlant ou sans chaleur,
Se gonfle de plaisir, se brise de douleur.
Vous comprendrez alors que, durant ces journées,
Il vivait, pour souffrir, des siècles par moments ;
Vous direz : " Ces trois jours dévorent des années,
Et la gloire est trop chère au prix de ces tourments."

Le second jour a fui. Que fait Colomb ? il dort ;
La fatigue l'accable, et dans l'ombre on conspire.
" Périra-t-il ? — Aux voix. — La mort ! — La mort ! — La mort !
— Qu'il triomphe demain, ou, parjure, il expire."
Les ingrats ! quoi ! demain il aura pour tombeau
Les mers où son audace ouvre un chemin nouveau !

Et peut-être demain leurs flots impitoyables,
Le poussant vers ces bords que cherchait son regard,
Les lui feront toucher, en roulant sur les sables
L'aventurier Colomb, grand homme un jour plus tard !...

Il rêve : comme un voile étendu sur les mers,
L'horizon qui les borne à ses yeux se déchire,
Et ce monde nouveau qui manque à l'univers,
De ses regards ardents il l'embrasse, il l'admire.
Qu'il est beau, qu'il est frais ce monde vierge encor !
L'or brille sur ses fruits, ses eaux roulent de l'or !
Déjà plein d'une ivresse inconnue et profonde,
Tu t'écrias, Colomb : " Cette terre est mon bien !... "
Mais une voix s'élève, elle a nommé ce monde,
O douleur ! et d'un nom qui n'était pas le tien !...

C. DELAVIGNE,

(*Messéniennes.*)

XXVIII

LE VRAI PATRIOTE.

Pour aimer notre patrie avec un sentiment élevé, nous devons commencer par lui donner en nous-mêmes des citoyens dont elle n'ait pas à rougir, dont elle ait plutôt à s'honorer. Se faire le détracteur de la religion et des bonnes mœurs, et aimer dignement sa patrie sont des choses incompatibles.

Si un homme méprise les autels, la décence, la probité et s'écrie : " Patrie ! patrie ! " n'ayez pas confiance en lui. C'est un hypocrite ; c'est un mauvais citoyen.

Le seul bon patriote est l'homme vertueux, l'homme qui comprend et qui aime tous ses devoirs, et se fait une étude de les remplir.

Il ne se confondra jamais avec le courtisan des puissants, ni avec l'ennemi pervers de toute autorité : la servilité et l'irrévérence sont deux excès semblables.

S'il a des emplois du gouvernement, son but n'est pas l'accroissement de sa propre richesse, mais bien l'honneur et la prospérité de son pays.

Si c'est un simple citoyen, l'honneur et la prospérité de son pays sont également l'objet de ses plus ardents désirs, et il ne fait rien qui puisse s'y opposer ; il fait, au contraire, tout ce qu'il peut pour y contribuer.

Il sait que, dans toute société, il existe des abus ; il désire les voir réformer ; mais il abhorre les fureurs de ceux qui voudraient les réprimer par la confiscation et par de sanguinaires vengeances parce que, de tous les abus, ce sont là les plus terribles et les plus funestes.

Il n'appelle ni ne suscite les discordes civiles ; il est plutôt, par ses exemples et ses discours, le modérateur, autant qu'il le peut, des esprits exagérés, et le conseiller de l'indulgence et de la paix. Il ne cesse d'être doux comme un agneau qu'au jour où la patrie en danger a besoin de son bras pour la défendre. Alors il devient un lion : il sait combattre, vaincre ou mourir.

SILVIO PELLICO,

(*Des Devoirs des Hommes.*)

XXIX

UNE PROCESSION A MILAN.

Le 11 juin, jour fixé pour la cérémonie, la procession sortit de la cathédrale à l'aube naissante. En avant-garde marchait une nombreuse troupe de fidèles, composée surtout de femmes vêtues de bure grossière, la tête couverte de voiles épais et les pieds nus. C'étaient ensuite les corporations d'artisans,

précédées de leurs bannières, puis les confréries avec leurs différents costumes, et les membres du clergé séculier avec les insignes de leurs dignités, tous portant un cierge ou une torche. Derrière eux, au milieu d'un flot de lumières plus vives et d'un hosannah de chants religieux, s'avançait sous un riche dais, la châsse portée par quatre chanoines qui se remplaçaient à tour de rôle. A travers le cristal de la verrerie apparaissait le corps du vénérable Charles Borromée, revêtu de splendides habits pontificaux et coiffé de la mitre épiscopale; sous ses formes mutilées et raidies par la mort, on pouvait même encore distinguer quelques vestiges du prélat, tel que le représentaient les images sacrées, et tel que se le rappelaient les vieillards qui l'avaient vu jadis. Suivant immédiatement les augustes reliques, comme se rapprochant le plus du mort vénéré par ses mérites, ses liens de famille et sa haute dignité, marchait alors l'archevêque Frédérigo, précédant ses diacres et ses clercs. Enfin, venaient les magistrats en costume officiel, puis les nobles, les uns pompeusement vêtus, comme pour rendre un éclatant hommage à la religion; les autres en deuil, la tête et les pieds nus, en signe de pénitence, tous ayant un cierge à la main. Le cortège était fermé par ceux qui désiraient y prendre part.

Le chemin que devait parcourir la procession était préparé comme pour une fête; les riches avaient exposé sur le seuil de leurs habitations leurs meubles les plus précieux; les maisons des pauvres avaient été ornées par les soins des voisins ou de la municipalité. Ce n'étaient partout sur les façades que guirlandes de feuillage, tableaux religieux, inscriptions, devises, *ex-voto*. Sur la saillie des fenêtres, chaque habitant avait placé des vases, des tapisseries, des objets d'art, le tout accompagné de nombreux cierges. A d'autres fenêtres, on voyait de malheureux malades, cloîtrés dans leur appartement, suivre la procession du regard et l'accompa-

gner de leurs prières. D'autres rues étaient muettes, désertes, c'étaient celles où ne parvenaient que comme un murmure les chants du cortège et le bruit de la foule. Dans les endroits plus voisins de la cathédrale, les habitants étaient montés sur le toit de leurs maisons, pour apercevoir, au moins de loin, la châsse, l'évêque, quelque partie enfin de l'auguste cérémonie.

MANZONI,

(*Les Fiancés.*)

XXX

DANTE, CONDUIT PAR VIRGILE, ARRIVE A LA PORTE DE L'ENFER.

“ Par moi l'on va dans la cité des larmes; par moi l'on va dans l'abîme des douleurs; par moi l'on va parmi les races criminelles. La justice anima mon sublime créateur: je suis l'ouvrage de la divine puissance, de la haute sagesse et du premier amour; rien ne fut créé avant moi, que les substances éternelles, et moi je dure éternellement. O vous qui entrez, laissez toute espérance ! ”

Telles sont les paroles que je vis tracées en caractères noirs au-dessus d'une porte. Je dis alors: “ Mon maître, ces paroles sont terribles.” Il me répondit avec un ton d'assurance: “ Il faut renoncer ici à toute défiance; il faut bannir toute lâcheté: nous sommes arrivés aux lieux dont je t'ai parlé; tu y verras les ombres plaintives qui ont perdu la connaissance de la béatitude.” En même temps mon guide me prit par la main, d'un air riant qui me rendit mon courage, et il m'introduisit dans les mystères de l'abîme.

Là, des soupirs, des plaintes, des gémissements profonds se répandaient sous un ciel qui n'est éclairé d'aucune étoile. Un premier mouvement de pitié m'arracha des larmes. Mille langages divers, des cris de désespoir et de rage, d'affreux hurlements, des voix rauques ou retentissantes, accompagnés du choc tumultueux des mains, produisaient un bruit impétueux dont ce brouillard perpétuel est agité, comme le sable est soulevé par le vent de la tempête. Et moi qui avais la tête ceinte d'un voile d'incertitude et d'erreur, je m'écriai : "O mon maître ! qu'entends-je ? quel est ce peuple d'infortunés vaincus par la douleur ?" — Voilà, me répondit-il, quel est le sort des âmes malheureuses de ceux qui vécurent sans vice et sans vertu. Elles sont confondues avec les anges indignes qui, dans leur égoïsme, ne furent ni fidèles ni rebelles à Dieu. Ces âmes que le ciel chassa pour ne rien perdre de sa pureté, ne sont pas précipitées dans les gouffres infernaux, parce que les coupables qui les habitent pourraient tirer vanité d'une telle compagnie." — O mon maître ! dis-je encore, quelle est la douleur cuisante qui leur fait jeter de tels cris ?" Il me répondit : " Tu vas l'apprendre en peu de mots. Ces esprits n'ont pas l'espoir de la mort, et leur destinée obscure est si avilie, qu'ils sont envieux même d'un sort plus terrible. Le monde n'a gardé aucun souvenir de leur existence ; la miséricorde et la justice les dédaignent. Ne parlons plus d'eux ; mais regarde, et passe."

DANTE,

(*La Divine Comédie.*)

XXXI

LE LAC.

Ainsi, toujours poussés vers de nouveaux rivages,
Dans la nuit éternelle emportés sans retour,
Ne pourrons-nous jamais sur l'océan des âges
Jeter l'ancre un seul jour.

O lac ! l'année à peine a fini sa carrière,
Et près des flots chéris qu'elle devait revoir,
Regarde ! je viens seul m'asseoir sur cette pierre
Où tu la vis s'asseoir !

Tu mugissais ainsi sous ces roches profondes ;
Ainsi tu te brisais sur leurs flancs déchirés ;
Ainsi le vent jetait l'écume de tes ondes
Sur ses pieds adorés.

Un soir, t'en souvient-il ? nous voguions en silence ;
On n'entendait au loin, sur l'onde et sous les cieux,
Que le bruit des rameurs qui frappaient en cadence
Tes flots harmonieux.

Tout à coup des accents inconnus à la terre
Du rivage charmé frappèrent les échos ;
Le flot fut attentif, et la voix qui m'est chère
Laissa tomber ces mots :

" O temps, suspends ton vol ! et vous, heures propices,
Suspendez votre cours !
Laissez-nous savourer les rapides délices
Des plus beaux de nos jours !

" Assez de malheureux ici-bas vous implorent :
Coulez, coulez pour eux ;
Prenez avec leurs jours les soins qui les dévorent ;
Oubliez les heureux.

" Mais je demande en vain quelques moments encore,
Le temps m'échappe et fuit ;
Je dis à cette nuit : " Sois plus lente ; " et l'aurore
Va dissiper la nuit.

" Aimons donc, aimons donc ! de l'heure fugitive,
Hâtons-nous, jouissons !
L'homme n'a point de port, le temps n'a point de rive ;
Il coule, et nous passons ! "

Temps jaloux ! se peut-il que ces moments d'ivresse,
Où l'amour à longs flots nous verse le bonheur,
S'envolent loin de nous de la même vitesse
Que les jours de malheur ?

Eh quoi ! n'en pourrons-nous fixer au moins la trace ?
Quoi ! passés pour jamais ? quoi ! tout entiers perdus ?
Ce temps qui les donna, ce temps qui les efface,
Ne nous les rendra plus ?

Eternité, néant, passé, sombres abîmes,
Que faites-vous des jours que vous engloutissez ?
Parlez : nous rendrez-vous ces extases sublimes
Que vous nous ravissez ?

O lac ! rochers muets ! grottes ! forêt obscure !
Vous que le temps épargne ou qu'il peut rajeunir,
Gardez de cette nuit, gardez, belle nature,
Au moins le souvenir !

Qu'il soit dans ton repos, qu'il soit dans tes orages,
Beau lac, et dans l'aspect de tes riants coteaux,
Et dans ces noirs sapins, et dans ces rocs sauvages
Qui pendent sur tes eaux !

Qu'il soit dans le zéphyr qui frémit et qui passe,
Dans les bruits de tes bords par tes bords répétés,
Dans l'astre au front d'argent qui blanchit ta surface
De ses molles clartés !

Que le vent qui gémit, le roseau qui soupire,
Que les parfums légers de ton air embaumé,
Que tout ce qu'on entend, l'on voit ou l'on respire,
Tout dise : " Ils ont aimé ! "

LAMARTINE,

(*Méditatons Poétiques.*)

XXXII

RAGE DE SATAN

précipité au fond des Enfers ; il réveille ses légions et les excite au combat.

Est-ce ici la région, le sol, le climat, le séjour que nous devons changer contre le ciel ? cette morne obscurité contre cette lumière céleste ? Soit ! puisque celui qui maintenant est souverain, peut disposer et décider de ce qui sera justice. Le plus loin de lui est le mieux, de lui qui, égalé en raison, s'est élevé au-dessus de ses égaux par la force.

Adieu, champs fortunés où la joie habite pour toujours ! Salut, horreurs ! salut, monde infernal ! Et toi, profond Enfer, reçois ton nouveau possesseur. Il t'apporte un esprit que ne changeront ni le temps ni le lieu. L'esprit est à soi-même sa propre demeure, il peut faire en soi un ciel de l'enfer, un enfer du ciel. Qu'importe où je serai, si je suis toujours le même et ce que je dois être, tout, quoique moindre que celui que le tonnerre a fait le plus grand ? Ici, du moins, nous serons libres. Le Tout-Puissant n'a pas bâti ce lieu pour l'envier ; il ne voudra pas nous en chasser. Ici nous pourrons régner en sûreté ; et, à mon avis, régner est digne d'ambition, même en enfer ; mieux vaut régner en enfer que servir dans le ciel.

Mais laisserons-nous donc nos amis fidèles, les associés, les copartageants de notre ruine, étendus, étonnés sur le lac d'oubli ? Ne les appellerons-nous pas à prendre avec nous la part de ce manoir malheureux, ou, avec nos armes ralliés, à tenter une fois de plus s'il est encore quelque chose à regagner au ciel, ou à perdre dans l'enfer ? "

Ainsi parla Satan, et Béelzébuth lui répondit :

" Chef de ces brillantes armées, qui par nul autre que le Tout-Puissant n'auraient été vaincues, si une fois elles entendent cette voix, le gage le plus vif de leur espérance au milieu des craintes et des dangers ; cette voix si souvent retentissante dans les pires extrémités, au bord périlleux de la bataille quand elle rugissait ; cette voix, signal le plus rassurant dans tous les assauts, soudain elles vont reprendre un nouveau courage et revivre, quoiqu'elles languissent à présent, gémissantes et prosternées sur le lac de feu, comme nous tout à l'heure assourdis et stupéfaits : qui s'en étonnerait, tombées d'une si pernicieuse hauteur ! "

A peine Béelzébuth achevait-il ces mots, que déjà Satan s'élançait vers le rivage. Il élève une si grande voix, que tout le creux de l'enfer en retentit.

" Princes, potentats, guerriers, fleurs du ciel jadis à vous, maintenant perdu ! une stupeur telle que celle-ci peut-elle saisir des esprits éternels, ou avez-vous choisi ce lieu après les fatigues de la bataille, pour reposer votre valeur lassée, par la douceur que vous trouvez à dormir ici, comme dans les vallées du ciel ? ou bien, dans cette abjecte posture, avez-vous juré d'adorer le vainqueur ? Il contemple à présent chérubins et séraphins, roulant dans le gouffre, armes et enseignes brisées, jusqu'à ce que bientôt ses rapides ministres, découvrant des portes du ciel leur avantage, et descendant, nous foulent aux pieds ainsi languissants, ou nous attachent à coups de foudre au fond de cet abîme. Eveillez-vous ! levez-vous ! ou soyez à jamais tombés ! "

MILTON,

(*Le Paradis perdu, L. I.*)

XXXIII

GUILLAUME TELL S'ÉCHAPPE DES MAINS DU BAILLI GESLER.

LE PÊCHEUR.

Que vois-je! Tell, comment êtes-vous ici? Parlez.

TELL.

J'étais couché dans la barque, attaché avec des cordes, désarmé, désespéré!... Je ne comptais plus revoir la belle lumière du soleil ni les chers visages de ma femme et de mes enfants, et, désolé, je regardais l'immensité des eaux!...

LE PÊCHEUR.

Oh! pauvre homme!

TELL.

Nous naviguions ainsi, le bailli, Rudolph, l'écuyer et les valets. Mais mon carquois et mon arbalète étaient à l'extrémité postérieure, près du grand mât. Comme nous atteignions le coin près du petit Axenberg, Dieu voulut que soudain il éclatât, des abîmes du Saint-Gothard, une tempête tellement horrible, que le cœur faillit à tous les rameurs, et tous pensaient être noyés misérablement. Alors j'entends un des serviteurs se tourner vers le bailli et dire: "Vous voyez notre détresse et la vôtre? Nous sommes tous au bord du tombeau. Les rameurs, troublés par la peur, ne savent que faire, et ne s'entendent pas à bien conduire une barque, mais il y a là Tell, un homme fort et sachant diriger une barque. Si nous avions recours à lui dans

ce péril ?" Alors le bailli me dit : "Tell, si tu te croyais capable de nous sauver de la tempête, je pourrais bien te délivrer de tes liens." Je répondis : "Oui, seigneur, avec l'aide de Dieu, j'ai confiance, et j'aiderai à nous tirer d'ici." Je fus donc délivré de mes liens, je pris le gouvernail et je dirigeai bravement la barque. Cependant je regardais du côté où était mon arbalète, et je cherchais sur le rivage un lieu convenable pour sauter. Et comme j'aperçus une pointe de rocher qui s'avance dans le lac en s'aplatissant...

LE PÊCHEUR.

Je la connais, c'est au pied du grand Axenberg ; mais je n'estime pas possible, tant il est escarpé, de l'atteindre en sautant d'une barque.

TELL.

Je criai aux rameurs de manœuvrer vigoureusement vers ce rocher. "Là, criai-je, le plus difficile sera fait." Et lorsque nous l'eûmes atteint à force de rames, j'implorai la grâce de Dieu, et, rassemblant toutes mes forces, je poussai la partie postérieure de la barque vers la paroi du rocher ; puis saisissant vite mon arbalète, je m'élançai et sautai sur la plateforme (1), et avec un violent coup de pied en arrière, je renvoyai la barque dans le milieu des eaux. Maintenant elle peut flotter sur les vagues à la volonté de Dieu ! Me voici sauvé de la violence de la tempête et de la méchanceté des hommes.

LE PÊCHEUR.

Tell, Tell ! le Seigneur a fait pour vous un visible miracle.

SCHILLER,

(*Guillaume Tell, act. IV, sc. I.*)

---

(1) Le rocher sur lequel Tell s'élança porte aujourd'hui le nom de *Tellenplatte*, *Tellensprung*, saut de Tell. On y a élevé une petite chapelle. — (TH. LEPETIT.)

XXXIV

LES FUNÉRAILLES DU PAUVRE.

La porte fut ouverte par une jeune fille de treize ou quatorze ans. L'entrepreneur vit tout de suite assez ce que contenait la chambre, pour s'assurer que c'était bien le logement auquel on l'avait adressé. Il entra et Olivier le suivit.

Il n'y avait pas de feu dans la pièce, mais un homme était tapi machinalement contre le poèle vide. Une vieille femme aussi avait approché un tabouret près du foyer glacé et était assise auprès de lui. Dans un autre coin, quelques enfants déguenillés; et dans un petit enfoncement, en face de la porte, gisait sur la terre quelque chose de couvert avec une vieille couverture. Olivier frissonna en jetant les yeux de ce côté et se serra involontairement contre son maître; car, bien que ce fût couvert, l'enfant sentit que c'était un cadavre.

La figure de l'homme était maigre et très pâle; ses cheveux et sa barbe grisonnaient, ses yeux étaient injectés. Le visage de la vieille femme était ratatiné; ses deux dernières dents dépassaient sa lèvre inférieure; ses yeux étaient vifs et perçants. Olivier avait peur de les regarder l'un ou l'autre; ils ressemblaient aux rats qu'il avait vus au dehors.

"— Personne ne s'approchera d'elle!" s'écria l'homme, comme l'*undertaker* se dirigeait vers le réduit. "En arrière! vous dis-je, en arrière! si vous avez une vie à perdre.

— Vous êtes fou! mon brave homme, dit l'*undertaker*, qui était assez bien habitué à la misère sous toutes ses formes, vous êtes fou!

— Je vous dis, reprit l'autre, en joignant les mains et en frappant du pied sur le parquet avec fureur, je vous dis que je ne veux pas qu'on l'en-

terre. Elle ne pourrait pas reposer là-bas. Les vers la tourmenteraient ... ne la mangeraient pas. Elle est si usée ! ... "

L'*undertaker* ne répondit point à ces extravagances, mais tirant de sa poche un ruban, s'agenouilla un moment auprès du corps.

" — Ah ! dit l'homme, fondant en larmes et tombant à genoux aux pieds de la femme morte, à genoux ! à genoux ! à genoux autour d'elle, vous tous, et écoutez mes paroles. Je dis qu'elle est morte de faim. Je n'ai jamais su combien elle était malade, avant que la fièvre ne la prît ; et alors ses os lui sortaient de la peau...... Il n'y avait ni feu ni chandelle ; elle est morte dans l'obscurité ... dans l'obscurité ! Elle ne put même pas voir les visages de ses enfants, quoique nous l'entendions balbutier leurs noms. J'ai mendié pour elle dans les rues, et ils m'ont envoyé en prison. Quand je suis revenu, elle était mourante, et tout le sang de mon cœur s'est figé ; car ils l'ont fait mourir de faim. Je le jure devant Dieu qui voit cela ; ils l'ont fait mourir de faim ! "

Il se prit les cheveux à deux mains, et, avec un gémissement, il roula sur le sol, l'œil fixe, et l'écume sortant de ses lèvres.

Les enfants terrifiés jetaient les hauts cris ; mais la vieille, qui était restée jusqu'alors aussi calme que si elle eût été complètement sourde à tout ce qui se passait, les menaça en silence ; et, ayant dénoué la cravate de l'homme, qui restait toujours étendu par terre, elle fit un pas en chancelant vers l'*undertaker :*

" — C'était ma fille, dit-elle, en tournant la tête dans la direction du corps, et parlant avec un clignement d'yeux idiot, plus lugubre que la présence de la mort elle-même. Seigneur ! Seigneur ! n'est-il pas étrange que moi qui lui ai donné le jour, je sois vivante et joyeuse, et qu'elle soit là, si froide et si raide ? Seigneur ! Seigneur ! songer à cela c'est

aussi bon qu'une pièce de comédie, aussi bon qu'une pièce de comédie ! "

Comme la misérable créature marmottait et riait dans sa hideuse gaieté, l'*undertaker* se tourna pour s'en aller.

"—Arrêtez ! arrêtez ! dit la vieille, avec un violent soupir ; sera-t-elle enterrée demain, ou le jour suivant, ou ce soir ? Je l'ai mise de côté, et il faut que je sorte, vous savez. Envoyez-moi un grand manteau, un bon et chaud manteau, car il fait bien froid. Il nous faudrait aussi un gâteau et du vin avant de partir. Ne faites pas attention : envoyez du pain, seulement un morceau de pain et un verre d'eau. Aurons-nous du pain, mon cher ? "

Et la vieille retenait l'*undertaker* par son habit, comme il faisait un pas de plus vers la porte.

"—Oui, oui, dit l'*undertaker*, naturellement... quelque chose... tout ce qu'il faudra."

Il se dégagea de son étreinte, et, entraînant Olivier derrière lui, il se précipita au dehors.

Le jour suivant, la famille ayant été secourue, dans l'intervalle, d'un demi-quart de pain et d'un morceau de fromage, envoyés par M. Bumble lui-même, Olivier et son maître retournèrent à la misérable demeure, où M. Bumble était déjà arrivé, accompagné de quatre hommes du *workhouse*, qui devaient remplir l'office de porteurs. Un vieux manteau noir avait été jeté sur les épaules de la vieille femme et de l'homme ; le cercueil nu, ayant été vissé, fut posé sur les épaules des porteurs et descendu dans la rue.

"—Maintenant, la vieille, il faut mettre votre meilleure jambe en avant, murmura Sowerberry à l'oreille de la femme. Nous sommes un peu en retard, et nous pourrions faire attendre le *clergyman*. En avant, mes hommes ! Aussi vite que vous voudrez."

Ainsi commandés, les porteurs trottaient sous leur léger fardeau, et les deux parents de la morte les suivaient d'aussi près qu'ils pouvaient. M.

Bumble et Sowerberry marchaient d'un bon pas en avant, et Olivier, dont les jambes n'étaient pas aussi longues que celles de son maître, courait à côté.

Il n'y avait pas une si grande nécessité de se presser que M. Sowerberry l'avait cru, cependant, car lorsqu'ils atteignirent le coin obscur du cimetière dans lequel croissaient les orties et où étaient creusées les tombes de la paroisse, le *clergyman* n'était pas arrivé ; et le clerc, assis devant le feu de la sacristie, semblait considérer comme fort probable qu'il n'arriverait pas avant une heure. De sorte qu'ils posèrent la bière sur le bord de la fosse ; et les deux pleureurs attendirent patiemment dans la terre humide, par la pluie fine qui tombait, tandis que les gamins déguenillés que le spectacle avait attirés dans le cimetière jouaient bruyamment à cache-cache parmi les pierres funéraires, ou variaient leurs amusements en sautant en arrière et en avant par dessus le cercueil. M. Sowerberry et Bumble, étant des amis personnels du clerc, s'étaient assis auprès du feu avec lui et lisaient le journal.

Enfin, après un peu plus d'une heure, l'on vit M. Bumble et Sowerberry courant vers la fosse ; et, immédiatement après, l'ecclésiastique apparut, mettant son surplis en venant. M. Bumble, alors, corrigea un ou deux des gamins pour sauver les apparences ; et le révérend *gentleman*, ayant lu du service funèbre autant qu'il en pouvait entrer en quatre minutes, donna son surplis au clerc et se sauva bien vite.

"—Allons, Bill, dit Sowerberry au fossoyeur, remplissez." Ce n'était pas une chose difficile, car la fosse était si pleine que le dessus du cercueil était à peine à quelques pieds de la surface. Le fossoyeur jeta la terre, la foula négligemment avec ses pieds, mit sa bèche sur l'épaule et s'en alla, suivi par les gamins, qui se plaignaient amèrement que la farce fût sitôt finie.

"—Venez, mon pauvre garçon, dit Bumble, frappant l'homme sur le dos, on va fermer le cimetière."

L'homme, qui n'avait pas fait un mouvement depuis qu'il s'était placé sur le bord de la fosse, leva la tête, regarda d'un air effaré la personne qui lui parlait, fit quelques pas en avant, et tomba en syncope. La vieille idiote était trop occupée à déplorer la perte de son manteau que l'*undertaker* avait emporté, pour faire attention à lui ; on lui jeta un pot d'eau sur la tête, et, quand il reprit connaissance, on le mit bel et bien hors du cimetière, on ferma la porte, et on se sépara chacun de son côté.

CHARLES DICKENS,

(*Olivier Twist.*)

XXXV

FRAGMENT DE MACAULAY SUR LORD BYRON.

On ne peut douter que cet homme remarquable n'ait dû l'immense influence qu'il a exercée sur ses contemporains au moins autant à sa sombre personnalité qu'à la puissance réelle de sa poésie. Nous n'avons jamais bien pu comprendre comment le *moi*, si impopulaire dans la conversation, peut être si populaire dans les écrits ; ou comment il se fait que des hommes qui affectent dans leurs œuvres des qualités et des sentiments qu'ils n'ont pas, en imposent à leurs contemporains beaucoup plus aisément qu'à la postérité...

Nous ne voulons pas conjecturer ce que nos petits-fils pourront penser du caractère de lord Byron, tel qu'il apparaît dans sa poésie. Il est certain que

l'intérêt qu'il a excité durant sa vie est sans pareil dans l'histoire littéraire. La sentiment qu'il inspirait aux jeunes gens ne peut être compris que par ceux qui l'ont éprouvé. Aux gens qui ne connaissent pas les calamités réelles, rien n'est doux comme la mélancolie...

...Parmi cette classe nombreuse de jeunes gens dont les lectures se bornent à peu près aux ouvrages d'imagination, la popularité de lord Byron était sans limites. Ils achetaient ses portraits; ils collectionnaient ses plus petites reliques; ils apprenaient ses poèmes par cœur, et s'efforçaient d'écrire comme lui et de lui ressembler. Beaucoup d'entre eux s'exerçaient devant le miroir, pour tâcher d'attraper le pli de la lèvre supérieure et le froncement du sourcil, qui apparaissent dans quelques-uns des portraits. Quelques-uns ouvraient leurs cols de chemises, à l'imitation de leur grand chef. Pendant quelques années, la presse ne produisit pas un seul roman qui n'eût son mystérieux pair, désespéré comme Lara. Le nombre est incalculable des *sous-gradués* et des étudiants en médecine pleins d'espoir, sur qui la fraîcheur du cœur cessait de tomber comme la rosée, dont les passions s'étaient réduites en cendres, et à qui le secours des larmes était refusé! Et ce n'était pas le pis. Il s'était créé, dans l'esprit de beaucoup de ces enthousiastes, une pernicieuse et absurde association entre la puissance intellectuelle et la dépravation morale. Ils tiraient de la poésie de lord Byron, tout un système d'éthique, composé de misanthropie et de volupté, système dans lequel les deux grands commandements étaient: de haïr votre voisin, et d'aimer la femme de votre voisin.

Cette affectation a disparu, et quelques années de plus détruiront tout ce qui peut rester encore de ce pouvoir magique, qui appartint autrefois au nom de Byron. Pour nous, il est encore un homme jeune, noble et malheureux. Pour nos enfants, il ne sera plus qu'un écrivain; et leur jugement impartial

marquera sa place parmi les écrivains, sans se préoccuper ou de son rang ou de son histoire personnelle. Que sa poésie subisse un sévère épluchage ; que beaucoup de ce qu'ont admiré ses contemporains soit ultérieurement rejeté comme sans valeur, nous avons peu de doute à cet égard. Mais nous ne doutons pas davantage que, après la plus scrupuleuse enquête, il en restera beaucoup encore qui ne périra qu'avec la langue anglaise.

MACAULAY,

(*Essai sur Byron.*)

NOTE DE L'AUTEUR. — Ce morceau, ainsi que le précédent, est tiré d'un excellent ouvrage de M. Odysse-Barot, intitulé : *Histoire de la littérature contemporaine en Angleterre.*

XXXVI

LE REVENANT.

Elle avait tous les biens que Dieu donne ou permet,
On l'avait mariée à l'homme qu'elle aimait ;
Elle eut un fils, ce fut une ineffable joie.

Ce premier-né couchait dans un berceau de soie ;
Sa mère l'allaitait ; il faisait un doux bruit
A côté du chevet nuptial, et, la nuit,
La mère ouvrait son âme aux chimères sans nombre.
Pauvre mère ! ses yeux resplendissaient dans l'ombre,
Quand, sans souffle, sans voix, renonçant au sommeil,
Penchée, elle écoutait dormir l'enfant vermeil.

Il eut trois ans : doux âge où déjà la parole,
Comme le jeune oiseau, bat de l'aile et s'envole.

Et la mère disait : " Mon fils," et reprenait :
" Voyez, comme il est grand ! Il apprend, il connaît
" Ses lettres. C'est un lutin ! Il veut que je l'habille
" En homme ; il ne veut plus de ces robes de fille ;
" C'est déjà très méchant ces petits hommes-là !
" C'est égal, il lit bien ; il ira loin, il a
" De l'esprit ; je lui fais épeler l'Evangile..."
Et ses yeux adoraient cette tête fragile,
Et, femme heureuse, et mère au regard triomphant,
Elle sentait son cœur battre dans son enfant.

Un jour,— nous avons tous de ces dates funèbres !—
Le *croup*, monstre hideux, épervier des ténèbres,
Sur la blanche maison brusquement s'abattit,
Horrible, et se ruant sur le pauvre petit,
Le saisit à la gorge : ô noire maladie,
De l'air par qui l'on vit, sinistre perfidie !
Qui n'a vu se débattre, hélas ! ces doux enfants
Qu'étreint le croup féroce en ses doigts étouffants ;
Ils luttent ; l'ombre emplit lentement leurs yeux d'ange,
Et de leur bouche froide il sort un râle étrange,
Et si mystérieux qu'il semble qu'on entend
Dans leur poitrine, où meurt le souffle hatetant,
L'affreux coq du tombeau chanter son aube obscure.
Tel qu'un fruit qui du givre a senti la piqûre,
L'enfant mourut. La mort entra comme un voleur,
Et l'emporta glacé...
...La mère au cœur meurtri,
Pendant qu'à ses côtés pleurait le père sombre,
Resta trois mois sinistre, immobile dans l'ombre,
L'œil fixe, murmurant on ne sait quoi d'obscur,
Et regardant toujours le même angle du mur.
Le médecin disait : " Si Dieu pouvait distraire
" Ce cœur triste et donner à l'enfant mort un frère ! "
Mais elle s'écriait en tombant à genoux :
" Non, non, je ne veux pas ! Non, tu serais jaloux,
" O mon doux endormi, toi que la terre glace,
" Tu dirais : On m'oublie ; un autre a pris ma place ;
" Ma mère l'aime et vit ; elle le trouve beau,
" Elle l'embrasse, et moi je suis dans mon tombeau !
" Non, non ! " Ainsi pleurait cette douleur profonde ;
Et pourtant elle mit un autre enfant au monde,
Le père tout joyeux cria : " C'est un garçon ! "
Mais le père était seul joyeux dans la maison ;
La mère, en l'allaitant, restait morne, accablée,
Pensant au nouveau fils moins qu'à l'âme envolée,
Hélas ! et songeant moins aux langes qu'au linceul.
Elle disait : " Cet ange en son sépulcre est seul ! "

O doux miracle ! ô mère au bonheur revenue !
Elle entendit,— avec une voix bien connue,—
Le nouveau-né parler dans l'ombre, entre ses bras,
Et tout bas murmurer : " C'est moi : ne le dis pas."

V. Hugo.

XXXVII

BONAPARTE.

Sur un écueil battu par la vague plaintive ;
Le nautonier, de loin, voit blanchir sur la rive
Un tombeau près du bord par les flots déposé ;
Le temps n'a pas encor bruni l'étroite pierre,
Et sous le vert tissu de la ronce et du lierre
On distingue... un sceptre brisé.

Ici gît... Point de nom ! demandez à la terre !
Ce nom, il est inscrit en sanglant caractère
Des bords du Tanaïs au sommet du Cédar,
Sur le bronze et le marbre, et sur le sein des braves,
Et jusque dans le cœur de ces troupeaux d'esclaves
Qu'il foulait tremblants sous son char.

Depuis les deux grands noms qu'un siècle au siècle [annonce,
Jamais nom qu'ici-bas toute langue prononce
Sur l'aile de la foudre aussi loin ne vola ;
Jamais d'aucun mortel le pied qu'un souffle efface
N'imprima sur la terre une plus forte trace,
Et ce pied s'est arrêté là...

Il est là... Sous trois pas un enfant le mesure !
Son ombre ne rend pas même un léger murmure ;
Le pied d'un ennemi foule en paix son cercueil.
Sur ce front foudroyant le moucheron bourdonne,
Et son ombre n'entend que le bruit monotone
D'une vague contre un écueil.

Ne crains pas cependant, ombre encore inquiète,
Que je vienne outrager ta majesté muette.
Non! la lyre aux tombeaux n'a jamais insulté ;
La mort de tout temps fut l'asile de la gloire ;
Rien ne doit jusqu'ici poursuivre une mémoire ;
Rien... excepté la vérité!

Ta tombe et ton berceau sont couverts d'un nuage ;
Mais, pareil à l'éclair, tu sortis d'un orage ;
Tu foudroyas le monde avant d'avoir un nom :
Tel ce Nil, dont Memphis boit les vagues fécondes,
Avant d'être nommé fait bouillonner ses ondes
Aux solitudes de Memnon.

Superbe, et dédaignant ce que la terre admire,
Tu ne demandais rien au monde que l'empire.
Tu marchais... tout obstacle était ton ennemi.
Ta volonté volait comme ce trait rapide
Qui va frapper le but où le regard le guide,
Même à travers un cœur ami.

Jamais pour éclaircir ta royale tristesse,
La coupe des festins ne te versa l'ivresse ;
Tes yeux d'une autre pourpre aimaient à s'enivrer.
Comme un soldat debout, qui veille sous ses armes,
Tu vis de la beauté le sourire et les larmes,
Sans sourire et sans soupirer.

Tu n'aimais que le bruit du fer, le cri d'alarmes,
L'éclat resplendissant de l'aube sur les armes ;
Et ta main ne flattait que ton léger coursier,
Quand les flots ondoyants de sa pâle crinière
Sillonnaient comme un vent la sanglante poussière,
Et que ses pieds brisaient l'acier.

Tu grandis sans plaisir, tu tombas sans murmure,
Rien d'humain ne battait sous ton épaisse armure :
Sans haine et sans amour, tu vivais pour penser.
Comme l'aigle régnant dans un ciel solitaire,
Tu n'avais qu'un regard pour mesurer la terre,
Et des serres pour l'embrasser.

Tu tombas cependant de ce sublime faîte :
Sur ce rocher désert jeté par la tempête,
Tu vis tes ennemis déchirer ton manteau ;
Et le sort, ce seul dieu qu'adora ton audace,
Pour dernière faveur t'accorda cet espace
Entre le trône et le tombeau.

On dit qu'aux derniers jours de sa longue agonie,
Devant l'éternité seul avec son génie,
Son regard vers le ciel parut se soulever :
Le signe rédempteur toucha son front farouche ;
Et même on entendit commencer sur sa bouche
Un nom... qu'il n'osait achever.

Achève... C'est le Dieu qui règne et qui couronne :
C'est le Dieu qui punit, c'est le Dieu qui pardonne :
Pour les héros et nous il a des poids divers.
Parle-lui sans effroi : lui seul peut te comprendre.
L'esclave et le tyran ont tous un compte à rendre :
L'un du sceptre, l'autre des fers.

Son cercueil est fermé : Dieu l'a jugé. Silence !
Son crime et ses exploits pèsent dans la balance :
Que des faibles mortels la main n'y touche plus !
Qui peut sonder, Seigneur, ta clémence infinie ?
Et vous, fléaux de Dieu, qui sait si le génie
N'est pas une de vos vertus !

LAMARTINE,

(*Nouvelles Méditations poétiques.*)

XXXVIII

UNE BELLE NUIT DANS LES DÉSERTS DU NOUVEAU-MONDE.

Une heure après le coucher du soleil, la lune se montra au-dessus des arbres ; à l'horizon opposé, une brise embaumée, qu'elle amenait de l'Orient avec elle, semblait la précéder, comme sa fraîche

haleine, dans les forêts. La reine des nuits monta peu à peu dans le ciel: tantôt elle suivait paisiblement sa course azurée; tantôt elle reposait sur des groupes de nues, qui ressemblaient à la cime des hautes montagnes couronnées de neige. Ces nues, ployant et déployant leurs voiles, se déroulaient en zones diaphanes de satin blanc, se dispersaient en légers flocons d'écume, ou formaient dans les cieux des bancs d'une ouate éblouissante, si doux à l'œil qu'on croyait ressentir leur mollesse et leur élasticité. La scène, sur la terre, n'était pas moins ravissante; le jour bleuâtre et velouté de la lune descendait dans les intervalles des arbres, et poussait des gerbes de lumière jusque dans l'épaisseur des plus profondes ténèbres. La rivière qui coulait à mes pieds, tour à tour se perdait dans les bois, tour à tour reparaissait toute brillante des constellations de la nuit, qu'elle répétait dans son sein. Dans une vaste prairie, de l'autre côté de cette rivière, la clarté de la lune dormait sans mouvement sur les gazons. Des bouleaux agités par les brises, et dispersés çà et là dans la savane, formaient des îles d'ombres flottantes, sur une mer immobile de lumière. Auprès, tout était silence et repos, hors la chute de quelques feuilles, le passage brusque d'un vent subit, les gémissements rares et interrompus de la hulotte; mais, au loin, par intervalles, on entendait les roulements solennels de la cataracte de Niagara, qui, dans le calme de la nuit, se prolongeaient de désert en désert, et expiraient à travers les forêts solitaires.

La grandeur, l'étonnante mélancolie de ce tableau, ne sauraient s'exprimer dans des langues humaines; les plus belles nuits en Europe ne peuvent en donner une idée. En vain, dans nos champs cultivés, l'imagination cherche à s'étendre; elle rencontre de toutes parts les habitations des hommes; mais, dans ces pays déserts, l'âme se plaît à s'enfoncer

dans un océan de forêts, à errer au bord des lacs immenses, à planer sur le gouffre des cataractes, et, pour ainsi dire, à se trouver seule devant Dieu.

CHATEAUBRIAND.

XXXIX

LE PÉLICAN.

Lorsque le pélican, lassé d'un long voyage,
Dans les brouillards du soir retourne à ses roseaux,
Ses petits affamés courent sur le rivage,
En le voyant au loin s'abattre sur les eaux.
Déjà, croyant saisir et partager leur proie,
Ils courent à leur père avec des cris de joie,
En secouant leurs becs sur leurs goîtres hideux.
Lui, gagnant à pas lents une roche élevée,
De son aile pendante abrite sa couvée;
Pêcheur mélancolique, il regarde les cieux.
Le sang coule à longs flots de sa poitrine ouverte:
En vain il a des mers fouillé la profondeur;
L'Océan était vide, et la plage déserte;
Pour toute nourriture il apporte son cœur
Sombre et silencieux, étendu sur la pierre,
Partageant à ses fils ses entrailles de père,
Dans son amour sublime il berce sa douleur,
Et, regardant couler sa sanglante mamelle,
Sur son festin de mort il s'affaisse et chancelle,
Ivre de volupté, de tendresse et d'horreur.
Mais parfois, au milieu du divin sacrifice,
Fatigué de mourir par un trop long supplice,
Il craint que ses enfants ne le laissent vivant;
Alors il se soulève, ouvre son aile au vent,
Et se frappant le cœur avec un cri sauvage,
Il pousse dans la nuit un si funèbre adieu,
Que les oiseaux de mer désertent le rivage,
Et que le voyageur attardé sur la plage,
Sentant passer la mort, se recommande à Dieu.

ALFRED DE MUSSET,

(*Nuit de Mai.*)

XL

BEAUTÉ DE LA NATURE.

Nous passions notre vie à poursuivre les beaux papillons qui errent le matin dans les prairies, lorsque la rosée engourdit encore leurs ailes diaprées. A midi, nous allions surprendre les scarabées d'émeraude et de saphir qui dorment dans le calice brûlant des roses. Le soir, quand le sphinx (1) aux yeux de rubis bourdonne autour des œnothères (2) et s'enivre de leur parfum de vanille, nous nous portions en embuscade pour saisir au passage l'agile mais étourdi buveur d'ambroisie. Rien ne me donne l'idée d'un sylphe déguisé, allant en conquête, comme un grand sphinx avec sa longue taille, ses ailes d'oiseau, sa figure spirituelle, ses antennes moelleuses et ses yeux fantastiques. Des couleurs sombres et mystérieuses, semées de caractères magiques et indéfinissables, revêtent les ailes supérieures qui se replient sur son dos. Il y a un rapport extraordinaire entre la robe des sphinx et des noctuelles (3) et le plumage des oiseaux de nuit. Le fauve, le brun, le gris et le jaune pâle s'y mêlent toujours sous le chiffre cabalistique noir et blanc, semé en long, en biais, en travers, en triangle, en croissant, en flèche, sur toutes les coutures. Mais de même que la chouette et l'orfraie cachent sous leur sein un duvet éclatant ; de même, quand les sphinx ouvrent leur manteau de velours, on voit les ailes inférieures former une tunique, tantôt d'un rouge vif, tantôt d'un rose pur orné d'anneaux azurés. Ah ! c'est faute de connaître tout cela,

---

(1) Sorte de papillon.
(2) Espèce de fleur.
(3) Sorte de papillon.

hommes infortunés, que vous tenez vos regards invariablement fixés sur la race humaine. Quelles belles courses nous faisions à l'automne, le long des bords de l'Indre, dans les prés humides de la vallée noire ! Je me souviens d'un automne qui fut tout consacré à l'étude des champignons, et d'un autre automne qui ne suffit pas à l'étude des mousses et des lichens. Nous avions pour bagage une loupe, un livre, une boîte de ferblanc destinée à recevoir et à conserver les plantes fraîches, et par-dessus tout cela mon fils, un bel enfant de quatre ans qui ne voulait pas se séparer de nous, et qui a pris là et conservé la passion de l'histoire naturelle. Comme il ne pouvait marcher longtemps, nous échangions alternativement le fardeau de la boîte de ferblanc et celle de l'enfant. Nous faisions ainsi plusieurs lieues à travers les champs dans le plus grotesque équipage, mais aussi consciencieusement occupés que tu peux l'être au fond de ton cabinet, à cette heure de la nuit où je te raconte les plus belles années de ma jeunesse......

Le rossignol a envoyé une si belle modulation à mon oreille, que j'ai été l'écouter dans le jardin. Il fait une nuit singulièrement mélancolique ; un ciel gris, des étoiles faibles et voilées, pas un souffle dans les plantes, une impénétrable obscurité sur la terre. Les grands sapins élèvent leurs masses noires et vagues dans l'air grisâtre. La nature n'est pas belle ainsi, mais elle est solennelle. Tout est silence, mystère, ténèbres : pas une grenouille verte dans les fossés, pas un insecte dans l'herbe, pas un chien qui aboie à l'horizon ; le murmure de la rivière ne nous arrive même pas, le vent souffle du sud et l'emporte en traversant la vallée. Il semble que tout se taise pour écouter et recueillir avidement cette voix brûlante de désirs et palpitante de joies que le rossignol exhale.

GEORGE SAND.



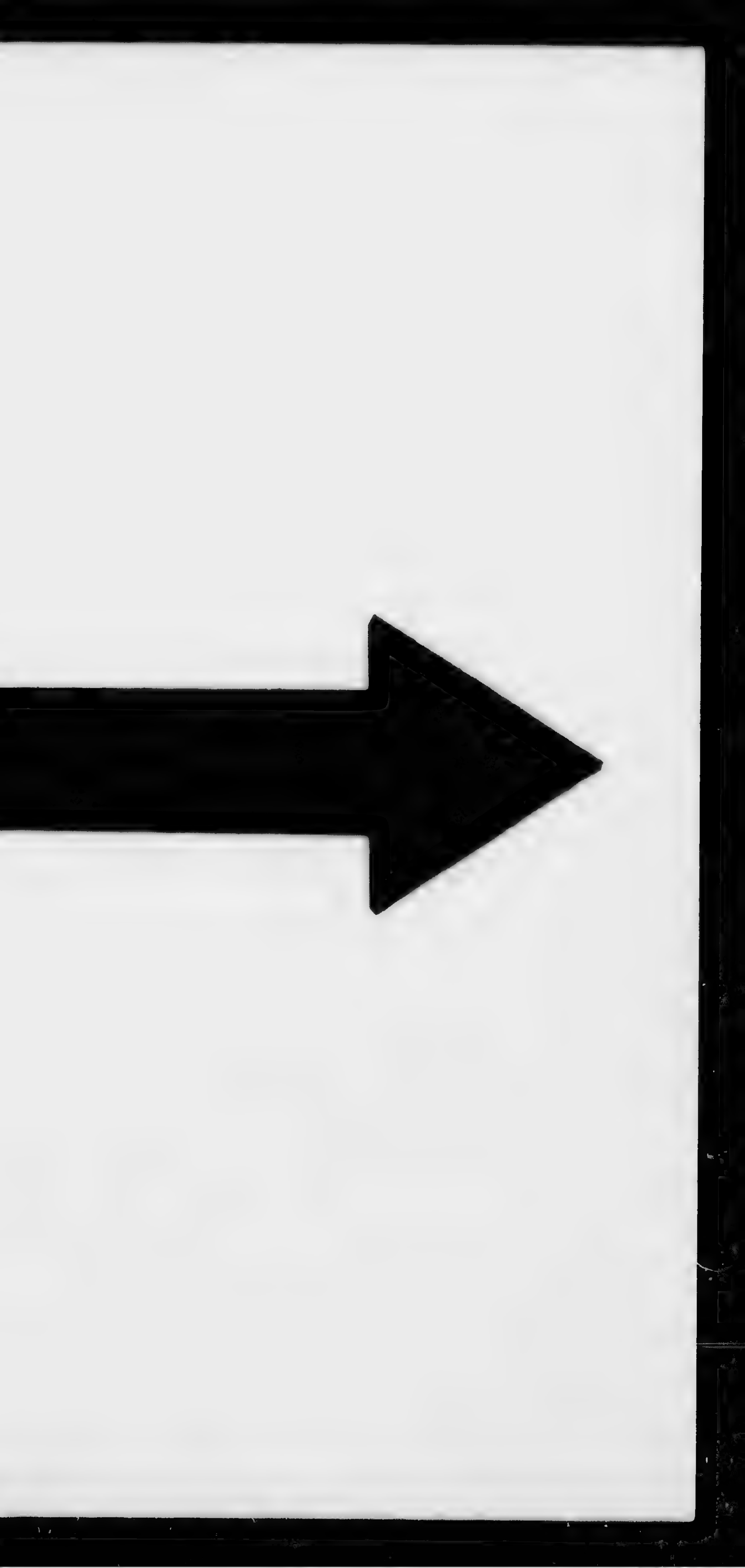
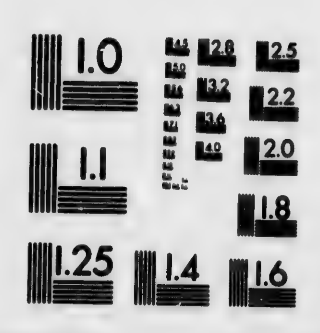


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



6"



XLI

LA CONSCIENCE.

Lorsqu'avec ses enfants vêtus de peaux de bêtes,
Echevelé, livide au milieu des tempêtes,
Caïn se fut enfui de devant Jéhovah,
Comme le soir tombait, l'homme sombre arriva
Au bas d'une montagne en une grande plaine;
Sa femme fatiguée et ses fils hors d'haleine
Lui dirent: "Couchons-nous sur la terre, et dormons."
Caïn, ne dormant pas, songeait au pied des monts.
Ayant levé la tête, au fond des cieux funèbres,
Il vit un œil tout grand ouvert dans les ténèbres,
Et qui le regardait dans l'ombre fixement.
"Je suis trop près," dit-il avec un tremblement.
Il réveilla ses fils dormant, sa femme lasse,
Et se remit à fuir sinistre dans l'espace.
Il marcha trente jours, il marcha trente nuits.
Il allait, muet, pâle et frémissant aux bruits,
Furtif, sans regarder derrière lui, sans trêve,
Sans repos, sans sommeil; il atteignit la grève
Des mers dans le pays qui fut depuis Assur.
"Arrêtons-nous, dit-il, car cet asile est sûr.
Restons-y. Nous avons du monde atteint les bornes."
Et comme il s'asseyait, il vit, dans les cieux mornes,
L'œil à la même place au fond de l'horizon.
Alors il tressaillit en proie au noir frisson.
"Cachez-moi!" cria-t-il, et, le doigt sur la bouche,
Tous ses fils regardaient trembler l'aïeul farouche.
Caïn dit à Jabel, père de ceux qui vont
Sous des tentes de poil dans le désert profond:
"Etends de ce côté la toile de la tente."
Et l'on développa la muraille flottante;
Et, quand on l'eut fixée avec des poids de plomb:
"Vous ne voyez plus rien?" dit Tsilla, l'enfant blond,
La fille de ses fils, douce comme l'aurore;
Et Caïn répondit: "Je vois cet œil encore!"
Jubal, père de ceux qui passent dans les bourgs,
Soufflant dans des clairons et frappant des tambours,
Cria: "Je saurai bien construire une barrière."
Il fit un mur de bronze et mit Caïn derrière.
Et Caïn dit: "Cet œil me regarde toujours!"
Hénoch dit: "Il faut lui faire une enceinte de tours

Si terrible, que rien ne puisse approcher d'elle.
Bâtissons une ville avec sa citadelle;
Bâtissons une ville et nous la fermerons."
Alors TubalCaïn, père des forgerons,
Construisit une ville énorme, surhumaine.
Pendant qu'il travaillait, ses frères dans la plaine
Chassaient les fils d'Enos et les enfants de Seth,
Et l'on crevait les yeux à quiconque passait ;
Et le soir on lançait des flèches aux étoiles.
Le granit remplaça la tente aux murs de toiles,
On lia chaque bloc avec des nœuds de fer,
Et la ville semblait une ville d'enfer ;
L'ombre des tours frisait la nuit dans les campagnes ;
Ils donnèrent aux murs l'épaisseur des montagnes ;
Sur la porte on grava : " Défense à Dieu d'entrer."
Quand ils eurent fini de clore et de murer,
On mit l'aïeul au centre en une tour de pierre ;
Et lui restait lugubre et hagard. " O mon père !
L'œil a-t-il disparu ? " dit en tremblant Tsilla.
Et Caïn répondit : " Non, il est toujours là."
Alors il dit : " Je veux habiter sous la terre
Comme dans son sépulcre un homme solitaire ;
Rien ne me verra plus, je ne verrai plus rien."
On fit donc une fosse, et Caïn dit : "C'est bien ! "
Puis il descendit seul sous cette voûte sombre ;
Quand il se fut assis sur sa chaise, dans l'ombre,
Et qu'on eut sur son front fermé le souterrain,
L'œil était dans la tombe et regardait Caïn.

VICTOR HUGO.

XLII

MEURTRE D'ÉDOUARD II DANS UN CACHOT DU CHATEAU DE BERKELEY.

EDOUARD.

Qui est là ? Quelle est cette lumière ? Pourquoi viens-tu ?

LIGHTBORN.

Pour vous consoler, et vous apporter de joyeuses nouvelles.

EDOUARD.

Le pauvre Édouard voit dans tes yeux peu de consolation.
Misérable, je sais que tu viens pour m'assassiner.

LIGHTBORN.

Vous assassiner, mon très gracieux maître !
Il est bien loin de mon cœur de vous faire du mal.
La reine m'a envoyé pour voir comment on vous traitait,
Car elle s'attendrit sur votre sort.
Et quels yeux s'empêcheraient de verser des larmes,
En voyant un roi dans ce lamentable état ?

EDOUARD.

Pleures-tu déjà ? Ecoute-moi un peu,
Et alors ton cœur, fût-il comme celui de Gurney,
Ou celui de Matrevis, mes geôliers taillés dans les rochers du
[Caucase,
Se fondra cependant avant que je n'aie achevé mon récit.
Ce donjon où ils m'ont enfermé est une sentine
Où tombent les ordures de tout le château.

LIGHTBORN.

O les misérables !

EDOUARD.

Et dans la fange et dans la boue je suis resté
Depuis dix-sept jours ; et de peur que je ne m'endorme,
On fait battre continuellement du tambour.
On me donne, à moi le roi, du pain et de l'eau ;
De sorte que, faute de sommeil et de nourriture,
Mon esprit est dérangé et mon corps engourdi,
Et, si j'ai des membres ou non, je ne le sais pas.
Oh ! si mon sang pouvait s'écouler de chaque veine,
Comme cette eau dégoutte de mes vêtements en lambeaux !
Dis à la reine Isabelle, que ce n'était pas ainsi que je parais-
[sais,
Quand, pour elle, je me précipitais en France dans les tour-
Et que je désarçonnais le duc de Clermont. [nois,

LIGHTBORN.

Oh ! n'en dites pas davantage, monseigneur ! cela me fend le
Couchez-vous sur ce lit et reposez-vous un moment. [cœur.

EDOUARD.

Tes regards ne peuvent rien abriter que la mort :
Je vois ma tragédie écrite dans tes sourcils.
Pourtant retarde un peu, retiens ta main sanglante,
Et laisse-moi voir le coup qui doit me frapper,
Que même alors, quand je perdrai la vie,
Mon esprit puisse avec plus de fermeté se reposer sur mon [Dieu.

LIGHTBORN.

Que signifient ces méfiances de Votre Majesté envers moi ?

EDOUARD.

Pourquoi dissimuler ainsi avec moi ?

LIGHTBORN.

Ces mains ne se sont jamais souillées du sang innocent,
Et elles ne se teindront pas aujourd'hui du sang d'un roi.

EDOUARD.

Pardonne-moi pour cette pensée, et, pour l'avoir eue,
Tiens, il ne me reste qu'un bijou, prends-le.
Et pourtant j'ai peur encore et je n'en sais pas la cause ;
Et toutes mes articulations tremblent en te le donnant.
Oh ! si tu nourris le meurtre dans ton cœur,
Que ce présent puisse changer ton esprit et sauver ton âme.
Sache que je suis roi... Oh ! à ce nom,
Je sens comme un enfer de chagrins ! où est ma couronne ?
Disparue ! disparue ! Et moi, resterai-je encore vivant ?

LIGHTBORN.

Vous êtes fatigué par les veilles, monseigneur,
Couchez-vous et reposez.

EDOUARD.

Si ces angoisses ne me tenaient éveillé, je dormirais ;
Car ces paupières ne se sont pas fermées depuis dix jours !
Quand je parle elles tombent, et aussitôt avec crainte
S'ouvrent de nouveau. Oh ! pourquoi te tiens-tu là ?

LIGHTBORN.

Si vous vous méfiez de moi, je m'en irai, monseigneur.

EDOUARD.

— Non, non ; car si tu médites de m'assassiner,
Tu reviendras de nouveau ; reste donc.

LIGHTBORN.

Il dort.

EDOUARD.

Oh ! ne me fais pas mourir ; attends encore. Oh ! attends
[encore un peu.

LIGHTBORN.

Comment allez-vous maintenant, monseigneur ?

EDOUARD.

Quelque chose bourdonne dans mes oreilles,
Et me dit que si je m'endors, je ne me réveillerai plus.
Cette crainte est ce qui me fait trembler ainsi ...
Voyons, dis-moi, pourquoi donc es-tu venu ?

LIGHTBORN.

Pour te délivrer de la vie... Matrevis ! viens.

EDOUARD.

Je suis trop faible et trop impuissant pour résister ;
Assiste-moi, ô mon Dieu, et reçois mon âme !

CHRISTOPHE MARLOWE,

(*Edouard II.*)

NOTICE SUR MARLOWE.— Le plus illustre des précurseurs de Shakespeare, dit monsieur Odysse-Barot, a été Christophe Marlowe, dont le vers énergique, l'imagination ardente, la grandeur sauvage, balancent presque le génie du puissant émule auquel il a préparé la voie, et sur qui ses pièces et ses succès n'ont pas exercé une médiocre influence. C'est le *Juif de Malte* de Marlowe qui a été le prototype de *Shylock*. Son *Edouard II*, surtout dans la scène du meurtre, peut soutenir la comparaison avec *Richard II.* Enfin son *Faust* (*Life and death of Dr Faustus*) n'a point été inutile à Gœthe.

XLIII

LE RETOUR DANS LA PATRIE.

Qu'il va lentement le navire
A qui j'ai confié mon sort !
Au rivage où mon cœur aspire,
Qu'il est lent à trouver un port !
France adorée !
Douce contrée !
Mes yeux cent fois ont cru te découvrir.
Qu'un vent rapide
Soudain nous guide
Aux bords sacrés où je reviens mourir.
Mais enfin le matelot crie :
"Terre, terre, là-bas, voyez ! "
Ah ! tous mes maux sont oubliés :
Salut à ma patrie ! !

Oui, voilà les rives de France ;
Oui, voilà le port vaste et sûr,
Voisin des champs où mon enfance
S'écoula sous un chaume obscur !
France adorée !
Douce contrée !
Après vingt ans enfin je te revois ;
De mon village
Je vois la plage,
Je vois fumer la cime de mes toits.
Combien mon âme est attendrie !
Là furent mes premiers amours.
Là ma mère m'attend toujours :
Salut à ma patrie ! !

Loin de mon berceau, jeune encore,
L'inconstance emporta mes pas
Jusqu'au sein des mers où l'aurore
Sourit aux plus riches climats.
France adorée !
Douce contrée !
Dieu te devait leurs fécondes chaleurs.
Toute l'année
Là brille ornée
De fleurs, de fruits, et de fruits et de fleurs.

Mais là, ma jeunesse flétrie
Rêvait à des climats plus chers;
Là, je regrettais nos hivers:
Salut à ma patrie!!

Poussé chez des peuples sauvages
Qui m'offraient de régner sur eux,
J'ai su défendre leurs rivages
Contre des ennemis nombreux.
France adorée!
Douce contrée!
Tes champs alors gémissaient envahis:
Puissance et gloire,
Cris de victoire,
Rien n'étouffa la voix de mon pays.
De tout quitter mon cœur me prie;
Je reviens pauvre, mais content;
Une bêche est là qui m'attend:
Salut à ma patrie!!

Au bruit des transports d'allégresse
Enfin le navire entre au port.
Dans cette barque où l'on se presse,
Hâtons-nous d'atteindre le bord.
France adorée!
Douce contrée!
Puissent tes fils te revoir ainsi tous!
Enfin j'arrive,
Et sur la rive
Je rends au ciel, je rends grâce à genoux.
Je t'embrasse, ô terre chérie!
Dieu! qu'un exilé doit souffrir!
Moi, désormais je puis mourir:
J'ai revu ma patrie.

BÉRANGER.

XLIV

L'AUTOMNE.

Connaissez-vous l'automne ; l'automne en pleins champs, avec ses bourrasques, ses longs soupirs, ses feuilles jaunies qui tourbillonnent au loin, ses sentiers détrempés, ses beaux couchers de soleil, pâles comme le souvenir d'un malade, ses flaques d'eau dans les chemins... Connaissez-vous tout cela ?

Si vous avez vu toutes ces choses, vous n'y êtes certes pas restés indifférents : — On les déteste, ou on les aime follement. — Je suis au nombre de ceux qui les aiment, et je donnerais deux étés pour un automne. J'adore les grandes flambées ; j'aime à me réfugier dans le fond de la cheminée, ayant mon chien entre mes guêtres humides. J'aime à regarder les hautes flammes qui lèchent la vieille ferraille aux dents pointues et illumine les noires profondeurs. On entend le vent siffler dans la grange, la grande porte craquer, le chien tirer sur sa chaîne en hurlant, et malgré la forêt qui tout près de là rugit en courbant le dos, on distingue les croassements lugubres d'une bande de corbeaux qui luttent contre la tempête. — La pluie bat les petites vitres ; on songe à ceux qui sont dehors, en allongeant ses jambes vers le feu. On songe aux marins ; au vieux docteur conduisant son cabriolet, dont la capote se dandine, tandis que les roues enfoncent dans l'ornière et que Cocotte hennit contre le vent. On pense aux deux gendarmes dont le tricorne ruisselle, on les voit morfondus, trempés, courbés en deux et cheminant dans le sentier des vignes, assis sur leur monture que recouvre le grand manteau bleu. On songe au chasseur attardé courant dans la bruyère, poursuivi par l'ouragan, comme le criminel par le châtiment, sifflant son chien, la pauvre bête qui barbote dans les marais...

Infortuné docteur, infortunés gendarmes, infortuné chasseur!

Et tout à coup la porte s'ouvre, et bébé s'élance en s'écriant:

—Petit père, le dîner est servi.

Pauvre docteur! pauvres gendarmes!...

—Qu'est-ce qu'il y a pour dîner?

La nappe était blanche comme la neige en décembre, les couverts étincelaient sous la lampe, la fumée du potage s'engouffrait sous l'abat-jour, et voilait la flamme en répandant une bonne odeur de choux.

Pauvre docteur! pauvres gendarmes!—Les portes étaient bien closes, les rideaux soigneusement tirés, Bébé se hissait sur sa grande chaise et tendait le cou pour qu'on lui nouât sa serviette, tout en criant, les mains en l'air:

—La bonne soupe aux choux!

—Sabre de bois! mes enfants, qu'on est bien chez nous! m'écriai-je en riant de bon cœur. Sabre de bois... Sabre de bois!

—Pistolet de paille! ajoutait Bébé en tendant le bec au potage.

Et tout le monde éclatait de rire.

Pauvres gendarmes! pauvre docteur!

GUSTAVE DROZ.

XLV

LE ROCHER ET LES DEUX VOYAGEURS.

Un homme voyageait dans la montagne, et il arriva en un lieu où un gros rocher, ayant roulé sur le chemin, le remplissait tout entier; et, hors du chemin, il n'y avait point d'autre issue, ni à gauche ni à droite.

Or, cet homme voyant qu'il ne pouvait continuer son voyage à cause du rocher, essaya de le mouvoir pour se faire un passage et il se fatigua beaucoup à ce travail, et tous ses efforts furent vains.

Ce que voyant, il s'assit plein de tristesse et dit: "Que sera-ce de moi lorsque la nuit viendra et me surprendra dans cette solitude, sans nourriture, sans abri, sans aucune défense, à l'heure où les bêtes féroces sortent pour chercher leur proie?"

Et comme il était absorbé dans cette pensée, un autre voyageur survint, et celui-ci, ayant fait ce qu'avait fait le premier, et s'étant trouvé aussi impuissant à remuer le rocher, s'assit en silence et baissa la tête.

Et après celui-ci, il en vint plusieurs autres, et aucun ne put mouvoir le rocher, et leur crainte à tous était grande.

Enfin l'un d'eux dit aux autres: "Mes frères, prions notre Père qui est dans les cieux: peut-être il aura pitié de nous dans cette détresse." Et cette parole fut écoutée et ils prièrent de cœur le père qui est dans les cieux.

Et quand ils eurent prié, celui qui avait dit: "Prions," dit encore: "Mes frères, ce qu'aucun de nous n'a pu faire seul, qui sait si nous ne le ferons pas tous ensemble?"

Ils se levèrent, et tous ensemble ils poussèrent le rocher, et le rocher céda et ils poursuivirent leur route en paix. Le voyageur c'est l'homme, le voyage c'est la vie, le rocher ce sont les misères qu'il rencontre à chaque pas sur sa route.

Aucun homme ne saurait soulever seul ce rocher; mais Dieu en a mesuré le poids de manière qu'il n'arrête jamais ceux qui voyagent ensemble.

LAMENNAIS,

(*Paroles d'un croyant.*)

XLVI

IL N'AVAIT PAS VINGT ANS.

Il n'avait pas vingt ans. Il avait abusé
De tout ce qui peut être aimé, souillé, brisé.
Il avait tout terni sous ses mains effrontées.
Les blêmes voluptés sur sa trace ameutées
Sortaient, pour l'appeler, de leur repaire impur
Quand son ombre passait à l'angle de leur mur.
Sa sève, nuit et jour, s'épuisait aux orgies
Comme la cire ardente aux mèches des bougies.
Chassant l'été, l'hiver il posait au hasard
Son coude à l'Opéra sur Gluck ou sur Mozart.
Jamais il ne trempait sa tête dans ces ondes
Qu'Homère et que Shakespeare épandent si profondes;
Il ne croyait à rien; jamais il ne rêvait;
Le bâillement hideux siégeait à son chevet;
Toujours son ironie, inféconde et morose,
Jappait sur les talons de quelque grande chose;
Il se faisait de tout le centre et le milieu;
Il achetait l'amour, il aurait vendu Dieu.
La nature, la mer, le ciel bleu, les étoiles,
Tous ces vents pour qui l'âme a toujours quelques voiles,
N'avaient rien dont son cœur fût dans l'ombre inquiet.
Il n'aimait pas les champs. Sa mère l'ennuyait.
Enfin, ivre, énervé, ne sachant plus que faire,
Sans haine, sans amour, et toujours, ô misère!
Avant la fin du jour, blasé du lendemain,
Un soir qu'un pistolet se trouva sous sa main,
Il rejeta son âme au ciel, voûte fatale,
Comme le fond du verre au plafond de la salle.

Jeune homme, tu fus lâche, imbécile et méchant.
Nous ne te plaindrons pas. Lorsque le soc tranchant
A passé, donne-t-on une larme à l'ivraie!
Mais ce que nous plaindrons d'une douleur bien vraie,
C'est celle sur laquelle un tel fils est tombé,
C'est ta mère, humble femme au dos lent et courbé,
Qui sent fléchir sans toi son front que l'âge plombe,
Et qui fit le berceau de qui lui fait sa tombe!
Nous ne te plaindrons pas, mais ce que nous plaindrons,
Ce qui nous est encor sacré sous les affronts,

C'est cette triste enfant qui jadis pure et tendre
Chantait à sa mansarde où ton or l'alla prendre,
Qui s'y laissa tenter comme au soleil levant,
Croyant la faim derrière et le bonheur devant;
Qui voit son âme, hélas! qu'on mutile et qu'on foule,
Eparse maintenant sous les pieds de la foule;
Qui pleure son parfum par ton souffle enlevé;
Pauvre vase de fleurs tombé sur le pavé!

Non, ce que nous plaindrons, ce n'est pas toi, vaine ombre,
Chiffre qu'on n'a jamais compté dans aucun nombre,
C'est ton nom jadis pur, maintenant avili,
C'est ton père expiré, ton père enseveli,
Vénérable soldat de notre armée ancienne,
Que ta tombe en s'ouvrant réveille dans la sienne.
Ce sont tes serviteurs, tes parents, tes amis,
Tous ceux qui t'entouraient, tous ceux qui s'étaient mis
Follement à ton ombre, et dont la destinée
Par malheur dans la tienne était enracinée.
C'est tout ce qu'ont flétri tes caprices ingrats,
C'est ton chien qui t'aimait et que tu n'aimais pas.

Pour toi, triste orgueilleux, riche au cœur infertile,
Qui vivais impuissant et qui meurs inutile,
Toi qui tranchas tes jours pour faire un peu de bruit,
Sans même être aperçu, retourne dans la nuit!
C'est bien. Sors du festin sans qu'un flambeau s'efface!
Tombe au torrent sans même en troubler la surface!
Ce siècle a son idée, elle marche à grands pas,
Et toujours à son but! Ton sépulcre n'est pas
De ceux qui la feront trébucher dans sa route.
Ta porte, en se fermant, ne vaut pas qu'on l'écoute.
Va donc! Qu'as-tu trouvé, ton caprice accompli?
Voluptueux, la tombe, et vaniteux, l'oubli!

VICTOR HUGO,

(*Chants du crépuscule.*)

XLVII

LE PARRICIDE.

Comme les flots d'une mer tranquille s'agitent sous la menace d'une tempête prochaine, ainsi les ombres troublées glissaient irrésolues à travers les tombeaux et les ossements épars dans les sentiers. L'air s'emplissait de soupirs douloureux et confus, se condensant en une plainte unique et lamentable. Du fond le plus obscur des cavernes arrivait un spectre qui, les bras étendus, semblait implorer la pitié de ses compagnons. Mais on la lui refusait; sa présence paraissait être redoutée, exécrée; car les uns, à sa vue, jetaient sur leur tête l'extrémité de leur vêtement; les autres se couvraient les yeux de leurs deux mains, fermant leurs paupières et baissant le front; bientôt même tous l'évitèrent en prenant la fuite. Des secousses ébranlaient la terre, les pierres tumulaires tremblaient sur leur base, les ossements contenus dans les cercueils s'entrechoquaient avec des sons grêles, il soufflait un vent précurseur de quelque imminent prodige. Le spectre s'avançait seul en ces lieux restés déserts. Il avait encore l'apparence juvénile, bien que misérable au dernier point; ses yeux exprimaient la terreur, son front était obscurci par une mortelle angoisse, ses cheveux étaient en désordre, sa gorge semblait râler, des larmes ruisselaient sur ses joues creuses, tout son corps était anéanti, brisé par la douleur. Il brûlait évidemment du désir de se rapprocher de ceux qu'il venait de mettre en fuite, mais c'était en vain que ses gémissements les rappelaient. Ah! son aspect était pourtant fait pour inspirer la pitié! Cependant aucun spectre n'avait daigné l'écouter, et un silence glacial régnait dans cet asile de mort. Pour moi, abandonné par Tul-

lius, comme dans une solitude où je me serais trouvé en face d'une bête féroce, je sentais défaillir mon courage habituel. Les ombres avaient fui, et moi, encore soumis à la mort, j'affrontais seul, avec une audace obstinée, le spectre si soigneusement évité par ses compagnons. Plongé dans ces pensées, je m'éloignais doucement, à reculons, les yeux fixés sur ce spectre qui s'emparait aussitôt du terrain que je laissais vide à mesure que je m'éloignais. Lui, pendant ce temps, dardait sur moi ses prunelles ardentes, comme s'il eût assisté à un spectacle terrifiant. A un certain moment, je vis que le sang dégouttait de ses mains ; il essayait continuellement de l'étancher avec ses vêtements, mais ce sang jaillissait de nouveau plus noir et plus abondant. Enfin je remarquai aussi qu'un serpent lui enlaçait la poitrine de ses replis, et fouillait dans son cœur de son dard venimeux ; on s'en apercevait à une horrible blessure béante, ouverte par d'incessantes morsures. De plus il marchait lentement, car ses pieds étaient entravés par de lourdes chaînes, qui résonnaient derrière lui avec un bruit lugubre : c'était un parricide !

VERRI,

(*Les Nuits romaines.*)

XLVIII

NUIT SEREINE.

Quand je contemple le ciel orné d'innombrables étoiles, et qu'abaissant mes yeux vers la terre, je la vois entourée de sa sombre nuit, ensevelie dans le sommeil et l'oubli,

L'amour et la peine éveillent dans mon sein leurs anxiétés brûlantes; des ruisseaux de larmes coulent de mes yeux, et je m'écrie d'une voix douloureuse :

" Demeure de grandeur, temple de charme et de beauté ! quelle disgrâce retient dans cette prison si basse et si obscure, l'âme créée pour tes splendeurs ?

" Quel mortel aveuglement éloigne ainsi la vérité de l'homme qui, oublieux de ton bien céleste, suit une ombre vaine et un bien mensonger ?

" Insouciant de sa destinée, l'homme se livre à un sommeil trompeur, et dans chacune de ses révolutions, le ciel emporte, d'un pas silencieux, les heures de sa vie.

" O mortels, éveillez-vous, et considérez votre sort funeste. Pourra-t-elle vivre d'ombres et de fantômes, l'âme immortelle créée pour un bien suprême ?

" Oh ! levez les yeux vers les sphères éternelles, et vous mépriserez les vains désirs de cette vie trompeuse, avec ses craintes frivoles et ses flatteuses espérances. Qui peut voir le ciel et apprécier encore la terre ?

" Au ciel, vivent le repos et la joie ; là, règne la paix ; et, sur son trône, entouré de gloire et de délices, règne aussi l'amour pur et sacré.

" O immense beauté ! là tu te dévoiles toute entière ; lumière éclatante et pure, là, tu resplendis sans jamais t'obscurcir ; printemps éternel, tes fleurs y sont toujours fraîches et pures."

LUIS PONCE DE LÉON,

(*Précis classique de Th. Lepetit.*)

XLIX

L'EVANGILE.

La majesté des Ecritures m'étonne ; la sainteté de l'Evangile parle à mon cœur. Voyez les livres des philosophes avec toute leur pompe : qu'ils sont petits près de celui-là ! Se peut-il qu'un livre à la fois si sublime et si sage soit l'ouvrage des hommes ? Se peut-il que celui dont il fait l'histoire ne soit qu'un homme lui-même ? Est-ce là le ton d'un enthousiaste ou d'un ambitieux sectaire ? Quelle douceur ! quelle pureté dans les mœurs ! quelle grâce touchante dans ses instructions ! quelle élévation dans ses maximes ! quelle profonde sagesse dans ses discours ! quelle présence d'esprit, quelle finesse et quelle justesse dans ses réponses ! quel empire sur ses passions ! Où est l'homme, où est le sage qui sait agir, souffrir et mourir sans faiblesse et sans ostentation ? Quand Platon peint son juste imaginaire couvert de tout l'opprobre du crime et digne de tous les prix de la vertu, il peint trait pour trait Jésus-Christ ; la ressemblance est si frappante, que tous les Pères l'ont sentie, et qu'il n'est pas possible de s'y tromper.

Quels préjugés, quel aveuglement ne faut-il point pour oser comparer le fils de Sophronisque au fils de Marie ! Quelle distance de l'un à l'autre ! Socrate mourant sans douleur, sans ignominie, soutint aisément jusqu'au bout son personnage, et si cette facile mort n'eût honoré sa vie, on douterait si Socrate, avec tout son esprit, fut autre chose qu'un sophiste. Il inventa, dit-on, la morale ; d'autres avant lui l'avaient mise en pratique ; il ne fit que dire ce qu'ils avaient fait ; il ne fit que mettre en leçons leurs exemples. Aristide avait été juste avant que Socrate eût dit ce que c'était que la justice.

Léonidas était mort pour son pays avant que Socrate eût fait un devoir d'aimer la patrie. Sparte était sobre avant que Socrate eût loué la sobriété; avant qu'il eût loué la vertu, la Grèce abondait en hommes vertueux. Mais où Jésus avait-il pris chez les siens cette morale élevée et pure dont lui seul a donné les leçons et l'exemple? Du sein du plus furieux fanatisme la plus haute sagesse se fit entendre, et la simplicité des plus héroïques vertus honora le plus vil de tous les peuples. La mort de Socrate philosophant tranquillement avec ses amis est la plus douce qu'on puisse désirer; celle de Jésus expirant dans les tourments, injurié, raillé, maudit de tout un peuple, est la plus horrible qu'on puisse craindre. Socrate prenant la coupe empoisonnée, bénit celui qui la lui présente et qui pleure; Jésus, au milieu d'un affreux supplice, prie pour ses bourreaux acharnés. Oui, si la vie et la mort de Socrate sont d'un sage, la vie et la mort de Jésus sont d'un Dieu.

J.-J. Rousseau,

(*Emile.*)

L

LA GUERRE.

Si vous voyez deux chiens qui s'aboient, qui s'affrontent, qui se mordent et se déchirent, vous dites: " Voilà de sots animaux;" et vous prenez un bâton pour les séparer. Que si l'on vous disait que tous les chats d'un grand pays se sont assemblés par milliers dans une plaine, et qu'après avoir miaulé tout leur soûl, ils se sont jetés les uns sur les autres, et ont joué ensemble de la dent et de la griffe; que de cette mêlée il est demeuré, de part et d'autre, neuf

à dix mille chats sur la place, qui ont infecté l'air à dix lieues de là par leur puanteur ; ne diriez-vous pas : " Voilà le plus abominable sabbat dont on ait jamais ouï parler ? " Et si les loups en faisaient de même, quels hurlements, quelle boucherie ! Et si les uns et les autres vous disaient qu'ils aiment la gloire, concluriez-vous de ce discours qu'ils la mettent à se trouver à ce beau rendez-vous, à détruire ainsi et à anéantir leur propre espèce ? ou, après l'avoir conclu, ne ririez-vous pas de tout votre cœur de l'ingénuité de ces pauvres bêtes ?

Vous avez déjà, en animaux raisonnables, et pour vous distinguer de ceux qui ne se servent que de leurs dents et de leurs ongles, imaginé les lances, les piques, les dards, les sabres et les cimeterres, et, à mon gré, fort judicieusement ; car avec vos seules mains que pouviez-vous vous faire les uns aux autres, que vous arracher les cheveux, vous égratigner au visage, ou, tout au plus, vous arracher les yeux de la tête ? Au lieu que vous voilà munis d'instruments commodes, qui servent à vous faire réciproquement de larges plaies, d'où peut couler votre sang jusqu'à la dernière goutte, sans que vous puissiez craindre d'en échapper.

Mais comme vous devenez d'année à autre plus raisonnables, vous avez enchéri sur cette vieille manière de vous exterminer : vous avez de petits globes qui vous tuent tout d'un coup s'ils peuvent seulement vous atteindre à la tête ou à la poitrine ; vous en avez d'autres plus pesants et plus massifs, qui vous coupent en deux parts ou qui vous éventrent sans compter ceux qui, tombant sur vos toits, enfoncent les planchers, vont du grenier à la cave, en enlèvent les voûtes, et font sauter en l'air, avec vos maisons, vos femmes, l'enfant et la nourrice : et, c'est encore là où gît la gloire ; elle aime le remue-ménage, et elle est personne d'un grand fracas.

LA BRUYÈRE,

(*Des jugements.*)

LI

MISANTHROPIE ET REPENTIR.

Il y a des jours où tout se présente à vous sous un sombre aspect; le monde est, comme le ciel, couvert d'un brouillard sinistre. Rien ne paraît à sa place; vous ne voyez que misères, imprévoyances, dureté; la société se montre sans providence, livrée à toutes les iniquités du hasard.

J'étais aujourd'hui dans ces tristes dispositions. Après une longue promenade dans les faubourgs, j'étais rentré malheureux et découragé.

Tout ce que j'avais aperçu semblait accuser la civilisation dont nous sommes si fiers! Egaré dans une petite rue de traverse qui m'était inconnue, je me suis trouvé, tout à coup, au milieu de ces affreuses demeures où le pauvre naît, languit et meurt. J'ai regardé ces murs lézardés que le temps a revêtus d'une lèpre immonde; ces fenêtres où sèchent des lambeaux souillés; ces égouts fétides qui serpentent le long des façades comme de venimeux reptiles!... mon cœur s'est serré et j'ai pressé le pas.

Un peu plus loin, il a fallu s'arrêter devant le corbillard de l'hôpital; un mort, cloué dans sa bière de sapin, gagnait sa dernière demeure sans ornements funèbres, sans cérémonies et sans suite. Il n'y avait pas même ici ce dernier ami des abandonnés, le chien qu'un artiste a donné pour cortège au convoi du pauvre! Celui qu'on se disposait à enfouir sous la terre s'en allait seul au sépulcre comme il avait vécu; nul ne s'apercevrait sans doute de sa fin. Dans cette grande bataille de la société qu'importait un soldat de moins?

Mais qu'est-ce donc que l'association humaine, si l'un de ses membres peut disparaître ainsi comme une feuille emportée par le vent?

L'hôpital était voisin d'une caserne; à l'entrée, des vieillards, des femmes et des enfants se disputaient les restes de pain noir que la charité du soldat leur avait accordés! Ainsi des êtres semblables à nous tous attendent chaque jour sur le pavé que notre pitié leur donne le droit de vivre! Des troupes entières de déshérités ont à subir, outre les épreuves infligées à tous les enfants de Dieu, les angoisses du froid, de l'humiliation, de la faim! Tristes républiques humaines où l'homme a une condition pire que l'abeille dans sa ruche, que la fourmi dans sa cité souterraine!

Ah! que faisons-nous donc de notre raison? A quoi bon tant de facultés suprêmes, si nous ne sommes ni plus sages ni plus heureux! Qui de nous n'échangerait sa vie laborieuse et tourmentée contre celle de l'oiseau habitant des airs, et pour qui le monde entier est un festin?

Que je comprends bien la plainte de Mao, dans les contes populaires du *Foyer breton*, lorsque, mourant de soif et de faim, il dit en regardant les bouvreuils butiner sur les buissons:

"Hélas! ces oiseaux-là sont plus heureux que les êtres baptisés! Ils n'ont besoin ni d'auberges, ni de bouchers, ni de fourniers, ni de jardiniers. Le ciel de Dieu leur appartient et la terre s'étend devant eux comme une table toujours servie. Les petites mouches sont leur gibier, les herbes en graine leurs champs de blé, les fruits de l'aubépine ou du rosier sauvage leur dessert. Ils ont droit de prendre partout sans payer et sans demander: aussi les petits oiseaux sont joyeux et ils chantent tant que dure le jour!"

Mais la destinée de l'homme à l'état de nature est celle de l'oiseau; il jouit également de la création. La terre aussi s'étend devant lui comme une table toujours servie. Qu'a-t-il donc gagné à cette association égoïste et incomplète qui forme les nations? Ne vaudrait-il pas mieux pour tous rentrer

dans le sein fécond de la nature et y vivre de ses largesses dans le repos de la liberté ?.........

Une des infirmités de notre esprit est de prendre toujours la sensation pour une preuve, et de juger la saison sur un nuage ou sur un rayon de soleil.

Ces misères, dont la vue me fait regretter les bois, sont-elles bien réellement le fruit de la civilisation ? Faut-il accuser la société de les avoir créées, ou reconnaître, au contraire, qu'elle les a adoucies ? Ces femmes et ces enfants qui reçoivent le pain noir du soldat pouvaient-ils espérer, dans le désert, plus de ressources ou de pitié ? Ce mort, dont je déplore l'abandon, n'a-t-il point trouvé les soins de l'hôpital, la bière et l'humble sépulture où il va reposer ? Isolé loin des hommes, il eût fini, comme la bête fauve, au fond de sa tanière, et servirait aujourd'hui de pâture aux vautours ! Ces bienfaits de l'association humaine vont donc chercher les plus déshérités. Quiconque mange le pain qu'un autre a moissonné et pétri, est l'obligé de ses frères, et ne peut dire qu'il ne leur doit rien en retour. Le plus pauvre de nous a reçu de la société bien plus que ses seules forces ne lui eussent permis d'arracher à la nature.

Mais la société ne peut-elle nous donner davantage ? Qui en doute ? Dans cette distribution des instruments et des tâches, des erreurs ont été commises ! Le temps en diminuera le nombre ; les lumières amèneront un meilleur partage ; les éléments d'association iront se perfectionnant comme tout le reste ; le difficile est de savoir se mettre au pas lent des siècles dont on ne peut jamais forcer la marche sans danger.

E. SOUVESTRE,

(*Un Philosophe sous les toits.*)

LII

UNE GUÉRISON DIFFICILE.

Il y a une vingtaine d'années, je déjeunais chez un de mes voisins de campagne. Une vieille parente, qui l'a aidé à élever ses enfants depuis la mort de sa femme, occupait la place de maîtresse de maison; mon ami était en face d'elle; puis, de chaque côté, ses deux fils, sa petite-fille, deux invités, et une place vide; cette place vide appartenait à un ami qu'on n'attend jamais parce qu'il se fait toujours attendre. Nous achevions la première moitié du repas, quand le retardataire entre.

Il entre bruyamment, gaiement, follement.

"Quelle honte! s'écrie-t-il tout en se débarrassant de son chapeau, de sa canne et de son pardessus. Je meurs de confusion! Ne vous levez pas! faites comme si vous ne m'aviez pas vu entrer! Une demi-heure de retard! c'est abominable! mais la faute n'est pas à moi! Voici la coupable! dit-il en tirant sa montre; c'est cette créature extravagante qui est cause de tout!"

Et là-dessus, toujours debout, il entame sur sa montre, sur l'imagination de sa montre, sur le caractère de sa montre, une histoire si folle, si pleine de fantaisie, que nous éclatons tous de rire.

"Allons! asseyez-vous, lui dit mon ami, et réparez le temps perdu.

— Non! non! s'écrie-t-il, la pénitence d'abord?" Et il va se mettre à deux genoux devant la vieille dame, lui baise les mains avec les mines de componction les plus comiques, puis il tire de sa poche une boîte de bonbons, qu'il a achetée pour la petite fille... C'est ce qui l'a retardé... La marchande était si jolie! Et là-dessus, tout en gagnant sa place, portrait de la marchande... Il se met à table. Sa justification continue. Cette fois, c'est aux mets qu'il s'adresse, c'est à eux qu'il demande pardon:

manger si vite des plats qui mériteraient d'être savourés avec tant de recueillement ! Enfin il entremêle si plaisamment l'éloge du déjeuner et ses anathèmes contre lui-même... que dirai-je ? il fait de son inexactitude quelque chose de si amusant, de si aimable, de si gai, que chacun de se dire tout bas :

" Quel dommage que ce garçon-là fût arrivé à l'heure ! "

Seul, mon ami ne riait pas. Sa physionomie sévère, même un peu triste, faisait un tel contraste avec la gaieté générale, qu'en sortant de table, je ne pus m'empêcher d'aller à lui et de lui dire :

" Qu'avez-vous donc ?

— J'ai, me répondit-il, que, grâce à cet écervelé, voilà mon travail d'un mois renversé. Ses folles gaietés ont fait plus de mal à mon fils aîné que quinze jours de sages conseils ne lui feront de bien. Comment voulez-vous que je combatte efficacement, chez lui, son fatal penchant à l'inexactitude, quand elle lui apparaît sous les traits d'un défaut charmant, amnistié par vos rires et vos sympathies ?

— Il me semble, répondis-je, que voilà des mots bien graves pour une chose légère : *fatal penchant, combattre énergiquement ;* vous ne parleriez pas autrement d'un vice !

— Oui, je sais, reprit-il, que l'inexactitude compte à peine comme un défaut, dont les sermonnaires ne s'occupent pas, dont les moralistes s'occupent peu, et dont le monde ne fait que rire.

— C'est qu'en réalité, mon ami, il n'y a là qu'un travers, une mauvaise habitude, qui, chez les jeunes gens surtout, tient à leur âge même, fait partie de leurs qualités d'effervescence, d'ardeur, d'oubli de la vie réelle, et tombe de soi avec l'emportement des premières années.

— Ah ! vous croyez, vous, que l'inexactitude se corrige toute seule ?

— Toute seule ? Non. Je regarde comme très sage le père qui fait entrer la correction de ce dé-

faut dans son plan d'éducation ; mais je crois qu'en général, ce défaut n'est pas bien profond, ce mal n'est pas bien grave, et que cette guérison n'est pas bien difficile."

Mon ami garda un moment le silence ; puis, avec un accent qui m'étonna :

"Ce mal si peu grave a troublé toute ma vie, ce défaut si léger a gâté devant moi les plus aimables qualités, et, pendant dix ans, j'ai vu tout l'effort de ma volonté et de ma tendresse échouer devant cette guérison si peu difficile."

Je me récriai.

"Ecoutez, ajouta-t-il, je vais vous dire ce que je n'ai jamais dit à personne. Ne me remerciez pas trop de ma confiance, mon intérêt personnel y a sa part. Je vous aime non seulement comme ami, mais comme père ; les problèmes de l'éducation de famille vous occupent comme moi, vous agitent comme moi ; en vous prenant pour confident, c'est un conseiller, c'est un auxiliaire que je cherche, et, quand vous saurez pourquoi je redoute tant pour mon fils ce défaut, vous m'aiderez peut-être à le guérir. Venez donc vous promener avec moi dans le jardin, et nous causerons."

Une belle allée de platanes, située à peu de distance de la maison, nous conviait à une promenade péripatétique, et mon ami commença ainsi sa confidence.

"J'avais épousé, à trente ans, une jeune fille du plus aimable naturel, pleine de charme, de grâce, et toute propre à rendre un honnête homme heureux. La date de sa naissance lui donnait dix-neuf ans, mais son caractère, son cœur et sa figure n'en avaient que seize. Je l'aurais volontiers appelée, comme la Dora de Dickens, *my wife child*, ma femme-enfant. Je m'aperçus, au bout de quelques jours, qu'élevée par une mère faible, créole d'origine et de caractère et qui idolâtrait sa fille, ma femme ne connaissait guère, dans le cours habituel de la vie, d'autre règle que sa fantaisie et ses impressions du moment. Elle

ne savait jamais l'heure, et sa montre ne le savait pas beaucoup mieux qu'elle, n'étant jamais remontée que de temps en temps, ce qui trouble beaucoup les montres. Au début, de ce laisser-aller, ce décousu m'amusa ; la ponctualité et la lune de miel ne vont guère ensemble, et il ne tenait qu'à moi de croire que ma femme n'oubliait tout le reste que parce qu'elle pensait uniquement à moi.

"Mais lorsqu'à l'expiration de mon congé, il fallut que la réalité fît place au roman, quand le mariage devint le ménage, quand je repris ma vie de travail, alors commencèrent à se faire sentir tous les inconvénients de ce défaut d'exactitude. Mes affaires me forçaient de sortir à heure fixe et exigeaient une régularité absolue dans les heures des repas. Le déjeuner devait être servi à onze heures. A onze heures précises, j'entrais dans la salle à manger... Personne ! parfois même, rien sur la table ! Madame avait donné les ordres un peu trop tard ; ou, si le déjeuner était prêt, c'était madame qui ne l'était pas. J'attendais dix minutes, un quart d'heure, et, de guerre lasse, je commençais seul un repas qui me faisait mal, parce que je le mangeais seul, parce que je le mangeais vite, et parce que je le mangeais de mauvaise humeur.

"Dieu nous envoya deux garçons et une fille. Pas de mère plus tendre que ma femme : elle eût donné, sans hésiter, sa vie pour ses enfants ; son plus grand bonheur avait été de les nourrir. Son plus vif désir fut de les élever, au moins jusqu'à dix ou douze ans, et son intelligence, son instruction même, n'étaient pas au-dessous de cette tâche difficile. Il fallut pourtant nous séparer de très bonne heure de nos fils, et les envoyer dans une pension voisine. Pourquoi ? Parce que la première condition de toute bonne éducation est la régularité ; parce que l'intelligence des enfants, comme leur caractère, comme leur cœur, a besoin avant tout, d'ordre, que leur santé morale est à ce prix comme leur santé physique, et que ma femme n'était jamais prête, ni

pour les faire sortir, ni pour les habiller, ni pour les faire manger, ni pour les faire travailler.

"Le charmant naturel de ma femme et notre heureuse situation dans le monde nous attiraient de nombreuses invitations à dîner. Le jour arrivé, je ne manquais jamais de lui dire en rentrant: "N'oublie pas qu'il faut partir à sept heures; aie soin d'être prête.—Sois tranquille! sois tranquille!" A sept heures, j'entrais au salon; ma femme n'y était pas. J'allais frapper à sa porte. "Tout de suite! tout de suite!" Au bout d'un quart d'heure, je retournais frapper encore. "Dans une petite minute!..." La petite minute en durait dix, quinze, et me voilà arpentant la salle à manger, avec mon chapeau sur la tête, mes gants jaunes aux mains, mon pardessus sur le dos, et maugréant, et regardant vingt fois ma montre, sentant qu'on nous attendait, au supplice enfin!

—C'est que vous, mon cher ami, lui dis-je, vous êtes un modèle d'exactitude, et les défauts d'autrui ne nous sont jamais aussi insupportables que quand ils nous blessent dans nos qualités.

—Sans doute! Mais avais-je tort, lorsqu'en arrivant enfin pour ce dîner, en arrivant les derniers, nous étions forcés de mentir, d'inventer mille excuses absurdes auxquelles personne ne croyait; de voir le mécontentement du maître de la maison et l'empressement de la maîtresse à se précipiter sur la sonnette pour qu'on servît tout de suite!... Ce sont de petites choses... soit! mais la vie de tous les jours est faite de petites choses. Le bonheur de tous les jours se compose de petites choses, et les petites choses sont souvent fécondes en grosses conséquences. L'homme a un état, des devoirs sociaux, sa vie à faire; or, quelle est la première règle de toute profession? La ponctualité. L'étudiant qui arrive en retard à son cours, le médecin qui se fait attendre au lit du malade, l'avocat qui n'est pas exact au rendez-vous de consultation, sont des êtres nuisibles aux autres et à eux-mêmes: ils compro-

mettent leurs études, leurs malades, leurs clients. Parfois, une heure de retard a gâté toute une vie. Le maréchal Gouvion Saint-Cyr rapporte, dans ses Mémoires, qu'un général plein de feu et de génie militaire, mais habituellement inexact par paresse, perdit l'honneur d'une victoire certaine, pour être arrivé sur le champ de bataille une demi-heure après le moment fixé. Comment donc combattre ce fatal penchant dans mon fils ? J'ai en main un remède radical peut-être, mais auquel je ne puis me résoudre.

— Lequel ?

— Je pourrais lui raconter l'histoire de sa mère. Je pourrais l'effrayer, en lui montrant tout le mal qu'elle m'a fait et qu'elle s'est fait à elle-même par ce seul défaut. Mais porter atteinte en lui à ce cher souvenir me semblerait un crime. Et cependant la maladie gagne, les symptômes héréditaires se multiplient, le temps presse, et je me sens désarmé. Venez-moi en aide." Mon ami, à ces mots, s'arrêta assez ému, et je restai, moi, fort touché, mais fort embarrassé de sa confiance.

E. LEGOUVÉ,

(*Nos Filles et nos Fils.*)

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

PREMIÈRE PARTIE.

CONTES.—FABLES.—ANECDOTES.

SECONDE PARTIE.

DIALOGUES.—CONVERSATIONS.—CAUSERIES.

TROISIÈME PARTIE.

MORCEAUX CHOISIS.